



Par
LORENZO CADIEUX, s.j.
D. Ph. Hist.

SHNO no 39-40

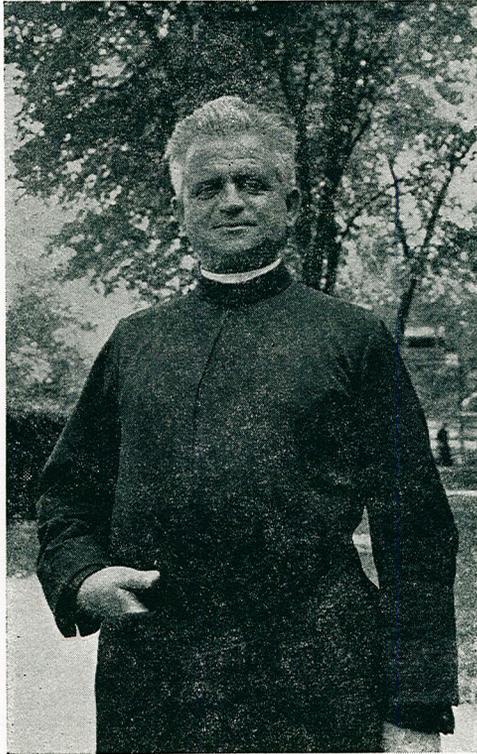
Cet ouvrage a mérité

LE PRIX CHAMPLAIN 1958

DE L'AVIRON . . .

A

. . . L'AVION



Le Père Joseph-Marie Couture, s.j.
à 45 ans

JOSEPH-MARIE COUTURE, s.j.

(biographie populaire)

par

LORENZO CADIEUX, s.j., D.Hist.

IMPRIMI POTES: Gérard Goulet, s.j.
Montréal, le 25 janvier 1959

NIHIL OBSTAT: Guy Courteau, s.j.,
Sudbury, 15 février 1959

IMPRIMATUR: Alexander Carter
évêque du diocèse du Sault-Sainte-Marie
North Bay, 11 mars 1959.

AVANT-PROPOS

C'est en 1949, peu après le décès du Père Joseph-Marie Couture que nous avons eu l'intention d'écrire la biographie de ce géant des Missions de l'Ontario-Nord. Ses travaux apostoliques offraient tant de similitudes avec ceux de ses grands frères aînés, les saints Martyrs du Canada!

Nous avons commencé par une simple nécrologie. Six ans plus tard, notre ardeur au travail se ranima quand Son Excellence Mgr Louis Lévesque ouvrit les archives de Hearst et nous montra une liasse de papiers, ainsi étiquetée: **Dossier Joseph-Marie Couture, s.j.**

La cueillette de renseignements, commencée à Hearst, le jour de Noël 1925, se poursuivit à travers le Canada, de Québec jusqu'à l'Île Vancouver. Cependant, la documentation la plus précieuse provint de la soeur du Père Couture, madame Alfred Avard; elle nous confia la correspondance de son frère: cent quarante lettres qui révèlent la physionomie intérieure du Père Couture et ses états d'âme successifs avec la précision d'un instantané.

C'est une biographie populaire (l'édition scientifique est en préparation) que l'auteur présente aux lecteurs. Notes et références ont été supprimées. On trouvera en appendice, à cause de son importance, le récit, rédigé par le Père Couture lui-même de son deuxième voyage à la rivière Albany.

Les personnes, désireuses de se renseigner à fond sur les Ojibwés de l'Ontario-Nord, consulteront avec profit les publications suivantes: Alanson Skinner, **Notes on the Eastern Cree and Northern Saulteaux**, dans **Anthropological Papers of the American Museum of Natural History**, New York. IX 1911: 1-177; William W. Baldwin, **Social Problems of the Ojibwa Indians in the Collins Area in Northwestern Ontario**, dans **Anthropologica**, N-2-1956, 165-217, Le Centre de Recherches d'Anthropologie Amérindienne, Université d'Ottawa; Jacques Rousseau, **Rites païens de la forêt québécoise: la tente tremblante et la suerie**, dans les **Cahiers des Dix**, 18(1953) 129-155; Sr Paul

Emile, s.g.c., *Amiskwaski, La terre du Castor*, Ottawa, 1952; Diamond Jenness, *The Indians of Canada*, Ottawa, Minister of Northern Affairs and National Resources, 1955, National Museum of Canada, **Bulletin 65**; Diamond Jenness, *The Ojibwa of Parry Island, Their Social and Religious Life*, Ottawa 1935, Canada, Depart. of Mines, **Bulletin 78**.

L'auteur tient à remercier toutes les personnes envers lesquelles il a contracté une dette de reconnaissance. Comme la liste en serait trop longue, qu'on lui permette de signaler ici la générosité princière de monsieur Louis Bisson et le dévouement de monsieur Marcel Trudel et du révérend Père Guy Courteau, s.j.; tous deux ont constamment encouragé et guidé l'auteur dans son travail.

La biographie du Père Joseph-Marie Couture, missionnaire de l'Ontario-Nord et premier prêtre-aviateur canadien a été composée sans esprit de panégyrique, d'après des documents authentiques et contrôlés. Le Père Couture n'a laissé sur sa vie intérieure qu'une trentaine de feuillets consistant surtout en note de retraite. Tous ses écrits, cependant, lettres, articles et récits de voyage, projettent sur cet émule des du Ranquet, des Bélanger, des Desautels et des Saints Martyrs du Canada, des clartés révélatrices de sa haute vertu et de sa solide spiritualité.

INTRODUCTION

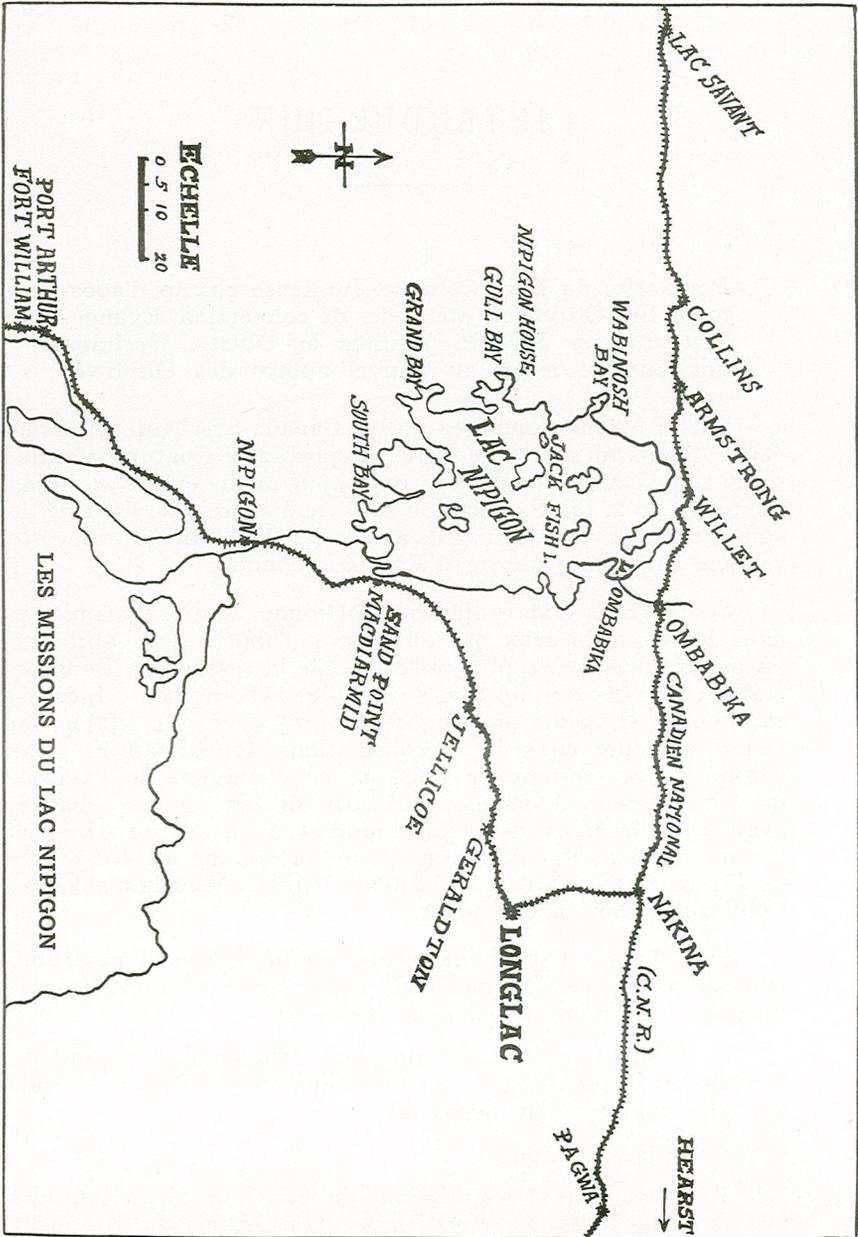
Popularité du Père Couture. Immense champ d'apostolat. Les Odjibwés. Méthodes de conversion. Évangélistes: les RR.PP. Jésuites et Oblats. Héritage missionnaire légué au nouvel apôtre des Odjibwés

Parmi les missionnaires que le Canada a produit en abondance depuis un siècle, le Père Joseph-Marie Couture, jésuite, s'est acquis une réputation que pourraient envier certains pionniers de la foi. Sa vocation à la vie apostolique, l'ardeur de son zèle, ses voyages épuisants au service des Indiens, bref, cette carrière étonnante mérite d'être plus connue.

Son champ d'apostolat, proportionné à son dynamisme, dans le coeur de ceux qui ont connu l'apôtre des Odjibwés. Sa pauvre mesure, la plus misérable de la réserve de Longlac, était le rendez-vous de tout le monde: évêque, laïcs, Indiens, catholiques et même protestants. Auprès du géant affable, on venait chercher conseils et consolations. On aimait la compagnie de ce coureur de bois, de ce champion de l'aviron, de cet aviateur audacieux qui, par devoir ou par charité, avait frôlé la mort dans les tempêtes de neige ou dans les pannes d'avion. Pas étonnant qu'un tel homme ait été l'idole de l'Indien observateur, qui l'avait baptisé **Neendamishkang: Celui qu'on aime à voir venir.**

Son champ d'apostolat, proportionné à son dynamisme, couvrait une superficie de 74,437 milles carrés: immense territoire qu'il avait divisé en trois secteurs:

1. Longlac, centre des missions échelonnées le long de la voie ferrée (de Longlac au Lac Nipigon, de Pagwa à Hudson, de Nakina à Hornepayne);
2. le lac Nipigon;
3. le lac Seul et les missions de la rivière Albany, situées au lac Saint-Joseph, à Fort Hope et à Ogoki; on atteignait



ces postes par trois routes qui les reliaient au chemin de fer du National Canadien.

— Bucke (Lac Savant), point de départ pour le lac Saint-Joseph à 150 milles (14 rapides et 15 portages);

— Ombabika, point de départ pour Port Hope, à 200 milles (23 portages);

— Pagwa, point de départ pour Ogoki, à 236 milles (15 rapides).

Il était facile d'atteindre par chemin de fer l'une ou l'autre de ces stations et de là, se diriger vers le nord en jouant de l'aviron.

Sur ce territoire vivaient environ 3,100 Indiens odjibwés (appelés aussi Sauteux, Sauteaux, Ojibwa, Chippewa, Otchiwee, etc.) appartenant à la grande famille algonquine.

Les Odjibwés, surtout ceux des bois, possèdent de belles qualités morales et sociales, telles que l'honnêteté, la maîtrise d'eux-mêmes, une joyeuse acceptation des épreuves, le culte de la famille et celui des morts, l'hospitalité. Ils seraient sans défauts si leur insouciance, leur imprévoyance et leur malpropreté n'entraient pas en ligne de compte. Leurs maisons ou leurs tentes sont un capharnaüm pouilleux et malodorant. Peu nombreux sont les Indiens qui acceptent les préceptes de l'hygiène.

Leur organisation sociale et politique ressemble à celle des Algonquins. La tribu se divise en plusieurs bandes dont chacune groupe une centaine de familles. Mais la structure politique a évolué. Il n'y a plus, comme autrefois, de conseil général et de conseil régional. L'unité politique réside dans la bande soumise à un chef, nommé par le gouvernement fédéral canadien.

Autrefois, la vie économique était centrée sur la chasse et la pêche. Aujourd'hui la plupart des Odjibwés qui restent dans les villages ou dressent leur tente près de la voie ferrée sont des manoeuvres: les uns travaillant dans les moulins, dans les chantiers, aux mines, sur la ligne de chemin de fer; les autres trouvant de l'emploi comme guides ou aides des gardes forestiers. Mais les Indiens de la rivière Albany et de la forêt s'adonnent surtout à la chasse et à la pêche. Les femmes s'occupent à la cueillette des fraises, des framboises et des bleuets.

Depuis environ un siècle, la religion païenne a cédé le

pas au christianisme. Les statistiques de 1921 partagent ainsi la population religieuse : 63 pour cent anglicane, 33 pour cent catholique, 4 pour cent païenne. Actuellement, les Anglicans l'emportent par une faible marge.

Les méthodes d'apostolat, utilisées par les premiers missionnaires de l'Ontario-Nord, avaient donné d'excellents résultats. Leurs successeurs employèrent les mêmes moyens de conquête : l'étude de la langue odjibwée, la visite annuelle de toutes les missions, l'enseignement du catéchisme et le combat contre les superstitions.

Quand le Père Couture commença l'étude de cette langue, il se sentit perdu dans un labyrinthe. Comment retenir les interminables conjugaisons de cette langue dont un seul verbe peut avoir jusqu'à 2,000 terminaisons différentes ; et pourtant, il surmonta ces obstacles.

L'apostolat au nord du lac Supérieur, inauguré en 1667, reprit au milieu du siècle dernier. C'est du centre missionnaire de Fort William que partaient les évangelisateurs du lac Nipigon et de Longlac. Ils s'astreignaient à faire un trajet de 120 milles, une ou deux fois par an : l'hiver, en raquettes ou en traîne à chiens ; l'été, en canot ou à pied.

Mais le voyage à la rivière Albany était d'emblée le plus ardu : plus long était le trajet, plus nombreux et plus dangereux les portages. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, une route carrossable de 114 milles, entre la station du lac Savant et le lac St-Joseph, ni une ligne aérienne entre Nakina et Fort Hope ou Ogoki ; le missionnaire devait suivre le chemin des rivières et des lacs, un trajet de plus de 1,000 milles en canot, d'une durée d'environ un mois. Ces voyages étaient une source de souffrances toujours renouvelées, qui fécondaient l'apostolat : sans elles, le prêtre aurait peut-être trop compté sur ses propres forces et pas assez sur la grâce divine.

Une fois rendu dans le pays des Odjibwés, le missionnaire commençait l'enseignement du catéchisme. S'il n'y avait pas de chapelle, on dressait une tente — la tente de la prière. Il y avait sermon, salut, chapelets en l'honneur de la Saine Vierge, chants indiens, prières spéciales pour les besoins collectifs et individuels. Les Indiens aimaient ce programme varié. Tous les jours, jusqu'à la fin de la visite du missionnaire, celui-ci disait la messe et enseignait, du matin au soir, les grandes vérités de la religion. Il utilisait le catéchisme illustré et les tableaux du Père Julien Maunoir, représentant des scènes du ciel et de l'enfer, de la vie future et surtout celles de la Passion

de Notre Seigneur, qui remuaient profondément les coeurs.

Les obstacles à l'évangélisation pouvaient se réduire à deux: la vie nomade et la superstition. La vie nomade des Odjibwés ne favorisait pas les rencontres avec le missionnaire. Les familles des chasseurs vivaient disséminées au milieu de la forêt pendant près de onze mois par année; au printemps, après la débacle, elles s'acheminaient vers les forts pour y troquer leurs fourrures contre les provisions et y rencontrer parents et amis. Leur séjour près du fort durait de quinze jours à un mois. C'était pendant ce laps de temps que le missionnaire pouvait rencontrer les Indiens et leur parler religion. Depuis une soixantaine d'années, c'est-à-dire depuis l'organisation de centres missionnaires, les chasseurs ont une vie semi-nomade et leur éloignement sur les territoires de chasse est moins prolongé.

Cependant, l'obstacle majeur à la foi chrétienne chez les Odjibwés a toujours été la superstition. Embrasser le christianisme signifiait pour eux l'abandon de leurs coutumes et de leurs traditions nationales. Selon les Odjibwés, le monde était peuplé d'une foule d'esprits plus ou moins malveillants avec qui ils pouvaient communiquer soit en songe, soit par l'offrande de sacrifices, soit par le truchement des sorciers. Ces derniers exerçaient une influence extraordinaire au moyen de pratiques superstitieuses, entre autres la tente tremblante et le midewiwin, sorte de société secrète réglée par des rites magico-religieux. Ces deux coutumes à caractère superstitieux sont disparues depuis une trentaine d'années, du moins dans les régions de Longlac, du Nipigon et de la rivière Albany.

L'évangélisation de l'Ontario-Nord compte parmi les belles pages de notre histoire religieuse.

Dans le premier champ d'apostolat, les missions du Nipigon et de Longlac, fondées au milieu du XIXe siècle, devinrent des chrétientés florissantes grâce au zèle des Pères Jésuites. Nous évoquerons plus loin (au chapitre troisième) l'oeuvre de cette phalange d'apôtres.

Un autre champ d'apostolat promettait une belle moisson: la région de la rivière Albany. Des ministres anglicans avaient commencé à évangéliser cette région vers 1860. Leurs efforts furent couronnés de succès. Fort Hope et les lacs Saint-Joseph et Seul devinrent des forteresses du protestantisme. Les Indiens adhéraient à la religion anglicane parce qu'elle leur paraissait plus cohérente que la masse de leurs doctrines et peu exigeante sur le chapitre des superstitions.

Jusqu'ici, aucun prêtre catholique n'avait remonté la rivière Albany. Cet honneur revint au Père François-Xavier Fafard, o.m.i.. A l'été de 1893, il quitta la mission d'Albany, située sur la côte ouest de la baie James, et se rendit à 400 milles en amont de la rivière. A Fort Hope, il baptisa vingt adultes et vingt-cinq enfants; il eut la consolation d'accueillir dans le giron de l'Eglise une quarantaine de protestants. Deux autres Pères Oblats Léon Carrière (1906-1914) et Louis-Philippe Martel (1914-1918) se dévouèrent auprès des Indiens de Marten Falls et de Fort Hope.

Mais, la pénurie d'hommes et les difficultés à maîtriser un autre dialecte que celui des Cris incitèrent le provincial des Pères Oblats à demander l'aide des Pères Jésuites. Ceux-ci répondirent immédiatement à l'appel et, dès 1918, le vétéran des missions du Nipigon, le Père Charles Bélanger, se dirigea vers la source de la rivière Albany, au lac Saint-Joseph. Il était le premier missionnaire catholique à visiter cette bourgade de cinq cents Indiens, païens et protestants. L'année suivante, il visitera les Indiens de Fort Hope tandis qu'au Père Desautels, son compagnon dans l'apostolat, on confiera les Indiens du lac Saint-Joseph.

C'est en 1920 qu'entre en scène un jeune étudiant en théologie, Joseph-Marie Couture. Il commence par un rude apprentissage: celui des missions de la rivière Albany. Quelques années plus tard, il sera seul pour accomplir un travail gigantesque dans un territoire aussi vaste que celui des provinces maritimes. Un zèle de feu l'entraînera vers ses ouailles, éparpillées dans trente-six chrétientés que séparent d'immenses solitudes.

Dans une lettre, écrite en novembre 1932, le Père Couture explique au T.R.P. Wlodimir Ledochowski, général de la Compagnie de Jésus, les difficultés de ses voyages et des moyens de locomotion. Il lui rappelle les distances fantastiques qu'il lui faut parcourir pour rejoindre les bandes sauvages. Depuis une dizaine d'années, ce sont des courses, "chaque été, de près de deux mille milles en canot et de douze à seize cents milles avec mes chiens, l'hiver". Il lui raconte qu'il a dû en janvier dernier, affronter un froid polaire de soixante degrés Fahrenheit, dormir des nuits entières sur la neige et marcher plus de 400 milles en raquettes, pendant un seul voyage dans le nord.

Il avait quatre chiens-loups, venus de l'Alaska, qui pouvaient traîner une charge de 600 livres; il les conduisait "un revolver à la ceinture et dans la main un fouet dont la poi-

gnée de cuir était chargée de plomb comme une garcette". Chiens intelligents, ils gardaient la bonne direction dans les tempêtes. Mais le dernier hiver fut tellement rigoureux et le voyage si pénible que deux de ses précieuses bêtes moururent d'épuisement. Quant au missionnaire, il était exténué et garda le lit pendant une semaine.

Le Père Couture signale l'efficacité d'une nouvelle méthode d'apostolat. Comme il ne peut visiter souvent ses Indiens et que ceux-ci savent lire les "caractères syllabiques", il leur écrit au moyen d'un clavigraphe portant cette sorte de caractères et, à l'aide d'un miméographe, il polycopie des lettres collectives, des exhortations, des sermons et quelques vies de saints. Son ingéniosité l'incite à faire enregistrer sur disques les prières principales, le premier couplet de quinze cantiques, en langue odjibwée, et deux grand'messes : celle du second ton et celle des défunts. Il atteignait ainsi toutes ses ouailles, car chaque famille possédait un phonographe.

Il trouve une autre façon d'intéresser ces enfants des bois. Il sait bien que l'image les captive autant que la musique ; aussi il se procure un projecteur à dispositives représentant des scènes de l'Ancien Testament et la vie de Notre-Seigneur ; d'autres clichés renseignaient sur l'astronomie et sur la prophylaxie, par exemple la façon d'enrayer les ravages de la phtisie et de l'alcoolisme.

Totalement dévoué à la cause indienne, ce missionnaire jésuite, que l'agent des Indiens consultait, tantôt pour fonder ou améliorer une école, tantôt pour distribuer des vivres en temps de disette, cet homme, à qui s'adressaient les Indiens en toutes circonstances, réglait leurs affaires ou les sortait d'embarras. Il était vraiment le père de la grande famille odjibwée de l'Ontario-Nord. "Quand j'arrive dans une mission, écrit-il dans cette même lettre au R.P. Ledochowski, il me faut serrer la main à tous, jusqu'aux plus petits, et je vois souvent dans les yeux des larmes me montrant la grande joie qu'ils ont de revoir leur père".

Le Père Couture est la figure dominante de toute cette épopée religieuse. Sans vouloir en aucune façon sous-estimer les autres apôtres de la même époque, tels les Frémiot, les du Ranquet, (dont nous parlerons au chapitre troisième) nous pensons que Joseph-Marie Couture, vu l'intensité de ses travaux et son admirable charité chrétienne, se place au premier rang de cette lignée d'évangélistes.

Nous rappellerons, dans les pages suivantes, ses années de formation, ses courses apostoliques dans la sauvagerie à la recherche de ses Indiens, l'organisation d'une chrétienté à Longlac et ses voyages en avion afin de pouvoir continuer son oeuvre apostolique. Ce géant des missions, qui utilisa tour à tour l'aviron et l'avion, voilà le personnage que nous désirons vous présenter.

PREMIERE PARTIE

L'AVIRON

CHAPITRE PREMIER

RETROSPECTIVE

Milieu familial chrétien. Joseph, un liseur et un débrouillard. Collégien à Lévis. Chauffeur de locomotive. Novice chez les Jésuites. Spectacle de l'ère atomique! Activité intense à Spanish. Epidémie de l'influenza. Huit morts. L'ordination sacerdotale. Voyage en Europe. Troisième An à Florennes. Formation terminée.

Un soir de juillet 1913, un jeune jésuite d'une carrure d'athlète montait dans un train de la gare Windsor. Il était content de quitter Montréal: là-bas, à Spanish, sur les bords du lac Huron, l'air sera plus frais, pensait-il. Il prêta l'oreille; on annonçait les différentes stations où se dirigeait le Transcontinental: "Ottawa, Pembroke, North-Bay, Sudbury . . . All aboard." L'écho ne répétait plus le "En voiture" du rapide de Québec.

Notre apprenti missionnaire partait pour un destin nouveau, où l'appelait un avenir mystérieux. Il ne connaissait pas l'itinéraire de souffrance que lui avait tracé une main invisible, mais il avait la certitude d'être dans la bonne voie.

Il jeta un long regard sur cette grande ville éclairée de mille feux . . . Le train filait tout près de grands ormes qui bordaient la voie ferrée; ces paisibles géants dans l'ombre, que lui voulaient-ils? Sa décision était irrévocable. Tout au plus la riche campagne qu'il traversait, à l'ouest de Montréal, lui remit-elle en mémoire sa petite patrie, à lui: la Beauce, aux érablières fameuses, où il avait vécu son enfance et son adolescence.

Il n'y était pas né cependant. Il avait vu le jour à Saint-Anselme de Dorchester, le 17 octobre 1885, sixième enfant et premier garçon de François-Xavier Couture et de Céline Audet.

Il reçut au baptême le nom de Joseph-Xavier. C'était tout indiqué puisque le parrain François-Xavier Corriveau, comme son père, avait également pour patron l'apôtre des Indes et du Japon, dont la dévotion était si populaire au Canada.

Les parents appartenaient à la classe ouvrière: M. Couture était chef de section au service du "Quebec Central". Dans leur modeste foyer régnait une atmosphère joyeuse, un peu bruyante parfois, surtout quand la famille, devenue complète, comptera six filles et trois garçons. Joseph, un débrouillard, exercera ses talents de mécanicien à huiler les charnières criardes et à réparer les voiturettes des garçons. Le soir, il vocalisera avec entrain et, pendant les veillées d'hiver, il apprendra plusieurs chansons du folklore canadien chantées, avant la prière du soir, par toute la maisonnée.

Le Jour de l'An, son père donnait la bénédiction, non à la famille réunie, mais individuellement; il voyait chacun en particulier, lui indiquait les défauts à corriger et ensuite lui donnait la bénédiction. "L'une et l'autre, admonestation et bénédiction, produisaient d'excellents fruits", confia-t-il plus tard à un ami.

Il allait encore à l'école du rang quand il tomba malade. Confiné dans une chambre, il se demande comment tromper les heures trop longues. Il recourt à la lecture et dévore tous les livres de la maison et ceux des voisins. Sa sensibilité vibre en compagnie des héros de la comtesse de Ségur; son imagination trotte avec les grands découvreurs et son coeur s'émeut devant la beauté des Vies de Saints. Ah! qu'il aime saint François-Xavier, l'apôtre des Indes! "C'est à partir de ce moment qu'il pense à devenir jésuite missionnaire aux Indes."

Après son cours commercial à Sainte-Marie de Beauce, il manifesta le désir de commencer les études classiques. Il reçut l'approbation immédiate de ses parents, très heureux de consentir aux sacrifices nécessaires. Il entra au Collège de Lévis en 1902, à l'âge de seize ans.

Malgré son ardeur au travail, la saveur des racines grecques et latines lui était par trop amère. Il devait y avoir de par le monde autre chose que de suivre ces ramifications gréco-latines. La spéculation dans la stratosphère des sciences scolastiques n'était pas son fort, non plus. Ce jeune Hercule ne détestait pas l'étude, mais il avait trop besoin de mouvement et de grand air pour rester, toute sa vie, assis devant un bureau. Que fera-t-il?

Pendant sa Versification, il reçut la visite de son oncle

Onésime, qui était si fier d'avoir un neveu robuste. L'oncle lui dit: "On a besoin d'un bon chauffeur sur le "Quebec Central". Tu devrais venir travailler avec moi. Amène ton camarade; je lui trouverai une place comme serre-frein."

L'offre était alléchante pour des étudiants sans le sou. Ils se décident au départ. Les deux étourdis vont frapper à la porte du supérieur, M. l'abbé Joseph Hallé, le futur vicaire apostolique de l'Ontario-Nord. Celui-ci les écoute patiemment, sourit, leur fait comprendre en peu de mots leur embardée et les renvoie . . . à l'étude.

Un peu plus tard, un autre projet germe dans la tête du collégien. Cette fois-ci, il s'adresse à son directeur de conscience. Il lui déclare gauchement: "M. l'abbé, je n'ai pas la vocation, j'aime . . . les petites filles!" On jase, on badine, on discute, on pèse le pour et le contre; M. l'abbé Pierre-Auguste Marcoux termine l'entretien en ponctuant ses mots: "Mon Joseph, tu as la vocation; reste fidèle à ton premier idéal."

Pas de locomotive à conduire, pas de mariage en perspective, vers quelle direction va-t-il s'aiguiller? Il lève souvent des yeux éplorés vers la Sainte Vierge.

Sur ces entrefaites, il assiste à une causerie sur l'oeuvre de Pères Blancs. L'Afrique fait rêver notre étudiant. Il demande à son inséparable compagnon si l'apostolat chez les Noirs l'intéresse.

"Attendons la retraite", répond Gamache, qui boudait les voyages au long cours et le continent noir en particulier.

La retraite donnée par le Père Téléphore Lord, prédicateur jésuite de renom, touche le coeur du futur missionnaire. Il entend parler de saint François-Xavier, le héros de son enfance et de ses lectures, et il ambitionne de marcher dans le sillage du grand apôtre de l'Orient. La Chine, le Japon l'attirent et la guerre des Boxers ne lui fait pas peur.

Un peu après Pâques, en 1906, il obtient la permission de se rendre à Montréal. Il veut s'enquérir sur place si vraiment Dieu l'appelle dans un ordre religieux. Un triduum au noviciat des Pères Jésuites lui apporte lumière et paix. Plus de doute: sa décision est prise.

De retour à Québec, il s'engage comme chauffeur sur le "Quebec Central". Cinq mois durant, il pelletera du charbon sous l'oeil vigilant de l'ingénieur, son oncle Onésime Couture.



Joseph Couture

à l'été de 1906

Le 13 de septembre, il fait ses adieux à toute sa parenté et, le soir même, il se présente au noviciat du Sault-au-Récollet. Il a bonne mine, ce jeune homme de vingt ans, au teint de bronze, à l'oeil vif et candide.

Après les salutations d'usage, l'aspirant jésuite sort de sa poche un paquet dont il veut se départir. C'est une bouteille de whiskey que son oncle Onésime Couture lui a donnée, en ajoutant ce conseil: "Mon garçon, en cas d'une trop grosse émotion, prends en, ça te remontera le coeur!"

Un peu surpris, le Père Maître lui signifie que ce n'est pas la coutume de la maison et qu'il faudra en faire le sacrifice. "Qu'à cela ne tienne, réplique le nouveau venu; je ne prends jamais de boisson, moi! Mon oncle me l'a donnée, croyant me faire plaisir. Vous pouvez en disposer pour les malades. Moi, je me porte à merveille!"

La prédiction de son professeur d'anglais, l'abbé John Hunt, ne s'était pas réalisée. Celui-ci avait été la victime d'un tour plaisant. Ayant appris que l'instigateur était Couture, il l'apostropha en ces termes: "Couture, un jour tu seras pendu!" Quelques années plus tard, on demanda à l'abbé Hunt s'il se souvenait de Couture. "Si je me souviens de lui! s'écria-t-il; lui, s'il n'est pas encore pendu, il est bien près de l'être!"

Le professeur rit de bon coeur en apprenant l'entrée de Couture chez les Jésuites.

Le nouveau genre de vie ne le dépayse pas. Habitué à vivre frugalement, à maîtriser ses caprices, Joseph Couture est dès le début, un excellent novice, pieux, serviable et corvéable à merci. La grâce de la vocation, quoi! Tout lui plaît: le règlement, la quiétude et les Exercices Spirituels de saint Ignace avec leur cadre militaire. Il apprend à méditer, à contempler, à faire toute chose pour la plus grande gloire de Dieu, "Ad majorem Dei gloriam".

Ces deux années d'expérience religieuse, écoulées dans une atmosphère de paix et de joie, sont interrompues par le traditionnel pèlerinage d'un mois. Affaire de se dégourdir les jambes? Non pas. Ce voyage à pied est une des nombreuses épreuves du noviciat; il faut que le futur jésuite ait une santé assez robuste pour supporter les fatigues du ministère. Joseph Couture et son compagnon, Louis Lavoie, ancien élève du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, se réjouissent en apprenant leur itinéraire: la région de Québec.

A la fin du noviciat, Couture écrit à ses parents. Il leur apprend que plusieurs Pères et Frères jésuites viennent de partir pour Nôme, en Alaska. Si Dieu le veut, il ira dans cette mission.

Durant le jувénat, il s'adonne aux études littéraires avec une telle ardeur intellectuelle qu'il trouve trop brefs les jours. Il soupire après des jours de vingt-quatre heures d'étude. "Peut-être serions-nous mieux d'aller passer nos étés en Alaska, puisque là il y a plusieurs mois sans nuit."

En 1910, il entreprend courageusement la philosophie. Les grands Maîtres de la pensée, saint Thomas d'Aquin et Suarez, le guident, font épanouir sa personnalité et lui donnent cette maturité d'esprit qui caractérise tout homme formé.

De temps en temps, sa pensée s'évade vers le Japon, les Indes et l'Alaska. Quel champ Dieu lui réserve-t-il? Il l'ignore, mais il se sent prêt à travailler sous n'importe quel climat et auprès de n'importe quelle race. En attendant que se manifeste la volonté divine, il se sanctifie en priant et en acceptant une épreuve douloureuse: de terribles maux de tête qui le forcent à l'inaction. "Les saints, écrit-il à ses parents, n'étaient jamais aussi contents que dans les épreuves et ils n'étaient sûrs d'être aimés de Dieu que lorsqu'ils avaient quelque chose à souffrir. Oui, soyons un peu des saints, nous aussi."

Il confie sa peine à sa bonne mère du ciel, Marie; il ne cesse de la supplier et il est exaucé. Il reprend avec ferveur ses études philosophiques. Son amour filial trouve une formule délicate pour exprimer sa reconnaissance; dorénavant il emploiera deux prénoms: Joseph-Marie.

Au début de janvier 1913, en apprenant la triste nouvelle de la mort de son père, il s'empresse d'écrire à sa mère pour la consoler:

Plus je réfléchis sur cet événement, plus j'y vois la grande bonté de Dieu pour celui qui l'avait servi avec tant de courage. Rappelons-nous un peu ce que celui que nous aimions a fait pendant sa vie. Après avoir (. . .) servi de père à presque tous ses frères, il a nourri, élevé, fait instruire ses enfants et quand personne n'a plus besoin de lui, quand son devoir et tout son devoir est accompli, c'est le temps du repos et Dieu le lui donne; et quel repos! Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'a pas eu le plaisir de vivre tranquille (sic) avec ses enfants, et de se laisser aimer par eux (. . .) Le repos dans l'autre vie. Là Dieu, Dieu lui-même reçoit son serviteur dans la joie sans fin (. . .) Vous le savez bien, les saints n'étaient heureux que dans la souffrance, car eux savaient bien qu'il n'y a pas de meilleur état et pour mériter et pour sauver les âmes et pour aimer Dieu (. . .) Comment pourrions-nous jamais devenir des saints sans elle?

Coeur affectueux, il sait évoquer admirablement le rôle de son père et trouver les mots réconfortants pour sa mère . . .



Ces événements, tristes ou joyeux avaient imprimé une nette orientation à sa vie et défilait devant l'écran de son imagination pendant que le train s'enfonçait dans la nuit . . .

Le lendemain de son départ de Montréal, notre voyageur descendait à Sudbury. Il fallait changer de train pour atteindre Spanish.

Il profita de l'occasion pour saluer les Pères Jésuites de la paroisse Sainte-Anne, la seule paroisse catholique de la ville à cette époque, et visiter le nouveau collège classique, qui devait ouvrir ses portes deux mois plus tard. Il comptait y rencontrer son ami de Lévis, le Père Joseph Gamache, s.j..

mais celui-ci était à Spanish. Il l'y rejoignit dès le lendemain, 15 juillet.

A la sortie de Sudbury, une surprise l'attendait: le spectacle de la région, spectacle navrant que ce vaste champ dévasté avec, ici et là, quelques touffes d'herbes rabougries, accrochées désespérément à un sol jaunâtre et strié comme à l'époque quaternaire. Un cataclysme s'était-il déchainé ici? Une sensation âcre le saisit à la gorge, il toussote; c'est le soufre que vomit à gros nuages laiteux une cheminée, soufre qui a détruit avec la végétation toute trace de beauté.

Peu à peu, cette vision dantesque disparaît. Le train le conduit vers une région plus pittoresque: des forêts de bouleaux et d'épinettes, des lacs, la rivière Vermillion et celle de Spanish dont les eaux riantes coulent près de la voie ferrée.

Spanish! Site enchanteur: la poésie chante ici à demeure. Que la verdure est luxuriante!

Deux jeunes religieux l'accueillent à bras ouverts: les Pères Gamache et Joseph-François Richard. Le voyageur arrivait à temps pour donner un coup de main. Ce sera le grand déménagement demain. On transportera le mobilier de l'ancienne Ecole industrielle de Wikwemikong (Ile Manitouline) à la nouvelle, située à Spanish: un voyage de 60 milles sur le lac Huron. Tout se fait avec une rapidité telle que le supérieur, le Père Napoléon Dugas, en est émerveillé. Le Père Couture est fort comme trois hommes.

Puis, c'est l'installation à l'Ecole industrielle indienne, qui est l'oeuvre d'un bon architecte, le Père Julien Paquin. On se hâte; l'Ecole ouvrira ses portes dans un mois; on y attend 86 jeunes Indiens dont 31 Iroquois. Déjà, 23 ont devancé l'entrée officielle. Il raconte ses impressions à sa mère.

Ce sont de très bons garçons, leur âme est plus belle que leur visage et je les aime déjà beaucoup. Il s'agira pour moi pendant à peu près quatre ans d'être et leur père et leur mère et un peu leur curé, car il faut que je pourvoie au moins pratiquement à tout, et au temporel surtout et au spirituel en grande partie. Tout ce dont ils ont besoin excepté la confession et la communion et la cuisine, c'est moi qui dois y pourvoir. J'en aurai de l'ouvrage par-dessus la tête (. . .) Je viens de jeter un coup d'oeil par la fenêtre (. . .) Il y en a de tout petits qui nagent comme des poissons (. . .) qui s'en vont sous l'eau pendant longtemps l'espace de 25 à 30 pieds et plus, qui s'amuse à

aller chercher des boîtes de fer-blanc au fond de l'eau (. . . .) Un des plus habiles est un "maigrichon" d'à peu près trois ou quatre pieds de haut (. . . .) Et si vous saviez combien je les aime tous! ! Leur faire du bien c'est m'en faire deux fois.

Cet homme aimait l'activité: elle sera débordante et animée d'un grand souffle surnaturel. Il est de toutes les corvées, de tous les dévouements. Un élève est-il malade? Il veillera auprès de lui, jour et nuit, et prendra même la place de l'infirmier. Un professeur est-il indisposé? Il se fait un plaisir de le suppléer. Manque-t-il quelque chose pour embellir la maison ou vêtir ses petits Indiens? Il mendie auprès de ses amis de Québec.

Un jour il faut des draperies pour la chapelle et une nappe d'autel; une autre fois, des habits pour ses "sauvageons". Colis et cadeaux arrivent à la douzaine. Bienfaiteurs et bienfaitrices ne se lassent pas de donner à ce quêteux. S'il tend la main, ce n'est pas à son profit, on le sait, mais pour ses indigents . . . et il en aura ainsi jusqu'à sa mort.

On a beau avoir une constitution de fer, à force de la surmener, elle craque. Il tombe malade au départ des élèves qui vont passer les fêtes dans leurs familles; mais il sera sur pieds à leur retour. Il écrit à sa mère pour la remercier des beaux cadeaux qu'elle lui a envoyés et il s'excuse d'avoir retardé à répondre . . . et pour cause!

La vie fébrile recommence. Le jeune Père s'ingénie à rendre agréable aux petits Indiens le séjour à Spanish. Il organise toutes sortes de jeux: parties de balle au camp et de ballon au panier, excursion sur l'eau, pièces de théâtre, etc. Quand le Père Couture n'était pas en récréation, les élèves étaient mornes: "C'était mort!"

On a recours à ses talents d'acteur et de metteur en scène. Avec le Père Joseph-François Richard, il monte deux pièces: "Le Célèbre Vergeot" et "Irish Student", qui seront jouées, le 1er juin 1916, à l'occasion de la visite de Mgr D.-J. Scollard.

A l'Ecole Industrielle, l'enseignement de l'anglais est obligatoire; le gouvernement l'exige et est d'une sollicitude toute britannique pour ces enfants des bois. Si le Père Couture parle couramment l'anglais, il n'en est pas de même de l'odjibwé. Il s'y applique courageusement, assidûment, mais la maladie du . . . sommeil le gagne. Comment étudier quand on est épuisé?

Il se repose quelque temps, puis il reprend sa ronde de nuit pour voir si tout est en ordre et si les surveillants ont besoin d'aide. Il encourage l'un, stimule l'autre, prodigue ses consolations au Père Richard qui trouve dolente cette vie près des Indiens; il reconforte ses collègues par sa bonne humeur et ses plaisanteries. S'il est le consolateur des autres, il est seul, lui, à porter sa croix . . . Personne ne soupçonne son drame intérieur; s'il parle un peu de ses difficultés, il le fait avec tellement d'humour qu'il semble à l'abri des émotions pénibles.

En 1917, il apprend que ses supérieurs sont embarrassés pour lui trouver un remplaçant. Malgré son désir de commencer ses études théologiques afin d'être prêtre plus tôt, le généreux n'hésite pas à s'offrir; il fera donc une cinquième année de régence.

A son départ de Spanish, il est ému. Il avait appris à connaître l'âme indienne. Son dévouement total donnait une preuve assez évidente de son amour envers les Indiens. Eux, de leur côté, avaient compris ce grand coeur et lui avaient voué une sorte de culte filial.

Quatre mois après, au moment où il était plongé dans les études théologiques, il reçut un message du R. P. J. Filion, alors provincial, lui demandant s'il serait prêt à partir, le jour même pour Spanish. Une tragédie se déroulait là-bas: il fallait des hommes dévoués et sans peur.

En arrivant à l'École Industrielle, ce qu'il vit est indicible: la consternation sur les visages et, dans les dortoirs, plus de cent malades et . . . trois morts. L'influenza ravageait l'école. Il évoque cette scène dramatique dans une lettre adressée à sa mère:

Je suis allé avec le Père Gamache prendre soin des malades à Spanish, dans notre école où cent cinq enfants et six Pères et Frères ont été malades en même temps; huit des petits garçons sont morts (:) cinq pendant que nous étions là (dont) quatre qui pour ainsi dire sont morts dans nos bras, c'était terrible! Nous sommes arrivés là, il ne restait plus que cinq personnes valides parmi la communauté et tous étaient à bout de force; nous avons veillé, le Père Gamache et moi, onze nuits sur treize ou quatorze (. . .) quand nous sommes repartis, quatorze jours après, il n'y avait qu'un seul petit garçon au lit. Il me semblait que je n'étais pas fatigué pendant que nous

étions à l'ouvrage, car je pouvais dormir passablement pendant le jour et cependant j'ai pris une grosse semaine à me remettre.

En cette circonstance, comme en bien d'autres, il manifesta à quel point il avait une tendresse maternelle pour ces chers petits Indiens, et une force d'âme peu commune. Le risque de contracter l'influenza ne l'aurait pas fait reculer.

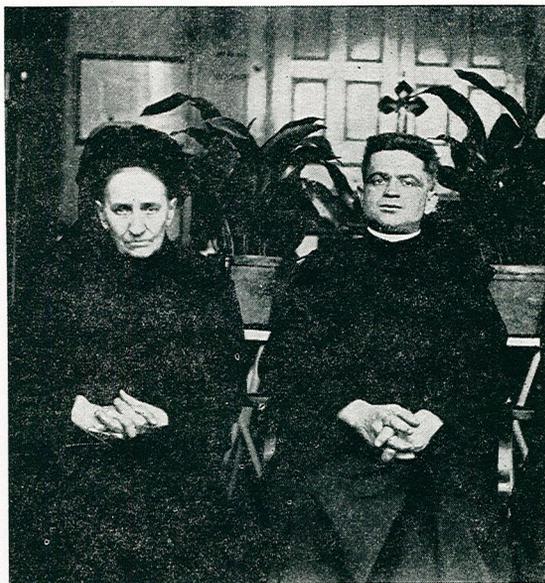
L'étude au paradis terrestre de la théologie n'empêche pas le Père Couture de penser à l'avenir. Son champ d'apostolat sera-t-il le nord ontarien? Alors, pourquoi ne pas l'explorer dès maintenant? Il s'en ouvre à un missionnaire de grande classe, au Père Théodore Desautels, qui a rayonné dans la baie Georgienne et a réussi un exploit en se rendant aux sources de la rivière Albany. Le vieux routier accepte volontiers ce robuste compagnon et l'initie aux privations de la vie apostolique dans l'Ontario-Nord. Le théologien revint de cette excursion, courbaturé et défiguré par les morsures des moustiques.

Le 25 janvier 1922 est un tournant dans la vie du Père Couture: il est ordonné prêtre. Le lendemain, il connaît le bonheur de dire la messe. Sa mère est dans l'assistance, au premier rang, qui le regarde, heureuse, extasiée. Frères et soeurs, oncles et tantes, parents et amis sont venus former une belle couronne. Et le nouvel ordonné éprouve de célestes consolations.

Sa mère et ses soeurs logeront chez les Filles de Marie, qui ont leur couvent tout près du scolasticat des Jésuites, au coin des rues Rachel et DeLorimier. Ces bonnes religieuses ont déjà rencontré et connu le Père à Spanish où il leur avait rendu comme mécanicien de nombreux services; elles sont contentes de le revoir et l'appellent "Notre Père Couture à nous", pour le différencier du Père Théotime Couture, plus âgé, fameux indialogue, jadis supérieur à Wikwemikong et alors professeur d'Écriture Sainte.

Chez les Jésuites, c'est fête extraordinaire le jour d'une ordination sacerdotale et le lendemain, à l'occasion de la première messe. Au dîner de la communauté, les théologiens chantèrent le grand voyageur. La chanson, intitulée "Sur l'Ombabika" était de la composition du Père Arsène Roy. Celui-ci lui avait envoyé, l'été précédent, une lettre dans un style approprié:

Pendant que mon frère, L'Oiseau de Corbeau (. . .)
sur la lourde pirogue, remonte à grand ahan rapides et



Le nouvel ordonné et sa mère

25 janvier 1922.

cascades, pendant qu'il mord courageusement au croûton de pain sauvage et au morceau de vache enragée, pendant qu'il pagaie, portage, fait chaudière et se défend contre

. . . Ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé, nous, ses frères blancs, nous songeons à lui. La rivière est longue, les avirons sont courts. Vous conquérez les lacs à la pointe du canot. Mais les coeurs sont rapides comme les pieds du chevreuil apeuré; et depuis longtemps vous en avez fait la conquête. Nous vous suivons en voyage. Par-dessus les monts, à travers les espaces, tous vous envoient la main. Hâtez votre retour; c'est le voeu de tous. Le cerf attend votre venue, le brochet dort en disant: "Ce n'est pas l'hameçon de l'oncle "Pit".

Le jour de la première messe, c'est encore réjouissance, et l'on chante le "Bambino" canadien. Comme il était revenu sain et sauf de ces fameuses excursions de 1,000 milles et qu'il rapportait de bonnes nouvelles, on l'appella, en cette

occurrence, "Bebaminwadjimo: celui qui répand ici et là la bonne nouvelle. Cette chanson humoristique et biographique fut bissée. Fredonnons le dernier couplet et le refrain :

De course et de misère avide,
 Il brûle de revoir ses cousins,
 Les maringouins; (bis)
 Sautant de rapide en rapide,
 Il veut retourner chez les Sauteux,
 Sauteux comme eux. (bis)
 Son souvenir très doux (très doux)
 Restera pour toujours (toujours)
 Dans nos coeurs.

REFRAIN

Alli allo! Dieu guide ton canot,
 Sauteux aux pieds agiles;
 Alli allo! Dieu guide ton canot,
 Bebaminwadjimo!

A Pâques, il ira chez lui à la "Maison Blanche" dont il fait souvent mention dans ses lettres. M. l'abbé J.-B.-E. Pichet, curé de la paroisse de l'Enfant-Jésus de Beauce, l'a invité. C'est la première fois qu'il revoit sa petite patrie depuis son pèlerinage de novice dans le bas du fleuve.

L'été le ramène dans le nord, au milieu des païens et des maringouins. Il semble un excellent candidat au martyre à coup de piqûres. Il revient dans la civilisation à la fête de Saint-Ignace. Surprise! Il commencera, le lendemain, son Troisième An au Sault-au-Récollet.

Le Troisième An ou Ecole du coeur est cette troisième année de noviciat que tout jésuite doit faire avant de prononcer ses derniers voeux. Les forces spirituelles faiblissent parfois, le long des quinze années de formation; il faut les raviver en retrempant l'âme dans une atmosphère d'intense piété. C'est l'heure d'approfondir les Exercices Spirituels de saint Ignace de Loyola et de se familiariser avec les grands maîtres de la spiritualité.

Septembre: changement! Il continuera son Troisième An à Poughkeesie, dans l'Etat de New-York. Mais la Providence en décide autrement, le 8 septembre, il s'embarque sur le Montcalm pour l'Europe. Sa nouvelle destination est Florennes, Belgique.

Le voyage fut mouvementé: rencontre d'un "iceberg", énorme glacier semblable à une forteresse sur un rocher; puis, les côtes d'Irlande, d'Angleterre, de France. Un arrêt à Bruxelles lui donne l'occasion d'écrire ses impressions à sa mère:

Je viens me reposer quelques instants auprès de vous, car je suis fatigué de courir ici et là, et même de voir des beautés incomparables, des cathédrales, vraies dentelles de pierre qui s'élèvent à des centaines de pieds dans les airs, ainsi Westminster et St-Paul en Angleterre, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle à Paris, la cathédrale d'Amiens, Ste-Gudule de Bruxelles et d'autres encore, sans compter les musées les plus célèbres du monde, comme le British Museum à Londres, le Louvre à Paris, des jardins zoologiques (. . .) Malgré toutes ces beautés, je pense à vous et, ne soyez pas jalouse, si je dis: "encore plus à mes pauvres sauvages du fond des bois."

Combien Montréal est peu de chose, comparé à Paris, Londres; Notre-Dame de Montréal comparée à N.-D. de Paris et pour la sculpture et pour la peinture et même pour le commerce, Dupuis Frères n'est pas 1/3 aussi grand que le Bon Marché (. . .) Mais je n'ai rien vu d'aussi beau dans le même genre, rien qui approche de notre grandiose fleuve St-Laurent! et nos lacs et nos rivières et nos forêts, etc.

Il remarque que les trains, de Liverpool à Londres, de Dieppe à Paris, filent à la vitesse de la lumière. Mais s'ils sont plus rapides que le "Québec Central", "il n'y a rien, dit-il, de plus rapide que ma pensée qui vole vers vous et il n'y a rien que j'aime autant sur la terre que ma bonne maman."

Son Troisième An, interrompu par la traversée de l'Atlantique et un petit tour de France, fut repris le 26 septembre à Florennes, en Belgique. Le Père Couture avait hâte de se retremper dans les eaux vives de l'oraison et de connaître l'Instructeur du Troisième An, le Père Louis Poullier, fameux maître spirituel qui avait la réputation d'être un saint et un saint très humain.

Le Père Poullier avait coutume de répéter, chaque année, à ses tertiaires: "Il est rare qu'on arrive au Troisième An avec une sanctification bien au point; il est rare qu'au Troisième An elle ne soit pas au point". Son leitmotiv était: "Sanctifiez-vous! Soyez des saints!" C'est pendant la grande retraite d'un mois que l'Instructeur exhortait ses auditeurs à l'amour ardent de Jésus et de sa Croix".

Ah! ces appels à l'amour, le Père Couture dut les écouter avec une extrême attention. La croix, il la connaissait déjà: c'était son amie de tous les jours pendant ses voyages à la rivière Albany. Il médita sur les vertus de son Chef. Lui, soldat du Capitaine Jésus, il veut être prêt à travailler et mourir dans les missions — peut-être les plus rudes du monde — s'il y a chance de gagner des âmes à Notre-Seigneur et s'il peut souffrir un peu plus pour son Dieu.

Souvent dans ses lettres, il demande à sa mère de prier pour qu'il ait "une vie religieuse solide et une âme généreuse" pour qu'il soit "un serviteur utile."

Un Troisième An serait incomplet sans un plan de vie que tout Jésuite doit suivre le reste de ses jours. Ce plan consiste à extirper ses défauts et surtout à développer des vertus solides telles que l'abnégation, la patience, la charité. Et ces résolutions, pour être efficaces, doivent être appuyées sur des mortifications, des pénitences corporelles, sur le cilice même.

Le Père Couture le savait bien, lui qui portait cilice et chaînettes de fer, pendant ses excursions à la rivière Albany. Le voyage était déjà une pénitence, la piqûre des moustiques en était une autre; il ajoutait des mortifications volontaires pour obtenir des grâces de conversion pour ses Indiens.

A-t-il pensé au genre de mort qui l'attendait dans le nord? Devait-il mourir seul comme saint François-Xavier? Ou encore connaîtra-t-il le Gethsémani du Père Desautels? Toutes ces questions auront leur réponse dans son zèle inconfusable des âmes, dans sa dévotion ardente envers Jésus, Marie et Joseph . . .

Les énergies spirituelles accumulées au Troisième An l'aideront un jour à repousser la tentation, celle d'abandonner son champ d'apostolat; il fera le voeu de stabilité, voeu de ne jamais quitter sa mission, comme saint Noël Chabanel.

A Florennes. s'il a peu de temps d'écrire, il répond tout de même à un aspirant missionnaire, le Père Paul Prud'homme, s.j., Français d'origine. Il l'encourage à persévérer dans son grand désir et à rester dans la paix, s'il n'obtient pas la permission d'être choisi pour les dures missions de l'Albany. Il lui expose brièvement l'état de celles-ci: 5,000 Indiens dont 300 catholiques; une moyenne de 10 conversions par année. Pour obtenir un tel résultat, nos missionnaires sont prêts à franchir 1,000 milles, 100 portages et traverser l'enfer des bestioles.

De nos jours, nous n'avons pas le roi de France pour nous soutenir, ni la "Compagnie des Cent-Associés". Vous achèterez vos provisions de votre argent et transporterez en partie, vous-même, vos bagages car, lorsque vous aurez payer un guide qui fera la moitié de l'ouvrage, vous aimerez mieux ne pas en payer un autre et faire le reste vous-même. Mais si vous avez la vocation, tout cela ne sera rien!

Il lui écrit de nouveau, en décembre. Il l'exhorte à prier afin qu'il obtienne de Dieu et de ses supérieurs la grâce de se donner aux missions de l'Ontario-Nord.

C'est l'hiver en Belgique: temps brumeux et pluvieux. Il rêve au Canada! Il s'ennuie un peu de l'hiver canadien; il voudrait voir une grosse bordée de neige. Le Canadien, même s'il n'est pas errant, peut éprouver de la nostalgie. En la fête de sa mère, le 10 février, il lui écrit:

Nous sommes sous la même latitude que le nord du lac St-Jean et en janvier et février les champs sont verts, les animaux y pâturent et y gambadent et nous pataugeons sur les routes boueuses, sous le ciel gris, dans la bruine et la pluie.

Nous, les Canadiens, nous rêvons d'un mois de février avec de bonnes giboulées, de bonnes poudreries ou d'une bonne grosse bordée de neige tombant à gros flocons tranquillement (sic), paresseusement, faisant des arbres et des arbustes de lourds festons, et même transformant de vulgaires clôtures de broches en de vraies dentelles. Vous ne vous imaginez pas facilement combien cela devient fatigant et énervant à la longue, pour nous de voir toujours des champs verts, de la pluie ou du temps gris! Mais ça ne durera pas toujours! Avant longtemps, je retournerai au Canada.

Il fera le voyage de retour sur l'"Empress of Britain" et débarquera à Québec, vers le 24 mai 1923. Il était débordant de bonne humeur et de vigueur.



CHAPITRE II

AU COEUR DE LA SAUVAGERIE

Difficultés et fatigues du voyage à la rivière Albany. Portages et transports éreintants. Trajet de 1,000 milles en canot. Deuxième voyage: crue des eaux, feu de forêt, misères. Voyage en 1924: la langue odjibwée, journal du Père Beaulieu. Excursion en 1927 à la baie James: 1,200 milles en canot automobile, la superstition tcisakiwin.

L'apostolat missionnaire du Père Couture peut se diviser en deux étapes: les voyages à l'aviron et en avion. En effet, pendant les treize premières années de sa vie en missions (1920-1933), le Père franchit, en été, près de deux mille milles en canot, et, l'hiver environ quatorze cents milles en raquettes ou en traîne à chiens. Il passe une partie de l'année sur la route, à visiter les bandes indiennes. Le récit de ses deux premiers voyages nous révèle des difficultés inimaginables et nous fait sympathiser avec un homme qui acceptera, pour l'amour de Dieu et le salut des âmes, une vie remplie de sacrifices. En 1924, il a comme compagnon le Père Vincent Beaulieu, s.j., qui rédigea un journal extrêmement précieux en notations de toutes sortes. Trois ans plus tard, le Père Couture fait une expédition jusqu'à la baie James avec un professeur d'Ethnologie de l'Université catholique de Washington, l'abbé John Cooper. Les observations de celui-ci sur les qualités morales et religieuses des Odjibwés sont pertinentes. Ce chapitre rappellera les grandes lignes de ces quatre voyages à la rivière Albany.

C'est après sa deuxième année de théologie que le Père Couture prend la route de l'Ontario-Nord en compagnie du Père Desautels. Celui-ci a prévenu le jeune jésuite; il ne veut pas lui laisser d'illusions sur le genre d'excursion qu'il va

entreprendre; aussi, lui envoie-t-il ce billet laconique :

Pensez-y bien, c'est un voyage de pénitence que nous faisons. Si jouissance il y a, elle sera usée dans quelques jours. Il va falloir travailler ferme du matin au soir, à l'aviron, au portage et au campement. Avec cela, pauvres lits, intempéries, maringouins, etc. Le sault des rapides est un jeu dangereux, surtout pour ceux que nous ne connaissons pas. J'ai rencontré plusieurs tombeaux près des rapides. J'essaie d'avoir le même guide que l'an dernier, c'est le seul qui puisse nous conduire; si je ne puis l'avoir, il faudra marcher sur l'étoile des Mages.

Cet avertissement rappelait les lettres du Père Jean de Brébeuf lorsqu'il invitait ses frères de France à venir en Canada. Le Père Couture jubilait; ces pénibles labeurs l'amusaient, lui, l'athlète, qui ne connaissait pas la peur.

Ses examens de théologie terminés le 16 mai, il partit le lendemain. Un arrêt à Sudbury, un autre à Spanish où, pendant cinq ans, il avait vécu, souffert et grandi devant Dicu et dans le coeur des Indiens. Au Sault-Sainte-Marie, il rejoint le Père Desautels et tous deux s'embarquent sur l'Harmonic. A Fort William, ils sautent dans le train, passent par Sioux Lookout et arrivent à la station de Bucke, le 29 mai, à deux heures et demie du matin. Ils s'étendent sur les bancs et cherchent à prendre un peu de repos, mais en vain.

Trois heures plus tard, ils sont debout et commencent à transporter leurs bagages. Le lac qu'ils traverseront est à un mille et demi de la gare.

Voici quelques extraits du récit de ce voyage, rédigé par le Père Couture lui-même.

Le Père Desautels qui n'en est pas à ses premières armes, se charge bravement, je l'imite copieusement, mais je m'aperçois bientôt que ce n'est pas si facile, je suis obligé d'abandonner la moitié de ma première charge à trois arpents à peine de la gare. C'est que j'ai voulu me charger d'après la méthode qui semble la meilleure de prime abord, à celui qui n'a pas l'habitude de ces voyages, c'est-à-dire sur les épaules surtout; mais je m'aperçois vite de mon erreur. En effet, la respiration devient alors fort difficile après quelques instants; tandis qu'au moyen du collier, tout le corps, relativement du moins, est à l'aise. Enfin,



Père Théodore Desautels, s.j.
vers 1920.

après trois voyages, le bagage est rendu, mais nous sommes tous deux à bout de forces et il est une heure. Je sens une douleur lacinante dans le cou et par moments tout tourne autour de moi ; je reste planté là debout sur la berge du petit lac dans une aboulie complète.

Le P. Desautels, plus habitué à ses misères me remet dans la réalité en me demandant s'il ne serait pas à propos de dîner. Je n'ai aucunement faim, lui non plus ; nous avons cependant déjeuné à six heures du matin.

J'ouvre une boîte de sardines que nous mangeons sans appétit avec quelques restes de pain et un peu de chocolat ; c'est vite fait, puis le canot lancé, nous chargeons les bagages.

C'est la première fois que le jeune religieux met le pied dans un canot. Il ne s'en fait pas pour si peu et joue de l'aviron comme son compagnon. A l'extrémité du lac, une expérience l'attend : un portage !

C'est ici surtout que nous trouvons le canot encombrant, dans ce sentier en lacet, grimpant les collines rocheuses pour redescendre dans les bas-fonds marécageux où nous enfonçons à mi-jambe. Je n'ose, en effet, avec ma charge, me livrer au plaisir de faire l'équilibriste, en marchant sur les deux rondins jetés sur la mousse en guise de passerelle. Et combien d'arbres, tombés en travers du chemin, qu'il faut enjamber ou contourner ! Trois voyages sur un parcours de trois quarts de mille, et c'est tout pour aujourd'hui. J'en ai assez ; de ma vie, je n'ai été aussi fatigué. Nous dressons la tente et je prépare un repas frugal.

C'est l'heure de la prière et du repos. Pas pour longtemps. En pleine nuit, le Père Couture est réveillé par un froid de

loup. Sa couverture de laine est trop courte et ne peut couvrir en même temps ses épaules et ses pieds.

“Je grelotte le reste de la nuit et il en sera de même, assez souvent, pendant le voyage.”

Au petit jour, les deux missionnaires se lancent sur les eaux du lac Harris au fond duquel se trouve un portage qui communique avec le lac Cache. Ah! ce portage. Ils le cherchent pendant des heures, se trompent deux fois de direction et enfin vers le soir, trouvent la bonne piste. Trop fatigués pour “portager”, ils se retirent sur une île pour y camper. Ils plantent leur “tente sur un rocher pour être à sec: ce n’est pas moelleux”.

Ce sera moins confortable encore pendant la tempête qui commence. Fouettés par la pluie, la grêle et la neige, ils resteront là, plusieurs jours, à frissonner. Pour comble de malheur, le Père Desautels prend froid, un côté de son visage enfle, “l’œil est presque bouché par l’inflammation, la mâchoire est ankylosée”. C’est un anthrax, qui crève à cinq endroits différents.

Pendant que le Père Couture entretient un grand feu, il recommande au Seigneur son compagnon brûlant de fièvre. Pourvu que cette maladie ne soit pas mortelle, pense-t-il. Le théologien comprend “au prix de quels labeurs, de quelles peines et de quels sacrifices, Dieu veut que nous achetions le salut et la conversion des âmes indiennes”. A mesure que la tempête diminue d’intensité, le Père Desautels se rétablit lentement.

Tout à coup, ils entendent des cris, des hurlements. Ce sont des loups? Non. Une détonation de fusil indique la présence de chasseurs. Aussitôt, les deux missionnaires sautent dans leur canot et se dirigent du côté d’où vient le bruit. Ils aperçoivent une scène navrante: quelques familles indiennes, des hommes et des femmes “en mocassins dans l’eau et dans la boue froide, en guénilles sous la pluie. Les enfants qui pleurent attachés sur le dos de leurs mères, les chiens qui jappent et hurlent”.

Le Père Desautels reconnaît quelques-uns de ces fidèles et apprend qu’ils se rendent au lac Seul pour recevoir leur allocation du gouvernement. Il les suivra jusqu’à Bucke, avec l’espoir de leur parler de religion. Cette perspective le reconforte et, à Bucke, il catéchise avec entrain et captive

son auditoire avec des vignettes du grand catéchisme illustré. (Apostolat de la Bonne Presse, Paris.).

Comme l'épreuve est la rançon des conversions, le Père Desautels la croisera de nouveau sur la route. Le catéchisme est déserté; les auditeurs déguerpissent sans tambour ni trompette. Impossible de savoir où ils sont allés et quand ils reviendront. Quatre jours passent ainsi. Un peu tristes, les deux missionnaires bouclent leurs malles et se préparent à partir pendant la nuit.

Sur les entrefaites, un commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson arrive avec toute sa famille et demande "d'instruire et de baptiser sa femme et ses enfants et de les marier". Une autre surprise les attendait. Le soir même, tous les Indiens reviennent, joyeux, d'une visite à leur parenté; ils prient le Père Desautels de continuer ses discours, car ils veulent recevoir le baptême. Le bon missionnaire est tout heureux de reprendre ses enseignements.

Quant au Père Couture, qui ne parle pas encore suffisamment l'odjibwé, il protège les vivres contre la voracité des chiens et s'amuse à chasser les mouches.

Je garde la maison en me défendant de mon mieux contre les mouches noires qui en veulent à ma peau, à mon sang et à ma vie. Elles foisonnent et cela depuis que nous sommes ici. Force nous est d'entretenir continuellement un feu de bois pourri au milieu de la tente; de la fumée, c'est là notre unique défense et notre seule protection. Mais voilà qu'elles pénètrent partout dans les habits et tout le jour vous font subir un petit martyre. Pourtant la journée passe et, avec le coucher du soleil, elles disparaissent. Il ne reste plus que quelques maringouins à continuer la besogne.

Le Père Desautels prépare les néophytes pendant une journée entière. Demain, treize seront baptisés: entre autres, la vieille Shebakamigok, celle qui s'était moquée des catéchismes du Père, l'an dernier; et Jacques Tchimiss, jeune homme qui viendra, trois semaines plus tard, "en pleine nuit là-bas au Nord, au lac Saint-Joseph, pour nous dire qu'il est là, qu'il est venu nous rejoindre malgré les cent cinquante milles à parcourir".

C'est un jour d'allégresse pour tout le monde et, dans les tentes, résonnent des cris joyeux. Cette joie, fruit spontané

de la grâce divine agit avec force dans ces cœurs. On voudrait s'attarder près de ces bonnes gens, mais il faut partir pour Ombabika.

C'est à cet endroit que nous rencontrons Son Excellence Mgr Joseph Hallé. Depuis un an, il est préfet apostolique de l'Ontario-Nord. Son désir de connaître ses ouailles lui fait entreprendre une tournée apostolique dans la vaste forêt ontarienne. Les Pères Desautels et Couture l'accompagneront jusqu'à Fort Hope, puis le Père Bélanger lui servira d'interprète.

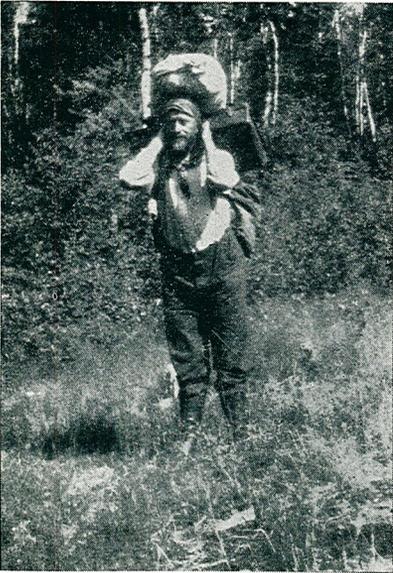
Le 17 juin, la petite caravane s'ébranle et file vers le nord, en direction de Fort Hope. Deux Indiens, solides gaillards aux yeux perçants et d'un flegme imperturbable, leur servaient de guides. Avec eux, que de peines évitées! Pas toutes cependant, car les portages rencontrés, le premier jour, les initient aux fatigues du trajet.

On "portage" au moyen du collier. C'est une lanière de cuir de l'épaisseur d'une guide, longue d'une vingtaine de pieds, dont la partie médiane, large de deux pouces et demi et longue de deux pieds, repose sur la tête, les deux extrémités de la guide servent à fixer la charge sur le dos du porteur. Nous portons chacun environ cent trente livres. Ne vous récriez pas: les porteurs de mérite ne chargent jamais moins de deux cents livres et trottaient d'un bout à l'autre du portage. Ils empilent même au-dessus deux sacs de farine, des ballots de formes diverses et rien ne tombe, car la charge oscille doucement et sans heurt malgré les accidents du terrain.

Quand il n'y a pas de portage, les Indiens disent d'un assez long voyage que c'est tout près; ils "calculent par portages, comme nous par mille."

Ces portages terminés, nous filions sur un nouveau lac, quand Joseph Gosis, le guide installé à l'avant, signale la présence d'un orignal. Peu après, tous aperçoivent l'animal, fort occupé à broyer des nénuphars ruisselants qu'il arrache et sème à grands coups de tête. Nous sommes vent debout, ce qui permet d'approcher rapidement et sans trop de précautions, en serrant le rivage. A quelques six arpents, il nous aperçoit, hésite, prend encore quelques bouchées et s'élançe vers le large. Nous le suivons facilement. Tout à coup, le P. Desautels dit au guide: "Attelle-

le donc, il va nous tirer". Nous l'approchons, le guide l'attrape par une oreille, lui passe un noeud coulant au cou, et le stimule en criant de temps en temps "Dji . . . ha . . ." L'animal s'évertue à nous remorquer pendant quelques minutes, et nous rions de bon coeur. Enfin, l'Indien l'attire à lui et l'abat d'un coup de hache entre les yeux. A propos, une mission n'est pas un voyage de touriste et notre seule arme est une hache bien aiguisée.



Père Charles Bélanger, s.j.
vers 1919.

Le culte des morts est en honneur chez les Indiens. Leurs cimetières sont d'une propreté étonnante, quand on songe qu'ils sont en pleine forêt. On arrête, Monseigneur bénit le cimetière et prie sur ces tombes ornées de la croix. Les cimetières protestants sont loin d'offrir des signes de piété. "On y voit haches, raquettes, peaux de chevreuil, assiettes avec couteaux et fourchettes et même paquets de tabac enveloppés d'écorce de bouleau et accrochés aux arbres (. . .) des croix à deux croisillons à la manière de la croix de Lorraine."

"Après avoir fait 200 milles en canot et 23 portages en cinq jours et demi", les voyageurs aperçoivent "l'église-chapelle de Fort Hope toute blanche avec son clocheton élané (. . .). De chaque côté de l'église, s'alignent les bâtiments de la Baie d'Hudson et de Révillon Frères. Autour de l'église, se dressent les wigwams des 250 catholiques, puis, ceux des 320 protestants et païens."

Les Indiens catholiques aiment la prière. Le soir même de l'arrivée des missionnaires, il y a "sermon, chapelet de la Sainte Vierge et du Sacré-Coeur, salut, prière du soir, suite de Pater et d'Ave pour tous les besoins généraux et particuliers et des chants indiens."

Le lendemain, après les trois messes, l'une dite par Monseigneur, la seconde, par le Père Desautels et la troisième, par le Père Charles Bélanger, les missionnaires se divisent en deux groupes. Monseigneur et le Père Bélanger iront à Marten's Falls: les Pères Desautels et Couture, au lac Saint-Joseph, à 200 milles en amont.

Le parcours en amont est barré de rapides. Mais il y a un portage casse-cou, celui de l'Original, le plus rude de tous.

A cet endroit de notre voyage, se trouve un portage de l'Original, le plus rude que j'aie jamais fait. Il fallut gravir une falaise de 60 pieds et garnie de mousse. Nos deux guides riaient aux éclats, ce qui est signe que ça va mal, car, durant mon voyage, je n'ai jamais vu un Indien s'impatienter. Après cette escalade, nous marchons un bon mille et demi dans la mousse et dans l'eau à mi-jambe. harcelés par des milliers de mouches. Un guide tombe avec sa charge au deuxième voyage. Imaginez notre chute, à nous, novices à ce métier. Je perds l'équilibre et la boîte à provisions, placée sur mon dos, m'enfonce la tête dans l'eau. Le Père Desautels tombe à la renverse. C'est presque démoralisant, cette chaleur, cette fatigue. ces mouches . . .

Au lac Saint-Joseph, la mission dura trois jours et demi. Le Père Desautels est occupé du matin au soir à catéchiser, visiter les malades, chanter des prières indiennes et conférer le baptême à sept personnes. Cette chrétienté à l'état embryonnaire garde sa réputation de ferveur.

Le voyage de retour à Fort Hope s'effectue rapidement. C'est la descente de la rivière Albany, "à une vitesse folle" et, remarque le Père Couture, "l'eau jaillit à plusieurs reprises dans le canot."

De belles fêtes se déroulent à Fort Hope; entrée solennelle de Monseigneur à l'église, grand'messe pontificale, confirmation de 35 personnes et sermons par les Pères Desautels et Bélanger. Le Père Couture suit toutes les cérémonies. écoute les sermons et apprend comment se comporter avec les Indiens.

La mission se termine le 12 juillet. Quatre jours et demi plus tard, les voyageurs atteignent Ombabika.

L'été suivant, le Père Couture retourna à Fort Hope et au lac Saint Joseph en compagnie du Père Bélanger. Si le trajet fut sensiblement le même, le récit est plus varié: crue des eaux, violentes attaques des insectes, feu de forêt, description des rivières et des lacs, tout cela serait resté inconnu sans le récit du Père Couture. (Voir l'appendice B).

En cette fin de mai, il note :

Les rivières débordaient; nous ne pûmes lutter contre la force du vent et du courant en plusieurs endroits. Trois fois nous dûmes faire des portages de près de deux milles, où, en temps ordinaire, il nous eût suffi de porter nos bagages quelques centaines de pieds seulement. Et quels portages! détremés, coupés de torrents où nous n'avions souvent pour toute passerelle qu'un tronc d'arbre ou des racines.

Une fois cet obstacle surmonté, un ennemi étrange apparaît: les mouches noires.

Nous voilà sur la rivière aux grenouilles. C'est un simple ruisseau, deux fois plus large que le canot. Il coule, vrai méandre, serpentant dans un terrain marécageux, à travers les aulnes qui nous embarrassent, couvrent le canot de brindilles brisées, de feuilles froissées. Des araignées de toutes espèces foisonnent sur nos habits, sur les ballots; les débris de leurs toiles se collent sur nos visages.

Petits inconvénients qui n'arrêteront pas nos missionnaires, ni leur feront perdre leur bonne humeur. Ils avironnent avec entrain en chantant à pleine voix des airs français.

Nos guides ne se lassent pas d'entendre la chanson du petit mousse noir. "Minawa, minawa bejig", encore une fois, nous disent-ils. Et eux tant bien que mal reprenaient les mots du refrain: "Filez, filez, ô mon navire . . ." Cet air que nous savons dès notre enfance, cette chanson qui rend si bien les sentiments gais ou tristes de la vie humaine, "Car le bonheur m'attend là-bas", faisait-elle vibrer quelque fibre obscure au coeur de ces enfants des bois et des lacs? "Minawa, minawa bejig", encore une fois.

Au retour de Fort Hope, les deux missionnaires sont obligés de traverser une forêt en flammes; impossible de l'éviter.

Sans peur, ils s'enfoncent dans la fournaise.

Pendant plus de deux heures, nous naviguons sur un cours d'eau d'à peu près cent pieds de largeur dont les rives sont en feu. La flamme rage sur tout notre parcours. En un clin d'oeil, elle bondit jusqu'au sommet des grands arbres. Ils gémissent, se tordent, s'abattent avec un jaillissement d'étincelles. On en voit rester là, debout, lamentables, qui étendent leurs bras calcinés encore panachés de fumée blanche. De partout sort la fumée, et des tourbes réduites en cendres, et des vieux troncs terrassés qu'un feu caché mine jusqu'au coeur. A mesure que nous avançons, notre inquiétude augmente. Des tourbillons épais roulent sur nos têtes. La flamme reluit sur les eaux. Plus de soleil, plus de ciel, plus d'horizon; un faux jour d'incendie éclaire notre route. Enfin nous parvenons à sortir de cette conflagration et nous respirons à l'aise. Un portage nous arrête bientôt. Le feu vient d'y passer; il s'attarde encore à tourmenter quelques souches plus résistantes. Le sol est brûlant sous nos pieds. Des petites fumées blanches tire-bouchonnent au-dessus des tisons à demi éteints. La nuit tombe lourde et suffocante.



Une Odjibwée



David Sagadj, un guide

Après l'incendie, c'est l'inondation et la tempête. Les Pères sont réfugiés sur une île qui est à deux ou trois pieds au-dessus du niveau du lac. Les vagues montent, s'approchent, "se brisent sur le rivage et sur la toile de la tente tendue à se rompre; leurs crêtes viennent s'abattre dans un roulement de tambour (. . .) Peu à peu tout s'apaise et le bruit monotone de la vague qui se brise nous endort".

Vous tenez encore parce qu'il faut tenir à tout prix, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen. Vous devenez machinal, automate; vous n'êtes pas encore fatigué et cependant vous voilà à bout de force. J'aurais grand tort de me plaindre quand je pense à tous ces missionnaires si nombreux qui ont fait plus rude besogne encore; non seulement pendant deux mois de l'année, mais pendant des années, en toute saison.

Devant de tels voyages, de 800 à 1,000 milles, où le missionnaire tient la rame ou l'aviron, porte sa charge, dort, mange et prie, à la grâce de Dieu, ne croit-on pas relire un récit d'il y a trois siècles, ceux de nos Saints Martyrs?

Le Père Couture connaît maintenant le chemin qui conduit à la rivière Albany et les conditions qu'exige une telle expédition: la patience et une endurance capable de supporter des douleurs abrutissantes. Son apprentissage n'est pas fini pour autant. Pour devenir un parfait missionnaire, il lui faut maîtriser la langue odjibwée.

Retiré à Wikwemikong, village de l'Île Manitouline, il passe un an à l'étude de cette langue insondable. Quand donc percera-t-il son mystère? Sa bonne volonté ne suffit pas, ni le dictionnaire ni la grammaire de Mgr Frédéric Baraga. Il a l'impression de piétiner sur place. Il avoue à sa mère son peu de progrès, mais il sait bien qu'il réussira s'il devient un saint religieux.

Je n'ai pas un grand talent pour les langues et de plus je ne crois pas qu'il y ait au monde une langue plus parfaite, plus compliquée. C'est incroyable, c'est un abîme sans fond. Vous ne pouvez vous imaginer tous les détails auxquels (sic) il faut penser pour dire la phrase la plus simple (. . .) J'emmagasine dans ma pauvre tête tout ce que je puis. Mais ne me plaignez pas trop, car j'ai une santé incroyable. Pas un mal de tête, pas une fatigue ou à peu près pas; et avec cela, joyeux, content, heureux. Remerciez le bon Dieu et demandez-lui de grandir mon

énergie à l'étude et que le Saint-Esprit me donne le don des langues (. . .) Si je connaissais cette langue très bien, il me semble que le travail serait fini (. . .) Ce qui importe au-dessus de tout, infiniment plus que tout cela, c'est que je sois un saint, autrement, je ne sanctifierai personne; et tout le reste, à quoi me servira-t-il?

Non, cette langue ne sera pas une pierre d'achoppement, mais plutôt une pierre de fondation qui servira à édifier son apostolat fécond en fruits de vie.

Dieu avait permis cette épreuve cruciale pour qu'il méritât davantage. Et voilà que, contrairement à toute prévision, — car ses compagnons, les Pères Desautels et Bélanger s'inquiétaient de son manque total de facilité à saisir même les mots usuels — il reçut le don de cette langue.

Ce changement se produisit quelque temps plus tard, lorsque les deux Pères furent obligés de rester à Wikwemikong; donc à un moment où le Père Couture devait se débrouiller seul avec les Indiens.

Il constata avec plaisir que la compagnie de son guide David Sagadj lui était plus utile que celle des gros bouquins, grammaire et dictionnaire odjibwés. Avec son fidèle David, il causait à longueur de jour, s'amusait à l'entendre parler, mémorisait les mots usuels et se familiarisait avec les intonations harmonieuses de cette langue. Il la maîtrisa si bien qu'il devendra au dire des Indiens eux-mêmes, un de leurs meilleurs orateurs.

Il partageait l'opinion du Père Frémiot qui vantait la langue odjibwée en ces termes:

Depuis que je commence à m'initier aux beautés de la langue indienne où j'ai fait des progrès autrement rapides que dans celle de Démosthène ou de Cicéron, depuis que j'ai entendu couler de ces lèvres — que notre dédain se plaît à flétrir du nom de sauvages — une parole si facile, si douce, si mielleuse, si naturellement éloquente et même si énergiquement séduisante, je me persuade que la nature ne fut point avare envers les sauvages sous le rapport du don de la parole et je cesse d'envier à la Grèce ses beaux parleurs.

En 1924, le Père Couture parle suffisamment cette langue pour se débrouiller tout seul. C'est heureux, car il entre-

prendra le grand voyage avec un jeune Père qui ne sait pas l'indien. Son nouveau compagnon, le Père Vincent Beaulieu, était surveillant au Collège du Sacré-Coeur de Sudbury. A son départ, le 6 juin, les élèves de Hearst lui souhaitèrent un beau voyage.

Hearst n'était que le commencement de la grande randonnée dans le Nord. Le programme des deux missionnaires comportait deux objectifs : d'abord se rendre au lac Saint-Joseph via Bucke, puis revenir à Hearst ; ensuite, atteindre Ogoki via Pagwa. Ce fut une excursion si exténuante que le Père Beaulieu y "attrapa son coup de mort".

Dans le journal qu'il rédigea fidèlement et dans la relation qu'il composa après son retour à Sudbury, le Père Beaulieu nous fait soupçonner les obstacles effrayants qu'ils ont surmontés. Son journal nous intéresse tout particulièrement. On a l'impression de suivre d'heure en heure les missionnaires. Le Père note le temps du départ et de leur arrivée à tel ou à tel endroit, la longueur des portages et des lacs, le nom des lacs, de sorte que la route de Bucke au lac Saint-Joseph nous est mieux connue : lacs Chivelston, Harris, Cache, Savane (Savant), rivière de l'Ours, lac du Nid-de-l'Aigle. A ce dernier lac, on pouvait choisir entre deux chemins : celui des lacs et des portages, le plus court, mais extrêmement pénible à cause des bagages ; celui des rapides et des rivières, le plus périlleux, mais qui avait l'avantage d'éviter les portages.

Nous optons pour ce dernier qui a l'attrait de l'inconnu. Vingt-deux rapides dont quelques-uns fort dangereux, telle est cette route des rivières. Après une course de 80 milles, nous arrivons au grand lac des Pins, vrai labyrinthe.

Seules la boussole et la carte peuvent nous diriger. Nous scrutons l'horizon, regardons l'aiguille et obliquons vers le Nord-Ouest à la recherche d'une chute qui nous sert de repère. Après trois milles, nous entendons chanter la chute : tout va bien, nous sommes sur la route du lac Saint-Joseph.

En arrivant, nous allons saluer d'abord le grand chef de la bourgade, un protestant antipathique aux catholiques. Mais ses dispositions hostiles changent quand le Père Couture accepte de soigner sa femme qui vient de s'ébouillanter.

Le Père Couture porte heureusement sur lui une boîte d'onguent (Mecca) efficace contre les piqûres, les

blessures de toutes sortes et les brûlures. Une application soulage la femme, quelques autres la guérissent après deux jours. Cette guérison est le "Sesame" qui ouvre la mission. Le chef reconnaissant nous offre son amitié et nous ouvre tout grand le poste. Nous pouvons librement dresser la tente de la prière.

Le Père Beaulieu note que "presque chaque famille possède un phonographe", et qu'un des Indiens catholiques propose "au Père Couture de faire imprimer sur des disques de phonographe, les prières et les chants de la mission, en leur langue, pour les réciter et les chanter en famille, le soir." Le Père acquiesça.

Ce premier voyage dura quinze jours. Celui d'Ogoki devait prendre plus de trois semaines. Il y avait 245 milles entre Pagwa et Ogoki. Impossible de s'y rendre sans rencontrer des escadrons de **moustiques**.

Le maringouin, suceur de sang, c'est là l'ennemi le plus audacieux, le plus entêté, le plus cruel et, féroce comme les anciens Iroquois, il chante à la vue du sang. Il faut s'avouer vaincu et . . . saigner.

Pendant ce temps, nous montons les rapides, à la cordelle. Ca et là, quelques tombes indiennes viennent couper la grande sauvagerie et nous surprendre et nous émouvoir.

Quand on voit, au tournant d'une pointe, sur une hauteur, à 200 ou 300 milles de toute habitation, surgir de terre des colonnes de ciment alignées en forme de quadrilatère et entourées de palissade, l'on se prend à réfléchir sur le respect profond qu'ont les sauvages pour leurs morts.

Malgré le dard des "cousins", les deux missionnaires arrivent à Ogoki dans la soirée du 8 juillet. "Toute la tribu est en liesse sur le rivage". Ce sont des Indiens catholiques qu'ont visité d'abord les Oblats, puis les Jésuites.

Pendant la mission qui dure jusqu'au 15 juillet, le Père Beaulieu montre des chants français aux jeunes et prend des photos qui illustreront son article: "Aux sources de la rivière Albany" publié dans le *Messenger du Sacré-Coeur* (novembre et décembre 1924).



Trois ans plus tard, en 1927, le Père Couture entreprit un historique périple en compagnie du Père Théodore Desautels et de M. l'abbé John Cooper, professeur d'Ethnologie à l'Université Catholique de Washington, D.C. Cette course des deux missionnaires fut la plus longue et . . . un défi à la nature!



Le Père Couture repose sur la dure
juillet 1927



Il lit son bréviaire sur les bords de la Missinaibi
juillet 1927

Grâce au journal que le Père Desautels a tenu, le plus fidèlement qu'il pouvait, nous connaissons le trajet des voyageurs. De Bucke, ils suivirent la voie des eaux jusqu'au lac Saint-Joseph, source de la rivière Albany. Ils arrêterent à toutes les missions qui se trouvaient sur leur parcours. Du lac Saint-Joseph, ils descendirent la rivière Albany jusqu'à son embouchure, à la baie James, une distance de 600 milles. Ils revinrent par les rivières Matagami, Missinaibi et Mattawishkwia qui débouchent à Hearst; ils y apparurent méconnaissables, hirsutes, de vrais Peaux-Rouges! "Nous fûmes certainement les premiers prêtres à remonter la Mattawishkwia de son embouchure".

Toute cette immense randonnée avait été accomplie au moyen d'un canot motorisé qui leur épargna bien des fatigues.

Le canot fut un repos pour nous, après chaque mission, où il faut prêcher matin et soir, faire du catéchisme avant et après-midi, et, entre temps, visiter et recevoir la visite de nos bons Indiens; imaginez un peu ce que peuvent être 29 jours passés ainsi à différents endroits.

Nos Indiens ne reçoivent la visite de leur missionnaire, dans cette région, qu'une fois l'année; ils en ont à dire . . . et à apprendre . . . à notre passage. Comme le disait un missionnaire qui m'a précédé, quelques-uns meurent avant notre arrivée, mais la plupart nous "attendent pour partir!" Il faut les visiter, leur donner les derniers sacrements; il faut en baptiser, en marier, en bénir, en encourager. Tout cela à travers les instructions, les repas à la course, et le repos pas trop long. Ces bons enfants ne réalisent pas que le missionnaire ne puisse les recevoir, dès 6 heures du matin jusqu'à minuit.

Le trajet avait été moins harassant, malgré l'allure batailluese des mouches, une soixantaine de portages et cinquante milles à la cordelle où l'on tire le canot le long de la grève; travail pénible et dangereux. Après chaque portage, les deux missionnaires pouvaient au moins se reposer, lire leur bréviaire et dire maints chapelets. Mais ne nous méprenons pas. Cette randonnée aurait brisé les forces de tout autre Hercule. Le Père Desautels et l'abbé Cooper se réveillèrent souvent, tout courbaturés et même disposés à abréger l'expédition!

On parle religion, coutumes, légendes et superstitions indiennes. "Connaissez-vous le tcisakiwin?" demanda le Père Couture. "C'est une superstition qui m'a été racontée par les

Indiens de Longlac, mais qui me semble disparue aujourd'hui."

Cette superstition paraît supposer l'intervention directe du démon. On fiche en terre une dizaine de perches liées ensemble par le haut. La nuit venue, le jongleur entre dans cette cabane et commence des chants inspirés. Aussitôt, sans que le jongleur touche à rien, tout branle. Les âmes de revenants révèlent des choses cachées et futures! . . .

Le Père raconte à ses deux compagnons comment le Père Frémiot avait combattu cette pratique diabolique.

Un jeune homme voulut faire le tcisakiwin. Il était dit-on expert dans le métier. Déjà il a commencé à faire branler la machine, lorsque je me dirige secrètement derrière une clôture, à une petite distance du théâtre magique. Là, avec une foi vive et une ferme confiance en Dieu, je prononce en latin, à voix basse, diverses formules d'exorcismes privés, et, chose merveilleuse, notre homme a beau continuer ses chants, rien ne branle plus. Bientôt, j'entends qu'on se rit de son impuissance. A la fin, les assistants, fatigués des inutiles tentatives du jongleur, renversent l'édifice de fond en comble et le jeune homme, ne sachant trop sans doute à quoi attribuer cette mésaventure, se hâta de décamper.

L'abbé Cooper nota ses observations, entre autres la grande foi des Odjibwés qui lui rappelle la ferveur des chrétiens de la primitive église de Jérusalem, leur fidélité à la prière quotidienne et aux principes de la morale chrétienne; ni jurons, ni blasphèmes sur leurs lèvres. Il admire leur honnêteté proverbiale et leur patience à supporter gaiement, sans aucune plainte, le froid intense des longs hivers, la faim qui s'attache à leurs pas et la piqure des mouches qui fourmillent par myriades.

Il y a aussi des ombres à ce tableau: les Odjibwés ont des défauts. "Ils sont rudes, cruels même parfois pour leurs chiens. Si la propreté doit aller de pair avec la piété, ils laissent beaucoup à désirer sur ce rapport. Cependant, si ces braves nomades ne sont pas admis d'emblée lorsqu'ils se présenteront devant les portes dorées du paradis, combien plus, nous autres, devons-nous craindre après notre mort de faire un assez long détour?"

Le Père Desautels ferme son journal en rappelant que ce voyage de deux mois avait bien réussi, qu'ils avaient raffermi

leurs chrétiens dans la foi et réglé la question d'une école pour les Indiens qui, dorénavant iront en classe chez les Pères Oblats, à Albany.

Chaque été, avec une patience admirable, le Père Couture rayonnait dans les parages de la rivière Albany ; mais, le reste de l'année, où était-il ? Que faisait-il ?

CHAPITRE III

SUR LES PAS DES HEROS

Prédécesseurs du Père Couture au lac Nipigon. Galerie de héros. Froid polaire. Missions du lac Nipigon confiées au Père Couture. Les Indiens l'appellent "Neendamishkang: Celui qu'on aime à voir venir".

En 1924, au retour de son grand voyage à la rivière Albany, le Père Couture prend charge des missions du lac Nipigon. Il héritait d'un bien de famille, d'un champ d'apostolat où s'étaient illustrés des héros tels qu'Allouez, Frémiot, du Ranquet, Hébert, Specht, Dugas, Bélanger et Desautels.

L'histoire des missions indiennes au nord du lac Supérieur commence, en 1667, lorsque le Père Claude Allouez visita une poignée de chrétiens au lac Nipigon. C'étaient des Indiens du lac Nipissing qui avaient échappé à l'invasion de 1648-1649. le missionnaire résolut de les reconforter. Accompagné de deux guides indiens, il atteignit, après d'effarantes difficultés, l'embouchure de la rivière Nipigon. Il eut la consolation de dire la messe. le dimanche de la Pentecôte, en présence d'une vingtaine de chrétiens qui pratiquaient ouvertement leur religion. Le Père Allouez était le premier Blanc à s'aventurer dans ces parages.

Un siècle passe. La conquête anglaise bouleverse la carte missionnaire de la Nouvelle-France et contraint les apôtres de l'Ouest à l'abandon de leur champ d'apostolat. L'oeuvre des trois grands pionniers de la foi, Marquette, Dablon et Allouez — qu'avaient admiré l'historien Bancroft — va-t-elle disparaître? Non pas. Dès 1831, un jeune prêtre au zèle de feu, l'abbé Frédéric Baraga, sillonne le littoral du lac Supérieur.

L'an 1844 voit le retour des Pères Jésuites vers leurs anciennes missions de la Baie Georgienne. Ils arrivent sur la première ligne de bataille, à Wikwemikong, village de l'île Manitouline, centre missionnaire considérable, point de départ de prodigieuses aventures spirituelles et point de ralliement de nombreuses nations outaouaises, odjibwées et algonquines. A la vue de cette région tant désirée, de grosses larmes coulent sur la figure du Père Jean-Pierre Choné.

Il me serait impossible, écrit-il, de dépeindre l'état où je me trouvais à ce moment. Un des premiers, j'allais prendre la place de nos anciens Pères et Frères qui ont arrosé de leur sang et sanctifié par leurs souffrances cette terre infidèle . . .

1849 marquera la reprise de Fort William, une autre mission, fondée un siècle auparavant (1735) par les Pères Aulneau et Mésaiger. Evidemment tout est à reconstruire. Hommes d'action et de décision, les Pères Choné et Nicolas Frémiot ne lambineront pas; en un mois, une résidence est bâtie sur les bords de la rivière Kaministiquia; elle fut dédiée à l'Immaculée-Conception. De là, partiront les missionnaires pour la visite des Indiens, disséminés ici et là dans un immense rayon: lac Nipigon, lac Long, Michipicoton, Pays Plat, Red Rock; et, du côté américain, Grand Portage, Grand Marais, etc.

Le Père Frémiot s'acclimate assez rapidement, même aux hivers canadiens. Cependant le mot froid revient souvent dans son vocabulaire. "Le froid faisait office d'excitateur, longtemps avant l'heure du lever. Impossible d'écrire, mon encre se gela deux fois dans la matinée; et j'avais les doigts glacés à dire mon bréviaire près du poêle". L'église était si froide "qu'à la mi-avril, pendant trois jours, le vin gela dans le calice à la Sainte Messe".

Il connaîtra un autre froid de loup, lorsqu'il atteindra l'entrée du lac Nipigon, en février 1852. Il écrit: "J'avais les sourcils et les cils tellement chargés de glaçons que je pouvais à peine soulever les paupières et ne voyais plus qu'un jour obscur comme à travers une forêt".

Après six jours de voyage, il arrive au Fort ou Comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé à Nipigon House. Il y était vivement attendu par le bourgeois lui-même du Fort, M. Louis-Denis de la Ronde, un Canadien français, catholique convaincu qui, à défaut de prêtre, était catéchiste.

baptiseur de nouveau-nés, marieur de nouveaux couples et consolateurs des moribonds.

Le missionnaire se mit aussitôt à l'oeuvre. Chaque jour : messe, catéchisme, leçons de chant et instruction. Il enseigna l'A B C aux enfants avec autant de joie que s'il avait donné des cours à la Sorbonne. Il prêcha les exercices du Carême et de la Semaine sainte qui furent couronnés, à la fête de Pâques, par une première communion solennelle, cérémonie tout à fait nouvelle. Puis, il érigea une croix de vingt pieds de hauteur, près du Fort et d'un ancien cimetière. "Elle regarde le lac, écrit-il, et semble inviter de loin les familles nomades qui le sillonnent en tous sens à venir chercher sous son ombre le repos, le salut et la vie. Dès le lendemain, les Sauvages abordèrent en foule, car le lac venait enfin de briser en mille morceaux la voûte de glace sous laquelle il s'était abrité depuis sept mois".

D'après les renseignements reçus des gens du fort, il s'attendait à rencontrer des Sauvages féroces, des anthropophages; au contraire, il fit la connaissance de gens pleins de respect et d'affabilité pour la Robe-Noire. Il convertit le frère d'un redoutable sorcier; il en est si heureux qu'il épanche son coeur :

Quand mon pénible voyage à la raquette au milieu des rigueurs de l'hiver, quand mon séjour de trois mois au Nipigon pour y attendre les Sauvages, quand toutes les tribulations dont j'y fus assailli n'auraient point d'autre récompense que d'avoir envoyé au ciel l'âme de Joseph l'Iroquois, ne devrais-je pas m'estimer le plus heureux des mortels d'avoir été choisi de Dieu pour être l'instrument d'une si grande faveur de sa Miséricorde! Oui, c'est dans ces tristes pays, où les élus sont si rares à glaner qu'on estime à sa juste valeur la gloire et le bonheur d'avoir pu contribuer tant soit peu à une si sainte et si sublime entreprise!

Son successeur, le Père Dominique du Ranquet, peut soutenir la comparaison avec les géants de la forêt. Par la longueur et l'intensité de ses travaux, on peut le regarder comme le fondateur des missions du Nipigon et aussi du lac Long dont il fut le premier missionnaire en 1864.

Qui dira les aventures hallucinantes dont il fut l'acteur pendant ses interminables voyages? Il en fit vingt-cinq au lac Nipigon et douze au lac Long. Qui louera son courage à

suivre les caravanes de canots afin de pouvoir repérer les divers groupements échelonnés autour du lac Nipigon, tels Ombabika, Wabinosh, Sand Point, Grand Bay, Nipigon House?

On peut facilement retracer l'itinéraire du Père à l'aide de son journal, composé durant ses voyages et rédigé en style télégraphique. Sa plume court en toute liberté sur de nombreuses feuilles blanches, à la façon de ses chiens sur les plaines enneigées. Ce journal de 756 pages a été écrit, parfois sur une roche, souvent à la lueur d'une bougie ou d'une écorce enflammée, toujours sans aucune prétention littéraire, mais non sans mérite historique. Il ressuscite devant notre imagination ébahie la rude vie du missionnaire ontarien, avant les facilités de locomotion que multipliera le chemin de fer.

A la face de notre monde apeuré par la souffrance, épris de confort et de climatisation, le Père du Ranquet prend la physionomie d'un héros du Moyen âge. Pourtant, il vécut à notre époque; il mourut en 1900.

Il laissa, en 1877, la succession de ses missions entre les mains du Père Joseph Hébert, un ex-avocat. Celui-ci n'avait pas l'habitude de courir les bois; tout de même il s'en réjouit d'autant plus que sa santé s'améliore. Il est tout joyeux parce qu'il ne souffre plus de dyspepsie et de maux de tête depuis qu'il s'est mis au régime des trappeurs et des coureurs de bois: le gros lard et les excursions en raquettes ou en canot.

Au lac Long, ses prévenances lui gagnent les coeurs. Il partage sa nourriture avec les affamés et sa cabane avec les Indiens sans abri, exposés à la pluie et au froid. Il va à la rencontre des canots et salue les arrivants. Cette Robe-Noire les enchante par sa politesse et sa grande charité. Quand il leur parle de religion et du baptême qui est la porte d'entrée, les païens réclament cette faveur. Le Père est au comble de la joie, lorsqu'il confère le baptême à 70 dont 31 adultes.

L'ouvrage n'est pas fini. Il s'aperçoit que les superstitions font beaucoup de ravages parmi les chrétiens. Alors son éloquence retrouve les élans passionnés du barreau. Il réussit à persuader un des plus acharnés superstitieux, un jeune homme, de brûler les rouleaux d'écorce contenant les recettes de signes cabalistiques. "Brûle ce que tu adores, fier Sauvage!"

Un long circuit dans le nord, à la rivière Ogoki, faillit lui coûter la vie. Il enfonça deux fois à travers la glace. S'il n'avait pas eu son fusil dans ses mains, il aurait coulé à pic; il le tenait en avant de lui, les deux bouts appuyés sur la

glace. Par ce moyen, il réussit à remonter, puis en marchant avec une grande circonspection, il parvint au rivage.

Au petit lac Long, aujourd'hui Geraldton, il remarque quelque chose d'extraordinaire: tous les enfants, à l'exception d'un, avaient six doigts aux pieds et aux mains!

Il fera son dernier voyage au Nipigon, en septembre 1880. Son successeur l'accompagne. C'est le Père Joseph Specht, ordonné quatre mois auparavant à Fort William. Dix-huit ans durant, celui-ci portera sur ses épaules le lourd fardeau des missions du lac Nipigon et du lac Long.

Son premier voyage au Nipigon lui rappelle souvent le chemin de la croix. "J'y ai trouvé une méthode pratique pour évoquer, dans mes méditations, la Passion de Notre-Seigneur."

En arrivant au Fort Nipigon, nos deux voyageurs sont accueillis chaleureusement par M. Henri de la Ronde, le chef du poste de la H.B.C. et par les chrétiens. Le Père Hébert présenta son remplaçant et retourna ensuite à Fort William. Le Père Specht resta seul. Ah! cette solitude du missionnaire au milieu des Sauvages! Que c'est déprimant à certaines heures!

Aussitôt après le départ de son compagnon, on procéda à l'imposition d'un nom indien à la nouvelle Robe-Noire. On l'appela Kapapaminwadjimo: Celui qui apporte des nouvelles joyeuses. Toute la bande approuve par trois cris caractéristiques: Wa! Wa! Wa!

Au Nipigon, il y a quelque chose qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Si l'Île Bonaventure, en Gaspésie, est le sanctuaire des oiseaux, Nipigon est le paradis des chiens. Quand le Père visita l'école construite sur une île, à trois quarts de mille du fort, il fut salué par deux douzaines de chiens, jappant et aboyant après lui. Cette réception de chiens l'énerma quelque peu. Ses mollets tremblèrent. Il se compta chanceux d'échapper à la gueule de ces carnassiers. A son départ, ils hurlèrent d'une façon lamentable.

Malgré ces ennuis, ce premier séjour au Fort Nipigon l'emballa. Il fut enchanté de la piété et de la ferveur des Indiens.

Mais ce sera la bataille au lac Long. Il s'en prend à la Compagnie de la Baie d'Hudson dont la politique est toujours la même: les pelleteries avant les âmes; aussi, pas de village, pas de culture de la terre, afin que les Sauvages continuent

la chasse dans les bois. Le Père ne l'entend pas de cette façon. Il ne cesse d'exhorter les Indiens à abandonner leur vie nomade pour une vie stable, car la chasse ne sera bientôt plus à même de leur fournir le nécessaire. Son plan est de fonder au lac Long, un village dont l'église actuelle (construite en 1884) serait le centre.

Il eut la consolation d'y célébrer deux messes, le 7 juin 1896, à cause du grand nombre de chrétiens. Il quittera cette mission en 1898.

Les prédécesseurs immédiats du Père Couture lui sont très connus: le Père Napoléon Dugas, son ancien supérieur à Spanish, les Pères Charles Bélanger et Théodore Desautels, compagnons de ses premiers voyages, et le Père Prosper Lamarche.

La température du lac Nipigon n'a pas changé, les difficultés pour s'y rendre non plus. L'extrait de la lettre suivante le montre suffisamment. Le Père Dugas écrit à son frère jésuite le Père Jacques Dugas:

Nous nous embarquâmes en canot d'écorce, lundi, le 11 juillet, à 2 heures du soir, et nous arrivâmes à Nipigon Mission, vendredi à 10½ heures du soir, après avoir remonté la rivière Nipigon ainsi que le lac Nipigon en compagnie de toutes sortes d'insectes. Monseigneur avait la figure, les jambes et les bras couverts de sang. On aurait dit qu'il s'était battu à coups de couteau. Comme j'ai la peau plus épaisse, les moustiques, après avoir sucé tout ce qu'ils pouvaient, ne laissent d'autres traces sur ma peau que les bosses.

En montant, nous eûmes le plaisir de "coucher debout" une fois seulement. Nous avions campé au bas d'un rocher et, à peine étions-nous étendus sur notre lit de branches de sapin, qu'une pluie torrentielle nous obligea d'abandonner le lit et de nous tenir debout, pendant deux heures et demie, dans l'eau jusque par-dessus le pied.

Quand l'orage fut fini, toutes nos couvertures étaient en lavettes et nous passâmes le reste de la nuit debout autour d'un feu que je vins à bout de faire avec du bois humide.

Le matin, beau soleil! nous faisons sécher nos effets; nous plaçons notre tente sur le rocher et là, nous pouvons dormir un peu assis sur la pierre, la tête appuyée sur nos

valises.

Au Nipigon, les Sauvages qui se respectent ont 23 ou 24 chiens. On peut lire à travers leur corps, tant ils sont gras! Ces chiens chantent le jour et la nuit; il n'y a rien de plus intéressant à entendre. Les sauvages païens joignent leur musique à celle des chiens. Quand nous arrivâmes, ils ont joué du tambour toute la nuit pour chasser les mauvais esprits! Il faut entendre ce tapage de tambour.

Jusqu'en 1906, les missions du lac Nipigon relevaient de Fort William où résidait le missionnaire. A cette date, le Père Dugas fonde une résidence à Nipigon, station ferroviaire située à 70 milles à l'est de Fort William.

Dans ces régions, le froid est la monnaie courante pour convertir les âmes. Le Père Lamarche fait un voyage à la baie des Mouettes, aujourd'hui Gull Bay, par une température de 60 degrés sous zéro. Arrêté par une affreuse tempête, il se creuse une fosse dans la neige pour se protéger. Le Père Bélanger connaît une aventure semblable; il croit sa dernière heure venue: dans son trou de neige, les crampes le saisissent, ses pieds refroidissent pendant que la neige s'amoncelle sur sa tête et l'empêche de respirer. N'en pouvant plus, il se relève, cherche son guide enseveli sous la neige et l'éveille. Ils partent, atteignent une île où enfin ils peuvent se faire un bon feu. C'est le salut.

Le Père Couture connaîtra, lui aussi, l'ennemi numéro un: le froid. Avant d'être nommé officiellement aux missions du Nipigon, il en fit l'apprentissage en janvier et février 1924. Cette expérience fut terrible: maladie, fièvre, amygdale enflée qui crève; il crache le sang sur la neige blanche.

Le voici au sud du lac Nipigon, à McDiarmid. Il attend qu'on vienne le chercher de Gull Bay. Cinq jours passent, personne. La température est très mauvaise. Il monte dans le train, passe par Longlac et file vers Ombabika, puis vers Willet. Les maux de gorge le tourmentent et la fièvre monte. Il se soigne un peu, puis chausse ses raquettes et part vers Wabinosh, un trajet de 40 milles. Il marche 12 milles jusqu'à une île. Là, un guide indien a promis de le rejoindre avec une traîne et de bon gros chiens. Longue attente. Et le vent qui danse, hurle, change de direction, tourne sur tous les points de sa boussole. Le guide arrive enfin! Ses chiens sont trop petits et trop maigres pour traîner le Père et ses bagages.

Le missionnaire est faible, il a peu mangé depuis cinq jours. Il marche dans la tempête. Après un parcours de 10 milles, il se jette sur la "traîne", il n'en peut plus. Les chiens ralentissent et ne veulent plus avancer. Les deux hommes prennent du thé chaud qui les ravigote. Puis, c'est la dernière étape jusqu'à Wabinosh. Le Père arrête à la première cabane et là, étourdi, il s'écrase par terre.

Vers les deux heures du matin, il se réveille. Une souffrance atroce lui tord les flancs. Pendant une heure, il reste adossé au mur et peu à peu la crampe disparaît. Le matin, il y a confessions, messes, instructions. L'après-midi, il part en direction de Nipigon House, à 15 milles. Il y arrive fiévreux, les dents lui claquent dans la bouche; il ne peut plus parler. On lui offre une "ponce" de "Painkiller" et le voilà mieux.

Il poursuit sa visite "paroissiale". Il va à Jack Fish Island, malgré de grandes douleurs au côté; puis, à Gull Bay, à 22 milles plus loin. De là, il monte sur une auto-neige. Si le conducteur de l'auto-neige avait consenti à véhiculer le Père, dès son arrivée au sud du lac, celui-ci aurait évité un immense détour par le nord et d'atroces souffrances. Mais il fallait qu'il souffrit: la souffrance unie à celle du Christ est le plus efficace moyen de conversion. Le mot de Tertullien reste toujours vrai: *Sanguis martyrum, semen christianorum*, le sang des martyrs est une semence des chrétiens.

De Gull Bay, il se rendra à McDiarmid, une distance de 66 milles sur le lac; il couche à mi-chemin, sur une île, dans une tente où il y a un mauvais poêle qui fume toute la nuit; tellement qu'il se réveille à demi asphyxié. Pour respirer, il est obligé de se mettre le nez dans les branches de sapin qui tapissent le fond de la tente. Enfin, après un mois, il revint exténué à Nipigon.

En 1925, il y eut des froids à pétrifier tout être vivant. Cette température polaire n'empêcha pas notre homme de porter la joie de sa présence et de sa parole à ses ouailles, qui venaient de le baptiser du nom de "Neendamishkang": Celui qu'on aime à voir venir.

Cette fois-ci, le Père était habillé chaudement. Il avait hérité d'un très vieux paletot dont se servait le Père Joseph-François Richard pour couvrir le radiateur de son auto. Nettoyé, raccommodé, muni d'un capuchon neuf et d'une doublure de laine, ce paletot était "léger comme une plume". Il le portait avec plaisir, car il pouvait facilement courir devant ses chiens ou marcher rapidement en raquettes.

Sa couverture de voyage, sorte de sac de couchage, avait une bourrure en coton japonais imperméable, appelé Kapok. On se servait de ce coton pour confectionner les ceintures de sauvetage sur les bateaux.

Mais ce capot était-il trop précieux pour notre homme? Pendant un arrêt du train à Nakina, son sac de voyage disparut. Tout son "riche" butin tomba entre les mains d'un voleur qui croyait subtiliser de belles fourrures! . . . Les intimes du Père Couture ne se rassasiaient pas de l'entendre raconter cette anecdote savoureuse.

A la mi-avril, il se risque sur le lac Nipigon. C'est la deuxième visite cet hiver. Cette fois-ci, la mort le talonne, il prend un ton badin pour narrer son aventure.

Il était un peu tard pour s'y risquer, écrit-il. J'ai fait encore 140 à 150 milles avec de bons sauvages et de bons chiens (. . .) Je ne pouvais revenir sur mes pas, car, à mesure que j'avancais vers le nord, la glace devenant mauvaise se détériorait derrière moi! Je suis arrivé sain et sauf au nord du lac, au C.N.R.

La station de Willet est tout près. Il s'y rend. Une surprise agréable l'attend: l'agent de gare est un Canadien français du nom de Tessier, auparavant télégraphiste dans la région de Québec. Le missionnaire lui demande s'il a connu son oncle, Georges Couture. Et Tessier de s'écrier: "Ca parle au chien du ministre!" Aussitôt, il appelle toute sa famille et c'est la joie de rappeler des souvenirs de la bonne vieille province. "Quand des Canadiens français se rencontrent par ici, remarque le Père Couture, ils sont tous comme des parents."

Pendant cet hiver sibérien, il éprouva les premiers symptômes de l'arthrite qui devait le torturer tant d'années. Au mois de février, il fit une course de 142 milles sur le lac Nipigon pour visiter sept postes. "Le premier jour, j'ai senti une grande douleur dans les genoux parce que je courais sur la glace couverte de neige; le troisième jour de même, mais seulement au genou gauche."



Comme ses prédécesseurs au Nipigon, le Père Couture souffre du froid; comme eux, il visite, cinq ou six fois l'an,

toutes ces missions; comme eux, ce dur apostolat, accepté et accompli pour la plus grande gloire de Dieu, le sanctifie en lui faisant pratiquer les vertus de patience et de charité à un degré héroïque et le fait aimer de ses ouailles. Celles-ci admirent son dévouement sans bornes et l'intérêt qu'il porte à tout ce qui regarde la cause indienne; elles iront même le voir à Longlac où le missionnaire fixera sa résidence en 1927.

CHAPITRE IV

LONGLAC PAYS DE REVES ET DE REALISATIONS

Une mission pauvre. Eglise semblable à l'étable de Bethléem. Fête de Noël très consolante. Journées d'étude. Le chef spirituel. Plaidoyer vibrant en faveur des Indiens

La réserve indienne de Longlac était située à la tête du lac Long : endroit de rêves où Dieu s'est amusé à prodiguer de la beauté. Ce site enchanteur avait attiré les Indiens, mais c'est pour d'autres raisons que le Père Couture y choisit sa demeure, en septembre 1927, au moment où la nature se fane mélancoliquement pour mieux faire ressortir, peut-être, la splendeur du ciel nordique.

Longlac était sa principale mission avec ses soixante-quinze familles catholiques ; sa présence y était nécessaire. En outre, Longlac, par sa position géographique et ferroviaire, plaçait le missionnaire au centre de tout son champ d'action. L'embranchement du chemin de fer lui facilitait les communications avec les postes en bordure de la voie ferrée.

La population de la réserve indienne, plutôt pauvre, vivait de pêche, de la confection de mocassins et de la cueillette de bleuets. Les chrétiens y étaient nombreux, grâce au zèle des missionnaires.

Le lecteur s'en souvient, le Père du Ranquet avait inauguré, en 1864, l'apostolat au lac Long. Depuis lors, chaque année, le missionnaire se rendait au Fort de la Compagnie

de la Baie d'Hudson pour y rencontrer les Indiens, leur parler religion et les gagner à la cause du Christ. Le meilleur temps était au printemps et à l'automne, saisons où les Indiens venaient de tous les points de l'horizon vendre leurs fourrures au Fort.

La petite chrétienté de Longlac avait pris un vif essor, en 1878, quand le Père Joseph Hébert fit 70 baptêmes. "Si le Père continue à baptiser à ce rythme, l'eau du lac ne suffira plus pour tous les baptêmes!" dit en riant M. Reynolds, le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Dix ans plus tard, Longlac est en liesse. Il recevra un évêque! Comme c'est la première visite épiscopale, il faut que la réception soit magnifique. Les Indiens se hâtent de terminer le clocher afin d'y poser une cloche d'une pesanteur de 104 livres. Le Père Specht l'avait fait venir de la Clinton Meneely Bell Co.

Le 29 juin 1888, au son de la cloche et d'une fusillade bien nourrie, Son Excellence Mgr Z. Lorrain, évêque de Pembroke, fait son entrée dans l'église de Longlac. "Nous avons béni, écrit-il, une chapelle de 38 par 29 pieds, construite en 1884 avec des pièces de bois coupées et équarries durant l'hiver 1881-1882 par les Pères Hébert et Gagnon."

C'est une autre église que le Père Couture trouva à son arrivée, en 1927; elle avait été bâtie par le Père Victor Renaud et mesurait 40 par 30 pieds. Elle ressemblait à l'étable de Bethléem. Quelle pauvreté, ciel!

Une église qui n'a que les 4 murs, pas d'autel, de chandeliers, de chemin de croix, de lampe de sanctuaire, rien dans l'église (. . .) missel, porte-missel, bancs, prie-Dieu, harmonium, rien; et je donnerai Noël ici, j'aurai force guirlandes en papier qui cacheront les plus grands trous, etc. Chaque jour, j'exerce du chant et je répare ceci et cela, et la vie se passe et ne me donne pas grand temps pour publier les grands et petits faits des missionnaires (. . .)

Si vous pouvez me trouver un missel, un porte-missel, des chandeliers, un chemin de croix, vous êtes le bienvenu.

Cette lettre circula, émut bien des âmes généreuses et délia les cordons de bien des bourses. A Noël, le Père avait un missel, un porte-missel, des chandeliers, un os-

tensoir, 26 bancs de 12 pieds de longueur. . .

Il donna deux cents communions, non seulement aux fidèles de Longlac, mais à plusieurs qui avaient franchi des distances extraordinaires. Ce qu'il dit est quasi incroyable.

Sept hommes, 1 femme et 2 enfants sont venus de Fort Hope, 190 milles en traîne à chiens et autant en chars; 8 personnes de Mobert, presque 400 milles en chars; 3 de Pays-Plat, 150 milles en chars; 7 de Sand Point, 80 milles de la même manière; 2 de Gull Bay, 30 milles à pieds et 180 mille en chars. C'est ainsi qu'ils sont nos Sauvages, n'est-ce pas beau de les voir venir de si loin pour voir l'Enfant-Jésus, se confesser et communier.

Après les fêtes de Noël et du Jour de l'An, il fait une excursion au lac Nipigon. Ses ouailles l'attendent . . . le froid aussi: 30 degrés, 40 degrés sous zéro. L'eau baptismale et l'eau bénite sont gelées dur!

Il va de bourgade en bourgade, en "traîne" à chiens. Son guide l'accompagne. Tour à tour, les deux hommes battent la neige en trotinant devant les chiens, sinon l'un de ceux-ci refuse tout travail et arrête l'attelage en se laissant traîner arc-bouté sur ses pattes. On court un quart de mille, au début, et, "quand on attrape ce qu'on appelle la seconde respiration, l'on franchit facilement un mille et plus. Mais il faut savoir qu'elle viendra cette seconde respiration! Au commencement, l'on est fort porté à se décourager et à croire qu'on va écraser avant qu'elle arrive. Il en est de même en été, sur l'aviron; c'est la première demi-heure qui est la plus dure."

Après son périple au Nipigon, il voyagea en train, de Sioux Lookout à Hearst et à Pagwa, et de Nakina à Foleyet. Sa tournée avait duré un mois.

L'été, il entreprenait régulièrement avec ses guides le grand voyage de 1000 milles. Ils emportaient un bagage d'une pesantéur d'environ 25,000 livres, des provisions pour deux mois, 380 livres d'essence, un moteur, une boîte d'outils, des fusils, des munitions, des haches, des avirons, deux tentes, des imperméables, des havresacs, plusieurs livres de prières en odjibwé. Bref, un équipement formidable.

En 1931, le Père Couture eut la joie d'apprendre que le Père Alexandre Rolland lui tiendrait compagnie. Ce que le

jeune religieux croyait être un pique-nique prit fin au premier portage. Tandis que le Père Couture et les guides prenaient une charge de 250 à 300 livres, on confia au voyageur novice une fraction de ce poids. Il protesta. "Tu en as assez," lui répondit le chef des guides. Le Père Roland s'aperçut qu'il en avait vraiment assez. Le trajet du portage était de trois quarts de mille; il n'avait pas fait soixante-quinze pas, quand il ressentit des étranges douleurs au cou, aux jambes, aux côtés, à la poitrine. Il respirait à peine. Obligé de tenir à deux mains sa courroie de tête, il était sans défense contre les maringouins qui abimaient sa figure. Après des efforts désespérés, il atteignit le bout du portage. Ah! qu'il fut content de mettre par terre son bagage, de s'étendre sur la mousse. . . et de badigeonner de teinture d'iode son visage boursoufflé de piqûres de moustiques. Il comprit, lui aussi, que la souffrance est la condition "sine qua non" pour convertir les âmes.

De retour à Longlac, le Père Couture se donne corps et âme à ses ouailles. Il joue auprès d'elles le rôle d'avocat, de médecin, de conseiller. Parce qu'il aime profondément ces abandonnés, il fait tout pour relever leur niveau de vie, leur apprenant la culture de la terre, la valeur des peaux de fourrure, comment bâtir une maison confortable, comment se vêtir chaudement. Le "parka" devient populaire. Il y a tant de commandes que, pour donner satisfaction à ses clients de Longlac, le magasin Eaton de Montréal organise un département de confection pour "parka".

Ah! il est bien le frère de saint François-Xavier; il ne supporte pas qu'on se croie chrétien en laissant les malheureux descendants asiatiques croupir dans l'ignorance, et l'indigence spirituelle et temporelle.

Rien n'échappe à sa vigilance. Le problème scolaire l'inquiète. Les écoles du Nipigon sont dans un état déplorable. Il s'en ouvre à M. Burk, l'agent des Affaires Indiennes de qui relèvent les clans ou bandes du Nipigon et de Longlac. Les solutions qu'il propose sont écoutées par M. Burk et répétées dans une lettre que celui-ci adresse au Père Couture. "Des écoles neuves, il en faut au Nipigon, sinon impossible d'instruire les enfants; d'ailleurs, les professeurs qualifiés refusent d'enseigner dans ces cabanes, des glacières en hiver."

M. Burk lui suggère d'écrire un rapport circonstancié, comme lui-même en a fait un, et de l'envoyer au Département des Affaires Indiennes à Ottawa.

Ce même agent des Affaires Indiennes estimait beaucoup le Père à qui il demandait aide et conseil. Il s'adressait souvent à lui : tantôt pour connaître la valeur d'un professeur, tel Joe Esquimaux, qui enseignait à Gull Bay, tantôt pour distribuer aux pauvres des vêtements, tantôt pour intensifier la culture de la terre ou le jardinage, tantôt pour hâter la construction de nouvelles maisons. Parfois, il grondait le missionnaire de son trop grand zèle pour les Indiens de Longlac, qui recevaient de meilleures rations que les autres bandes de son agence. Il lui donna tout son appui, en décembre 1931, quand celui-ci réclama la protection de la police pour ses Indiens. Un certain trappeur finlandais avait juré de tuer les Indiens qu'il rencontrerait autour de sa cabane. L'énergumène fut mis à la raison par un caporal de la Gendarmerie Royale du Canada.

Longlac cependant était le principal champ d'action du missionnaire. De temps à autre, il conviait ses Indiens à des journées d'étude. On y venait de partout. Ces grandes assises duraient trois jours et l'horaire, rempli à craquer, n'était pas compliqué.

Après la messe, il prenait une tasse de café, puis se rendait à l'église. Là, assis au milieu d'eux, il parlait, posait des questions, répondait à celles qu'on lui demandait, chantait et priaït avec tous ses élèves. A l'angélus, arrêt. Après un léger dîner et une sieste de quinze minutes, retour à l'église où patiemment l'attendaient ses Indiens. Le maître recommençait à parler, interpeler, chanter et intéresser son auditoire jusqu'au souper. Leçons et chants continuaient dans la soirée.

Il était alors en pleine possession de la langue odjibwée, la parlant à ravir et mieux que la plupart des Indiens. C'était pour eux un émerveillement que de l'entendre. Pour rien au monde, on n'aurait voulu manquer à ces fêtes de la parole. Son guide, David Sagardj, franchissait plus de 200 milles pour assister aux causeries de son cher Père Spirituel.

On discutait mille et un sujets : religion, économie, agriculture, régime alimentaire, hygiène, méfaits de l'alcool, bienfaits de la vie sédentaire, etc. Il stimulait leur fierté nationale en leur signalant la beauté de leur langue. Il leur mettait sous les yeux quelques volumes qui avaient trait à leur vie sociale, économique et religieuse, à leur art décoratif, à leur passé.

Parce qu'il connaissait les Indiens et les aimait, il fut leur meilleur avocat. A l'occasion d'une réunion de missionnaires, tenue en 1932, il se porta à leur défense. Sous forme

de plaider, il fait l'éloge de l'Indien : celui-ci n'est pas un vicieux, ni un paresseux, ni un voleur.

En premier lieu, il réfute une erreur courante : la disparition progressive des Indiens. Mais, ils augmentent plutôt ; les statistiques du gouvernement fédéral le prouvent. S'ils ne sont pas nombreux, ce n'est pas à cause du libertinage, ni de l'ivrognerie, mais de la maladie, des épidémies, telle l'influenza de 1918-1919, ou encore de la tuberculose car "les tuberculeux sont de 80 à 90%". Le Père attribue ces ravages à l'ignorance. "Ils ne connaissent pas, dit-il, l'usage d'une foule de choses qui pourtant sont pour nous un confort et une nécessité," par exemple chauffer un poêle, tenir propre leur wigwam ou leur maison, se nourrir, se vêtir.

En effet, ils ignorent comment chauffer un poêle et en régulariser la chaleur au moyen de la petite porte et de la clé du tuyau. Quand il fait chaud, "on ouvre la porte de la maison toute grande et l'air froid pénètre, formant avec l'air surchauffé de grands tourbillons de vapeur blanche." Peu après, il fait encore froid et on recommence à chauffer. A ce régime, il n'est pas étonnant que tous les membres du wigwam attrapent un rhume et des rhumatismes.

La propreté du wigwam laisse à désirer. On ne peut laver le plancher, il n'y en a pas ou il est formé de branches. Au lieu de jeter au feu les vidanges, on les laisse ici et là. On n'ouvrira pas le poêle pour y cracher, on abandonne l'habitation quand quelqu'un y meure et si le trépassé est mort de tuberculose ou de maladies contagieuses, toute la famille sera déjà contaminée. Les Indiens n'ont pas même appris à se servir du savon. Ils se savonnent à leur manière ! Ils se mettent du savon sur les mains et le visage, puis ils s'essuient sans plus. Si leurs vêtements sont sales, la raison est simple : ils ne les lavent pas ; on ne l'a jamais fait pour les peaux ou les couvertes dont on se servait anciennement.

La nourriture est fade, rarement assaisonnée. La chasse n'apporte pas assez de viande pour nourrir l'Indien, il vit surtout de poisson. Il aime le sucre et le thé que l'on ne sait pas préparer et que l'on boit du matin au soir.

L'Indien n'a pas eu l'avantage d'avoir quelqu'un pour lui enseigner comment se laver, se tenir propre, manger ; bref, l'éducation fait défaut aux Indiens.

Cependant, s'ils sont malpropres, frustrés, ils ne sont pas paresseux. Ils transportent, sans récriminer, d'énormes bagages à des centaines de milles. Le Père Couture les a

souvent rencontrés sur la route de canot entre Fort Hope et Ombabika où l'on compte de 25 à 32 portages.

Le Père Couture termine son plaidoyer en louant l'honnêteté des Indiens. Il précise quelle sorte d'Indiens, ceux des bois, non ceux qui sont disséminés le long du chemin de fer, plus connus que les autres et aussi plus tapageurs, ivrognes et immoraux. D'après lui, les Indiens des bois sont d'une honnêteté scrupuleuse. Ne lui a-t-on pas rapporté des objets, oubliés ou perdus au cours de ses voyages? Lors de ses premiers voyages, il avait remarqué, à certains endroits, une boîte contenant des provisions. Son guide lui expliqua que c'était une cache, qu'un voyageur a déposé cela en montant afin de ne pas avoir à le transporter à travers les portages et il le reprendra au retour. Le guide ajoute que personne ne touchera à cette boîte, parce que "il n'y a pas de Blancs autour d'ici".



Champion de la cause indienne, chef spirituel de tous les Ojibwés du nord, père attentif à tous les besoins moraux et matériels de ses enfants, tel apparaît alors le Père Couture. Ses oeuvres sont déjà nombreuses, de même ses souffrances. Comme ses prédécesseurs au Nipigon, il a souffert du froid; comme eux, il visite, cinq ou six fois l'an, toutes ces missions; comme eux, le dur apostolat, accepté et accompli pour la gloire de Dieu, le sanctifie en lui faisant pratiquer les vertus de patience et charité à un degré héroïque. Ses ouailles reconnaissent, admirent son dévouement sans bornes et l'intérêt qu'il leur porte.

Tout à coup, cet homme si vigoureux et si dynamique, est arrêté en plein essor. Le géant s'affaisse. Sera-t-il obligé d'abandonner son oeuvre missionnaire à cause d'une arthrite au genou? Dieu viendra en aide à son serviteur et lui fera trouver un nouveau moyen de locomotion.



SECONDE PARTIE

L'AVION



Bénédition de l'hydravion par Mgr Hallé.

CHAPITRE PREMIER

CHEVALIERS DE L'AIR

Entraînement au Sault-Ste-Marie. Hospitalisé à Cartierville. Opéré par le Dr Edouard Samson. Entretien avec Noé Timmins. Quête fructueuse. Achat d'un "Gipsy Moth". Bénédiction de l'hydravion par Mgr Hallé. Louis Bisson, le "Lindberg canadien". Avantages d'un avion. Ambulance aérienne. Le Père Couture obtient son brevet de pilote.

Chaque été, il reprend ses voyages dans les régions d'Ogoki, de Fort Hope, du lac Saint-Joseph, etc. En 1932, il trouve la vie moins rose : disette d'argent, abondance de moustiques, soleil flamboyant et une atroce douleur au genou. C'est l'arthrite, une arthrite crucifiante qui l'empêchera bientôt de visiter ses missions.

Que faire il y a bien l'avion. Déjà, il y avait songé. Il s'adresse au Ministère des Terres et Forêts dont les avions patrouillent le nord ontarien. Pourrait-il profiter du passage de ces avions à Longlac pour aller à Ogoki ou à Fort Hope? Il reçut une réponse négative, car le trajet du Père était en dehors de la route régulière des avions du gouvernement.

La solution, pense-t-il, serait d'avoir un avion au service de l'oeuvre missionnaire. Il s'en ouvre à son supérieur, le R.P. William Hingston, s.j., provincial des Jésuites du Haut-Canada, à son Excellence Mgr Joseph Hallé et à Mgr Zoël Lambert. Il écrit à ce dernier :

Je suis décidé d'acheter un aéroplane, pas cher, que je conduirai moi-même où je voudrai et quand je voudrai.

J'en ai assez des chiens, des canots, de traîner sur le bord des grèves et dans les bas des côtes . . . zut! Je dois partir demain pour Attawapiscat, à travers des lacs de boue et des portages dans des muskegs incomparables! Mais ne t'en fais pas, mon vieux. Le moral des troupes est encore magnifique et ma carcasse serait, je crois, un peu effrayée, si elle savait jusqu'où je crois pouvoir la mener.

Et pour mettre son projet à exécution, il se rend au Sault-Sainte-Marie; il y apprend à voler! Les gardes forestiers lui donnent des leçons et il est si habile. Il monte à plusieurs reprises et, dès la deuxième fois, on lui laisse les commandes. Il conduit "tout droit d'abord, puis en cercle, ensuite le départ et l'atterrissage". En coupant le gaz, il fait l'expérience de la "feuille morte", de la "vrille" ou "tail spin", qui lui laisse, comme il dit, le "paroissien" assez en désordre! Malgré ses quarante-sept ans, il a l'étoffe d'un bon aviateur. D'ailleurs, son examen médical révèle une santé merveilleuse: pression artérielle, coeur, poumons, nerfs, yeux, nez: tout est parfait, sauf l'oreille gauche un peu sourde et le genou droit, trop sympathique à l'arthrite.

Son instructeur, le capitaine George Philips, se montre on ne peut plus satisfait: il lui conseille d'acheter un "Moth", actuellement la machine la plus stable, la plus sûre et la moins dispendieuse: \$5,000.00.

Mais où trouver cet argent? Le Père Hingston lui a bien donné l'autorisation de prélever des fonds, en l'avertissant toutefois de ne faire aucune dette et de ne pas compter sur son aide à cause de l'état précaire des finances de la province. Encouragé par l'approbation du général de son ordre, le T.R.P. Ledochowski et muni d'une lettre d'introduction de Mgr Hallé, il frappe à bien des portes, il va par les rues, les villages et les villes. Un ami l'aide: M. Paul Desrochers, courtier de Québec, qui lui apporte de jolies sommes. En février 1933, le futur aviateur est en possession de \$1,500.00.

La maladie le guette. Son genou droit le torture et mine son héroïque résistance. Hospitalisé au Sacré-Coeur de Cartierville, il fut opéré par le Dr Edouard Samson, le 24 février 1933. Ce fut une opération extrêmement douloureuse; le patient ne proféra aucune plainte. "Je n'ai pas souffert énormément, écrit-il à Mgr Lambert, juste assez pour ne pas pouvoir vous écrire!"

Le docteur admira la force d'âme de son patient et lui

dit au départ: "Mon Père, si un jour vous avez besoin de moi, veuillez m'avertir; quel que soit l'endroit où vous serez, j'irai vous voir.

L'admiration était réciproque. A son ami de Hearst, le Père raconte ses impressions: lui dit combien le Dr Samson, M.D., est habile et charitable; c'est l'ami des pauvres.

Le Dr Samson est presque un génie, sinon tout à fait. Je l'ai vu travailler, pour ainsi dire refaire des membres éclopés de toutes sortes; aucun médecin, dit-on, ne veut toucher à un genou quand il s'agit des os, et il dit avoir taité plus de 500 cas semblables au mien, traité pour cartillage flottant, c'est-à-dire décollé arthrite et synovite à la fois. (On) lui a offert un hôpital et \$50,000.00 par année de salaire! Il a ici à l'hôpital du Sacré-Coeur 264 malades qui ne paient pas un sou, etc.

Les heures passent assez vite; aux amis qui viennent nombreux, au personnel de l'hôpital, il se montre un patient toujours joyeux, toujours content, ayant un bon mot pour tous.

Et l'on cause d'avion. Il expose ses projets.

— On me parle d'un "Fairchild R-34", à trois passagers: il est évalué à \$12,000.00; on me l'offre pour \$5,000.00. Qu'en pensez-vous?

— C'est une aubaine, achetez-le

— Mais je n'ai pas assez d'argent. Il y a bien un autre "Fairchild R-34" usagé; il coûterait \$2,000.00. Que devrais-je faire?

— Ce semble un meilleur marché que le premier.

Aussitôt sorti de l'hôpital, il tend la main. La récolte est maigre en dollars et riche en refus. On est au plus fort de la dépression économique et quêter en de telles circonstances est une expérience pénible. Il y renoncerait volontiers si la cause indienne n'était pas en jeu.

"Lorsque j'étais en pleine forêt ou dans des situations périlleuses, la Providence est toujours venue à mon secours" confie-t-il au Père Tom Walsh, s.j., qui l'accompagne dans ses visites chez d'importants personnages. Il ajoute: "Je suis maintenant à Montréal, dans une grande ville, près des églises, et je me sens abandonné; j'ai l'impression que le ciel reste sourd à mes appels."

Les deux religieux étaient à ce moment au carré Philipp: ils attendaient, à la pluie, un tramway pour retourner au scolasticat de la rue Rachel. Tout à coup, le Père Walsh s'écrie: "Nous devrions aller voir M. Noé Timmins; je le connais, il est généreux."

En entrant dans l'édifice de la "Canada Cement", ils croisent le fils de l'industriel, Léo Timmins, qui marchait en boitillant.

— Qu'est-ce que tu as? lui demande le Père Walsh qui avait connu Léo au Collège Loyola.

— C'est de l'arthrite, je crois; j'ai attrapé cela en faisant du ski dans les Laurentides. J'irai me faire traiter à New York, la semaine prochaine.

— Vous souffrez du même mal que moi, lui dit le Père Couture. Laissez voir votre genou, regardez le mien; je me suis fait opérer le mois dernier, l'opération a bien réussie. Je vous recommande le Dr Samson, c'est le meilleur médecin pour les os.

Léo Timmins suivit son conseil. Il fut opéré, le 19 mai 1933, au genou gauche par le Dr Samson et, peu après, il était guéri. Le futur millionnaire sera reconnaissant envers le missionnaire. Trois ans plus tard, il lui donna un excellent avion "Waco". Il l'avait acheté, sur recommandation de Mgr Hallé, du pilote Louis Bisson pour la somme de \$8,000.00.

Les deux visiteurs furent reçus par M. Noé Timmins qui leur demanda quel bon vent les amenait à la "Canada Cement". Le Père Walsh exposa brièvement l'objet de leur visite. Son vibrant plaidoyer, pensait-il, devait émouvoir l'industriel. Il se trompait. M. Timmins éclata de rire. Le projet lui semblait pour le moins téméraire, excentrique, pour ne pas dire ridicule. Un avion pour un homme de 50 ans, c'est un joujou pour se tuer. Le plus sûr moyen de voyager est encore d'avoir les pieds à terre. D'ailleurs un avion convenable coûte \$12,000.00.

C'est à ce moment que le missionnaire prit la parole. Il rappela avec calme les raisons qui l'incitaient à se procurer un avion: la maladie et l'économie de temps, d'argent, car la nourriture de ses chiens lui coûtait cher.

M. Timmins écoutait avec un intérêt croissant; le bon géant avait trouvé le chemin de son coeur. Quelques instants après, l'industriel remit un chèque au Père Couture en disant: "Voici ma contribution, mon Père, mais de grâce, pas de

voyage en avion. Restez sur la terre ferme, c'est moins dangereux."

Sur ces entrefaites, Mgr Hallé écrivit au Premier Ministre, l'honorable R.B. Bennett. Il lui signala les dix années de dévouement extraordinaire du Père Couture auprès des Indiens, son travail humanitaire, sa campagne d'éducation contre l'alcool, la tuberculose et les autres maladies. Ce missionnaire leur a rendu d'incalculables services et il a travaillé pour rien, dans des régions où le médecin est inconnu. Depuis l'hiver dernier, son genou est malade. Il a contracté ce mal lors d'un voyage de 1,200 milles qu'il a fait en grande partie à pieds, courant tantôt en avant, tantôt en arrière de ses chiens, dans des sentiers quasi impraticables. Malheureusement, il n'a pu visiter ses Indiens, l'hiver dernier, et il n'y a pas d'autres Pères sachant la langue sauvage qui puissent prendre sa place.

En conséquence, il prie le Premier Ministre de bien vouloir lui vendre un aéroplane aux meilleures conditions possibles.

Monseigneur s'attendait à une réponse encourageante, mais le Premier Ministre ne pouvait, à ce moment, acquiescer à sa demande.

Les épreuves n'ont pas manqué à Mgr Hallé et au missionnaire; mais elles ne pouvaient décourager ces deux grandes âmes. D'ailleurs, celui-ci n'est jamais en peine, ni sur terre, ni sur eau, ni dans les airs. Il s'adressera de nouveau à ses amis, surtout à celui de Hearst. Il lui écrit de Montréal un billet laconique: "Il me faut un avion, et je l'achèterai certainement avant le 10 juin. S'il vous plaît, envoyez-moi donc \$500.00.

Il se décide en faveur d'un "Gipsy Moth" usagé qu'il acheta de la compagnie "De Haveland Air Craft" au coût de \$2,200.00.

Six jours plus tard, il était sur la plage de Toronto, pour voir son hydravion décoller et monter dans l'azur d'un beau matin.

Malgré la hâte de l'étreonner, il céda sa place au Père Hingston afin qu'il puisse juger de la valeur du "Moth". L'appareil était piloté par un jeune aviateur de grand talent, M. Louis Bisson.

Aussitôt l'avion disparu dans ce clair matin, le Père Couture fit une courte visite à l'aérodrome, puis sauta dans le train en direction de Hearst.

Avec le carnet de voyage du Père Hingston, on peut reconstituer la première partie du trajet effectué entre Toronto et le Sault-Ste-Marie. Voici quelques notes de ce petit livre de bord :

Départ le 16 juin.

8 h. 34, l'avion décolle ;

9 h. 02, nous sommes à 4,300 pieds d'altitude, survolons le lac Simcoe ; l'hydravion descend sous les nuages traversés par des rayons d'or ; le pilote fait signe de regarder ce spectacle féérique ;

9 h. 42, amerrissage parfait près du Sanctuaire des Saints Martyrs ; les moyens de locomotion ont bien changé depuis le XVIII^e siècle ;

10 h. 00, nous nous envolons et descendons à Cape Croker où le Père Cadot est tout heureux de nous accueillir ; il est 11 h. 32 ;

1 h. 29, de l'après-midi, décollage ; 9 minutes plus tard, je constate un phénomène : comme le soleil est en arrière de nous, je vois l'hélice briller comme une lumière et lancer des étincelles . . . ces beautés m'incitent à dire mon chapelet ;

5 h. 58, nous amerrissons à Spanish ; nous repartirons demain matin pour le Sault ;

Samedi matin, 17 juin.

7 h. 24, nous décollons.

Une demi-heure après le départ de Spanish, le Père Hingston avoue à son compagnon que ses genoux tremblent de froid. Il pense à son cher Père Couture ; comment pourra-t-il se protéger ?

Ils atteignent Hearst vers les six heures du soir. Il fallait arriver avant la nuit, car il n'y avait, là-bas, aucune lumière de direction et de signalisation. Au vrombissement de l'avion et à la vue de la grande croix blanche peinte sur l'aile rouge, on sut que c'était l'avion du Père Couture.

Le lendemain, dans l'après-midi, une splendide cérémonie se déroula au lac Ste-Thérèse, situé à environ huit milles de Hearst. Son Excellence Mgr Hallé, tout paré de ses ornements épiscopaux, présida à la bénédiction de l'hydravion. Il était assisté de M. l'abbé Zoël Lambert, son secrétaire, du Père Couture, de M. l'abbé Antoine Brosseau, curé de la paroisse de Hearst, et de M. le curé Alphonse Corriveau.

Mgr Joseph Hallé
vient de bénir le premier avion
du Père Couture
18 juin 1933.



Mgr Zoël Lambert et Louis Bisson
à l'été de 1933.

L'évêque en profita pour faire l'éloge du missionnaire; à son tour, le Père Couture donna une brève allocution où éclatèrent sa grande confiance envers Notre-Dame. A l'exemple de Christophe Colomb, il donna à son "navire" aérien le beau nom de "Santa Maria".

Cet avion était un présent du ciel. Sans ce moyen d'apostolat, le Père aurait été forcé de discontinuer ses visites dans les missions du nord. "Il a voulu, dit M. Louis Bisson, se servir des moyens de transport les plus modernes et les plus rapides afin de pouvoir rejoindre plus souvent ses "paroissiens", dispersés ça et là, à de grandes distances."



Heureuse rencontre que celle du missionnaire et de Louis Bisson. Celui-ci désirait se "donner" aux missions comme le légendaire Guillaume Couture, compagnon de saint Isaac Jogues et ancêtre du Père Couture.

Le jeune aviateur de vingt-quatre ans possède déjà la dextérité et l'expérience d'un routier. Dans sa ville natale, à Hull, on le nomme avec fierté le "Lindberg canadien"; en 1929, à Ottawa, il a gagné le premier trophée lors d'un concours d'atterrissage qui avait attiré plusieurs aviateurs de renom; deux ans plus tard, il remportait un autre premier prix dans une série d'épreuves de vitesse.

Pendant qu'il suivait, en 1932, des cours d'aéronautique, au camp Borden de l'Aviation Royale Canadienne, il entendit parler d'un missionnaire jésuite qui prenait des leçons d'aviation au Sault-Sainte-Marie. Une correspondance s'échangea, qui aboutit à un excellent résultat: Louis Bisson s'engagea à devenir le pilote du Père Couture. La rencontre de ces hommes fut brillamment racontée par Alfred Ayotte dans un article publié dans le *Devoir* du 13 février 1943 et intitulé: "**Louis Bisson, l'une des plus pures gloires de l'aviation canadienne.**"

Je n'avais pas parlé cinq minutes avec Louis Bisson, dit le Père Couture, que j'ai su que j'avais l'homme souhaité. Il me fallait quelqu'un prêt à rompre avec la civilisation et à embrasser une vie rude et solitaire. Bisson était taillé sur mesure pour ce genre d'existence. Pendant quatre ans, nous avons visité ensemble les missions, nous avons été les meilleurs amis du monde.

Il est un incomparable pilote. Il a travaillé pour moi, sans aucune rétribution, pendant quatre ans. Il servait ma messe et communiait chaque matin. C'est l'un des meilleurs pilotes du pays. Avec cela, aimable, complaisant et d'une grande modestie. . .

L'admiration était réciproque. Deux hommes faits pour s'entendre, s'entr'aider et s'aimer: l'un expert en apostolat missionnaire; l'autre, dans la science de l'aéronautique. Ce fut l'une de ces rares amitiés que seules connaissent les grandes âmes et qui ont leurs répercussions jusque dans l'autre monde. . .

Conduire un avion, en 1933, était un problème. Ni radar, ni radio, un compas seulement. Il fallait du courage et ne pas trop tenir . . . à la vie!

Il est plus facile, avoue Louis Bisson, de traverser l'Atlantique aujourd'hui (1943) qu'il l'était, il y a quelques années, de circuler dans le ciel de l'Arctique. Quand vous traversez l'Atlantique, vous êtes toujours en contact avec une rive ou avec l'autre, vous pouvez vous guider mécaniquement; tandis que dans l'Arctique le pauvre aviateur était perdu si son avion faisait défaut. Il ne pouvait communiquer par T.S.F. avec personne.

En juillet 1933, le Père Couture et son pilote entreprennent un raid aérien de 4,000 milles à travers l'immense district de Patricia. Un été d'aventures s'ouvrait devant les deux audacieux voyageurs.

Le début de l'expédition est marqué par deux sauvetages. Un jeune Indien de Longlac s'était coupé une artère du bras. Aussitôt le petit "Gipsy Moth" se transforme en ambulance aérienne et transporte la victime à l'hôpital de Nakina. Puis c'est au lac Nipigon, à Grand Bay, où le Père trouve une jeune femme mourante. Il dit au "chauffeur" de l'ambulance: "Allez chercher immédiatement le docteur Gillie". Louis Bisson file comme l'éclair en direction de Fort William et fait le trajet de retour en 52 minutes, un temps record. Grâce à leur avion, ils avaient sauvé la vie de deux Indiens.

Ils poursuivent leur itinéraire vers le nord. Pendant quarante jours, de mission en mission, de rivage en rivage, l'avion vole, descend, s'arrête, et le Père travaille du matin au soir. Messes, catéchismes et instructions se succèdent régulièrement et sans répit. Le Père Couture revint exténué, mais enchanté: ses Indiens étaient réconfortés par sa présence:

peu importe alors la fatigue et les inconvénients qu'il endurerait comme saint Benoit Labre! . . .

L'avion, il en était convaincu, était une économie de temps et d'argent. Ce qui prenait une journée de marche était franchi en vingt minutes; ainsi le Père sauvait les deux tiers de son temps. Jadis, pour atteindre le lac Attawapiscat, poste le plus lointain, il lui fallait 17 jours et franchir 82 portages; aujourd'hui, il dévorait cette distance en 4 heures. Autrefois, il ne pouvait travailler que 17 jours auprès de ses Indiens, car le trajet nécessitait 32 jours de voyage; aujourd'hui, il restait aussi longtemps que l'exigeait son ministère spirituel.

L'avion supprimait bien des problèmes: le coucher à la belle étoile, les marches harassantes, les transports de bagages dans les portages, etc. De plus, l'avion, une fois payé, lui coûterait, pensait le Père Couture, moins cher que l'entretien de ses chiens.

Pour moi, écrit-il dans la revue missionnaire **Nuntii de Missionibus**, (mai 1935), un tour de missions ne consiste qu'en sermons, catéchismes, instructions de toute sorte: chaque jour est rempli à déborder de vrai travail de prêtre, les voyages ne comptent plus! Ces terribles voyages où l'on perdait les deux tiers de son temps à courir derrière ses chiens, à porter et avironner; où l'on arrivait à la mission vraiment épuisé, ayant cent fois plus envie de dormir et de se plaindre que de prêcher et d'enseigner. Le coût du voyage en avion sera de la moitié inférieur à celui d'un voyage avec chiens ou canot. Et le danger, tout considéré, est beaucoup moindre qu'en canot; je ne sais pas encore ce que c'est que d'avoir peur en aéroplane.

Mais certaines difficultés surgirent. Le "Gipsy Moth" vieillissait: parfois il décollait avec un fracas de tonnerre et risquait de disloquer le fuselage; parfois, en plein vol, il devenait capricieux, s'arrêtait brusquement et se laissait descendre en vrille à une vitesse folle. . . Tantôt, les flotteurs, tantôt, les skis ou glisseurs étaient défectueux. Il fallait sans cesse courir au garage. De voir son pilote s'escrimer à tout réparer et risquer sa vie en volant avec un avion délabré et rafistolé avec des bouts de broche à foin, quelle inquiétude hallucinante!

A l'automne, le Père Couture obtint un autre avion, un beau "Blue Bird". Encore ici, une ombre au tableau: comment payer la nouvelle machine? Où sont les amis? Le Père Hingston lui a donné quelques centaines de dollars, mais ce sera tout pour

cette année et . . . l'année prochaine. Il lui faudra donc mentir ailleurs et, s'il ne trouve aucune ressource, "il devra remiser l'aéroplane" et voyager comme le commun des mortels . . . en train!

La croix! La croix blanche, peinte sous l'aile de son avion, était bien le symbole de la lumière de l'Évangile et de . . . la souffrance du Christ: elle était plongée dans son cœur.

Peu soupçonnèrent le drame intérieur de cet homme qui, aux heures les plus sombres, ne se départit jamais de sa bonne humeur et de sa confiance invincible envers la Providence. La Providence veillait sur son missionnaire. . .

Pendant les fêtes, il reçut un cadeau de \$500.00. La provenance de ce don est assez mystérieuse. Un gentleman de Buenos-Aires avait entendu parler d'un Père jésuite canadien qui visitait les missions indiennes par avion; il ignorait son nom mais non son dévouement. Pour l'aider à défrayer les dépenses de son ministère, il lui envoyait ce "petit cadeau" qu'il avait adressé au révérend Père Adélarde Dugré, provincial des Jésuites français au Canada. Le Père Couture ne sut jamais le nom de son bienfaiteur; il pria Dieu de bénir une âme aussi désintéressée.

Et d'autres aumônes prennent la route de Longlac, lorsque les dépêches télégraphiques diffusent aux quatre coins du pays les exploits du "Flying Padre" et de son pilote.

A la fin de janvier 1934, en décollant près de McDiarmid, un ski se détache de l'avion. Aussitôt, Louis Bisson redescend sur le lac Nipigon et "fait la plus merveilleuse arrivée qui se puisse imaginer. Il réussit à nous poser, dit le Père Couture, sur un seul ski sans que nous ressentions le moindre choc". Nos deux aviateurs riaient de plus belle; d'autres auraient blêmi d'épouvante.

Quelques jours plus tard, la presse annonce en grosses manchettes que l'aéroplane du Père Couture transporte une Indienne malade, **Priest's Plane Used as Air Ambulance, Plane Brings Victim of Burns to Hospital.**

L'ambulance aérienne avait conduit une jeune Indienne de Gull Bay à Port Arthur. Vernik Wawie s'était grièvement ébouillantée. L'accident était survenu au moment où le Père était en visite à Gull Bay. Cette pauvre victime n'eut probablement pas survécu, si elle avait été transportée en train sauvage.

L'avion était un moyen de transport de toute première

importance en cas d'accident et d'aide aux miséreux. Que ce soit un moribond à secourir ou une famille mourant de faim, quelle consolation de soulager et apporter la joie du réconfort!

Un indien nous rejoignit et nous dit dans quelle détresse était sa famille et que lui-même était empêché de retourner à cause du dégel. Il était désespéré.

Mon pilote et moi, nous mettons dans l'avion un sac de farine de 75 livres, du lard, du beurre, du thé et du sucre.

Nous trouvâmes cette famille dans un état critique, elle n'avait rien à manger et ne subsistait qu'au moyen de lièvres pris au piège (. . .) Vous auriez dû voir leur joie quand la mère et ses six enfants virent la nourriture! Nous avons même apporté des bonbons.

Touchante anecdote qu'il raconta aux élèves du Collège du Sacré-Coeur en 1934. C'était une excellente façon de mettre en lumière l'oeuvre de miséricorde temporelle et spirituelle des missions.

Aux questions enthousiastes posées au sujet de son pilote, le Père souligna quel bien peut faire un missionnaire laïque, tel que Louis Bisson, fameux aviateur, d'une habileté consommée et d'un dévouement inlassable. On n'a jamais peur avec lui, et "les accidents ne sont guère possibles avec un pilote comme le mien".

Six mois plus tard, le Père Hingston lui annonce la nouvelle qu'il vient de se porter acquéreur d'un "Travel-Air" et qu'il a chargé Louis Bisson de vendre le "Bluebird". "Je suis particulièrement content de penser que vous aurez enfin une machine sûre".

Ce n'est pas tout d'avoir deux avions, il faut qu'ils soient en ordre: le "Bluebird" est trop essoufflé et le "Travel-Air" n'est pas pourvu de flotteurs. Où trouver les ressources?

Les missions indiennes n'ont jamais enrichi l'homme qui en a la charge. Les Indiens n'ont pas d'argent. Comme cet apostolat entraîne nécessairement des dépenses, il se trouve toujours, de par le monde, de grandes âmes dévouées à cette cause très chère au Christ. En l'occurrence, c'est M. l'abbé Lambert qui se constitue le pourvoyeur du Père Couture; ces missions, d'ailleurs, relevaient du Vicariat apostolique de Hearst.

Les aumônes effacent les dettes, contentent les créanciers;

mais après, la vie continue et . . . tout ne va pas comme dans le meilleur des mondes! Qui financera son prochain voyage chez les Indiens? Faudra-t-il contracter de nouvelles dettes?

Au retour d'une tournée, il se résigne à faire encore appel à son protecteur de Hearst. "Je suis littéralement en guenilles, lui écrit-il, et je dois \$74.00 et quelque chose à la "Compagnie Marshall Wells", de Port Arthur, etc. J'ai emprunté \$100.00 avant de partir pour le nord.

A cette pénurie d'argent s'ajoute une autre épreuve provenant cette fois-ci, de l'exploitation d'une mine d'or, appelée Sainte-Thérèse et située près de Longlac. Les organisateurs avaient promis, s'ils réussissaient, d'aider les Indiens. Dessein louable. Aussi, le Père Couture ne ménagea pas ses conseils et ses encouragements; il aurait même donné son argent, s'il en avait eu. La petite mine fonctionna au ralenti, pendant dix à douze ans; puis, ferma ses portes. Exploitée avec prudence, sur une petite échelle, elle aurait pu rapporter suffisamment pour financer l'entreprise et améliorer le sort des Indiens. Ce qui tracassa le Père Couture, c'est qu'on se servit, à son insu, de son nom et de son prestige pour vendre des actions.

Toutes ces tracasseries l'affectent et il épanche son coeur dans celui de Mgr Hallé: "Il me faut retourner dans le nord, au crochet de Louis Bisson, qui n'est pas riche, mais toujours prêt à m'aider en quoi que ce soit. Tout cela est terriblement pénible; c'est pourquoi, je ne me sens pas le coeur à écrire." Quelque temps après, il lui écrit sur un tout autre ton. Sa joie déborde et il éprouve le besoin de la partager avec son protecteur. Il lui parle de "consolations extraordinaires", qu'il a reçues et de sa guérison: "J'ai vraiment deux genoux tout neufs, comme à vingt ans, pour le service de Dieu."



Depuis six mois, le Père Couture possédait son brevet de pilote; il avait réussi son examen en moins de deux heures.

Le "Toronto Daily Star" lui fit un reportage élogieux dans son édition du 11 janvier 1936; "Canada's Only Flying Priest", signale-t-il.

Il n'en était pas à ses premières envolées. A l'inspecteur qui lui demandait s'il avait quelques heures de vol à son crédit, il lui répondit en riant qu'il en avait 300, assez pour faire le tour du monde. Comme co-pilote, il avait volé 50,000 milles et sillonné en tous sens son immense champ d'apostolat d'une

étendue de 74,437 milles carrés. Le baptême de l'air, il l'avait reçu!

L'examen eut lieu le 16 janvier 1936, au champ d'aviation Barker. Mgr Lambert était accouru de Hearst pour venir l'encourager. Il arriva juste à temps pour lui souhaiter bonne chance. Écoutons-le raconter ses émotions.

Le Père Couture a gagné ses ailes "has won his wings" comme on dit en pays torontois. L'inspecteur Colonel Joy eut l'amabilité de me faire monter dans son auto en compagnie de l'instructeur "Red" Murray.

Et nous voilà dans le champ, en auto, pendant que le Père Couture, seul dans l'aéroplane, se promène dans le champ. L'auto s'arrête et l'on va déposer une toile en avant de l'auto sur laquelle le Père devra atterrir autant que possible.

Le Père doit d'abord faire deux envolées d'essai et se lancer ensuite dans l'examen. Je t'assure que je commence à être nerveux, et j'entends dire que les conditions atmosphériques sont très mauvaises.

Le Père se lance et fait deux essais. On l'avertit qu'il peut retarder son examen à plus tard, qu'il a fait très peu de vol seul, que ce serait un record. Le Père dit: "Let's go for a record". Et le voilà qui passe en avant de l'auto en plein vol et nous salue.

Il fait les trois atterrissages requis d'une manière très satisfaisante; est même applaudi dans "notre" auto par l'inspecteur et l'instructeur, pas par moi, je suis à moitié mort de peur!

Puis, on lui demande de monter une 6ième fois pour faire la figure 8 — je commence à avoir hâte qu'ils le lâchent, mais non: il doit maintenant monter à 3000 pieds, arrêter son moteur, tomber en "tail spin", repartir son moteur et atterrir comme Lindberg. Nous le voyons monter, il passe à travers des nuages gris, le vent est terrible, Mutt! ! ! le moteur est fermé, le "tail spin", commence, il en sort en repartant le moteur, l'arrête de nouveau, tombe dans un autre "tail spin", replace son avion et vient atterrir comme un monsieur, me redonnant le souf-
fle que j'avais perdu.

Le Père Couture était le premier prêtre-aviateur canadien à décrocher un brevet de pilote. Ce brevet porte le numéro

1837 et est daté du 27 janvier 1936.

Muni d'un tel diplôme, il pouvait voler seul. Cependant, il préférait voyager avec un pilote, car le travail dans les missions exigeait une trop grande tension nerveuse. Il invitait souvent son fidèle ami, Louis Bisson, toujours disponible, toujours heureux d'accompagner le Père Couture.

A l'automne, le Père Couture reçut une visite peu banale. Un après-midi, il vit amerrir sur le lac un hydravion. Le pilote était le Père Paul Schulte, oblat allemand, fondateur de la "Miva", organisation qui avait pour but de fournir aux missionnaires des moyens modernes de voyager. Les deux aviateurs causèrent de leurs expériences et tombèrent d'accord sur l'utilité d'un avion dans ces parages où sont cantonnés à de grandes distances les familles indiennes. A son départ, le visiteur manifesta toute sa sympathie au Père Jésuite et lui promit de lui venir en aide aussitôt qu'il serait de retour en Allemagne. Mais la guerre survint et empêcha la réalisation de ces projets.

Quelque temps après le passage du Père Schulte à Longlac, Louis Bisson reçut de Son Excellence Mgr Gabriel Breynat une lettre l'invitant à organiser un service d'aviation dans les missions de l'Arctique. Le prélat faisait appel à son expérience et à son dévouement pour mener à bonne fin une telle oeuvre. Le jeune aviateur accepta. Il ne se doutait pas, en partant, qu'il ne reverrait plus Longlac, qu'il ne reprendrait plus ses études latines et que son désir de la prêtrise resterait à l'état de rêve. Il gardera l'image fidèle d'un homme qu'il avait profondément aimé, avec qui il avait vécu, prié et travaillé pendant trois belles années. "Le Père Couture est un parfait missionnaire" aime-t-il à redire encore; il était d'une charité exquise envers tout le monde, les pauvres comme les riches, surtout envers les Indiens qui l'avaient surnommé: Celui qu'on aime à voir venir. Toujours de bonne humeur, mortifié, détaché des biens du monde, vivant pauvrement, comme un saint prêtre. C'est un exemple, vous dis-je".

De temps en temps, une lettre ou une carte postale échouait à Longlac. "Des nouvelles de Louis", s'écriait tout joyeux le Père Couture. Il suivait avec intérêt les pérégrinations de son ancien pilote.

Tout à coup, en mars 1937, la presse d'Amérique et d'Europe chante sur tous les tons l'extraordinaire aventure du jeune aviateur canadien-français. Louis Bisson est le héros du jour. En compagnie de Mgr Breynat, il venait d'accomplir



L'aviateur Louis Bisson
vers 1944

une audacieuse randonnée de 50,000 milles à travers les brumes, les tempêtes et le froid polaire de l'Arctique, "suivant une route aérienne qui n'avait été fréquentée par aucun aviateur".

Les services que Louis Bisson rendit aux missions lui mérita la croix **Pro Ecclesia et Pontifice**; elle lui fut remise, en 1939, par le délégué apostolique lui-même, Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti. Il était le premier aviateur canadien à recevoir une telle récompense.

Tandis que son ami s'illustrait sur le théâtre de l'Arctique, le Père Couture continuait la ronde de ses trente-six missions, encourageant, consolant et fortifiant dans la foi ses chers Indiens.

CHAPITRE II

LES EXPERIENCES D'UN ROUTIER

Chiens-loups. Aventure au Rapide du Français. Télégraphe des mocassins. Exploits et décorations de Louis Bisson. Pique-nique fraternel. Bienfaiteurs.

Rien n'était plus agréable au Père Couture que de rencontrer ses frères en religion. D'un tempérament sociable, il aimait la compagnie. La solitude, excellente pour ceux qui vivent dans le tourbillon des villes et des collèges, n'avait pas pour lui autant d'attraits. Il était plongé, à longueur d'année, dans l'isolement silencieux du nord où l'éternelle monotonie devient parfois une souffrance intolérable.

Quand les exigences du ministère ou des affaires l'appelaient à Sudbury, il logeait ordinairement chez les Pères Jésuites de la paroisse Sainte-Anne. C'était alors une fête pour toute la communauté. La conversation se prolongeait jusqu'aux petites heures, dans une joyeuse atmosphère fraternelle. Il taquinait son ami, le Père Gamache; on ressassait des souvenirs de la vie collégiale. . .

Il évoquait avec enthousiasme différentes aventures: tantôt son voyage au lac à la Truite (Trout Lake), où habitaient près de 1000 païens; tantôt une chasse à l'élan, le roi de la forêt; ou encore une course en "traîne" tirée par ses cinq ou six chiens-loups.

Il était fier de ses quatre énormes chiens-loups provenant de la rivière Mackenzie et pesant chacun environ 125 livres: Tigér, Prince, Nigger et Wolf. Braves bêtes, malgré leurs dents féroces: elles filaient comme le vent sur les neiges du Nipigon. Mais on a beau avoir une haleine de chien, on s'épuise

à courir; deux de ces carnassiers tombèrent morts de fatigue, après une randonnée de 450 milles.

Le missionnaire, lui, n'était pas mort: il survécut, et cela tient du miracle: il était allé aux confins de l'énergie. Durant une bonne partie du parcours, il trotta en avant des chiens pour ouvrir un chemin en foulant la neige de ses raquettes! Quand le maître n'était pas en avant, les chiens refusaient d'avancer.

Le Père ne se vantait pas de tels exploits; on finissait par connaître la dure vérité, à force de le questionner.

Mais il racontait volontiers son aventure au Rapide du Français (Frenchman's Rapids), les plus dangereux de la rivière Albany.

On était à la tête de ces rapides. David Sagadj, chef des guides, était le commandant de l'embarcation. Le Père avait pleine confiance en ce pilote expérimenté, qui parcourait la rivière Albany depuis une vingtaine d'années.

On fit une prière.

Il y avait six hommes à bord: le Père, trois Indiens et deux jeunes Blancs. Tout à coup, David dit aux jeunes gens: "Couchez-vous immédiatement au fond du canot, couvrez-vous avec cette toile et ne bougez pas".

Les deux jeunes gens se rebiffèrent; ils n'entendaient pas recevoir des ordres d'un Indien et voulaient voir de près comment le canot passerait à travers la furie des eaux écumantes.

A ce moment, on entendit une voix de tonnerre: "Obéissez tout de suite, vous deux." Le Père Couture ne badinait pas sur le chapitre de l'obéissance.

On entra dans le danger. David, en avant, guidait la manoeuvre, un coup d'aviron tantôt à gauche, tantôt à droite, donnant ses ordres par gestes brefs ou par cris. En arrière, un Indien avait les mains cramponnées au gouvernail pour empêcher l'embarcation d'osciller dans le courant impétueux.

Le canot — un Peterborough "Big Boy", d'une capacité de 4000 livres — filait à grande vitesse, bondissant comme une coquille dans l'eau écumante, esquivant de justesse un énorme rocher, râclant une grosse pierre pointue. Des paquets d'eau frappaient en pleine figure les avironneurs. Quel spectacle terrifiant que de voir ce canot sauter, plonger, se re-

dresser, bondir et gémir dans le tourbillon! Huit minutes de ce jeu mortel; huit minutes de tension nerveuse au-dessus de l'abîme.

Une fois le danger passé, on fit la revue des événements. Le Père Couture sermonna les deux passagers inutiles. "Si vous n'êtes pas capables d'obéir, leur dit-il, vous serez bons à rien dans le monde; un homme qui ne peut recevoir d'ordre ne peut pas en donner; quand on n'a jamais appris à soumettre sa volonté, on n'est pas digne de commander". Le religieux connaissait la valeur de cette vertu et la mettait en pratique; c'était un homme d'obéissance.

Chaque fois qu'il s'arrêtait à Sudbury, il se rendait la plupart du temps au Collège du Sacré-Coeur. C'est à l'occasion d'une visite en 1934, qu'il donna une causerie qui emballa l'auditoire. On applaudit lorsqu'il annonça en riant: "Je vous parlerai du télégraphe des mocassins et du meilleur aviateur, Louis Bisson".

Le télégraphe des mocassins, communément appelé **Mocassin Telegraph**, est une sorte de message qui circule à travers la forêt. La rapidité incroyable avec laquelle l'Indien apprend les nouvelles intriguait le Père Couture. Qu'un accident arrive, qu'une maladie contagieuse éclate, qu'un malade vers la forêt. La rapidité incroyable avec laquelle l'Indien l'apprennent. Ils sont au courant de tout ce qui se passe à des milles de distance, "aussi vite que la chose arrive", répète le Père.

Lorsqu'il annonçait le jour de son départ et la mission qu'il devait visiter, aussitôt le message était transmis à une vitesse surprenante. Au moment où l'avion décollait de Longlac, le télégraphe commençait à fonctionner silencieusement. Un ou deux hommes, chaussés de mocassins, se dirigeaient vers l'endroit où se rendait le Père, à mi-chemin d'autres Indiens venaient à la rencontre de ceux-ci pour les avertir que leur visiteur était arrivé sain et sauf.

Si une panne de moteur survenait malencontreusement, ces enfants des bois étaient prêts à secourir leur Père Couture.

Ce télégraphe valait bien le nôtre, d'autant plus qu'il était inspiré par une sorte de "télépathie" envers Neendamishkang, celui qu'on aime à voir venir.

Mais ce télégraphe, en activité hiver comme été, comment pouvait-il fonctionner avec tant de célérité, se demandait le Père. Le problème le laissait perplexe.

Il se souvenait avoir lu quelque part que les peuples primitifs communiquaient entre eux par fumée, le jour, par les feux, la nuit. Il y avait bien des peuplades indiennes de l'Amérique du Nord qui se servaient encore de flèches enflammées; en Afrique, on utilisait le tamtam dont le son porte au loin et peut se retransmettre à des centaines de milles. Lors de la Conquête du Canada, les Canadiens employèrent des signaux de feu, allumés sur les côtes qui longent le fleuve Saint-Laurent.

Le télégraphe des mocassins était encore plus rapide, s'il faut en croire ceux qui connaissaient ce service de dépêches. Des accidentés, des personnes dangereusement malades, ont été sauvés, grâce à la rapidité du télégraphe indien qui livrait son message au Père Couture; celui-ci partait aussitôt en avion pour transporter la victime à l'hôpital.

Un blanc traverse-t-il la forêt? La nouvelle est déjà dans toutes les bouches. Un évadé de prison cherche-t-il un refuge assuré dans les bois, à l'abri de tous les regards? Il se trompe. La géographie de la forêt ne recèle aucun mystère pour les Indiens; ils la connaissent par coeur.

Une autre fois il leur parla des "Moteurs et de l'aviation". Pendant deux heures, il tint en suspens tout son monde: il y avait tant d'humour dans ses explications. Il fit admirer, par comparaison avec les moteurs d'automobile et de canot automobile, la qualité des moteurs d'avion: force, régularité, simplicité et légèreté, cette dernière étant la condition "sine qua non".

A l'automne de 1948, le Père Couture revint au Collège de Sudbury. Il fut particulièrement loquace en cette occasion. Les jeunes Pères le harcelaient de questions, et lui de répondre: "Quoi! Vous ne savez pas cela, vous autres qui avez tant de diplômes?"

Ils l'interrogeaient sur son ancien pilote, Louis Bisson, qui s'était illustré pendant la deuxième Grande Guerre. "C'est l'as des as", vous dis-je; et il ajouta avec fierté: "il établit un record en 1945: il fut le premier aviateur à piloter, du Canada en Angleterre, le centième bombardier". Je vous le répète, "C'est l'une des plus pures gloires de l'aviation canadienne".

Le Père Couture avait souvent rencontré Louis Bisson, soit à Ottawa, soit à Montréal. A l'occasion d'un dîner intime qui réunissait les trois amis: Mgr Charbonneau, le missionnaire et l'aviateur, celui-ci leur raconta l'odyssée sensationnelle

qu'il avait effectuée, l'année précédente, d'Angleterre en Australie, en passant par les Etats-Unis.

Le Conseil Suprême de l'Aviation britannique avait mis à la disposition de M. Drakeford, ministre de l'Aviation australienne, un bombardier géant dont l'équipage fut dirigé par Louis Bisson. "Voilà un fait que vous pourrez conter à vos élèves", dit le Père Couture.

Il parla aussi de la haute estime dont jouissait son ancien pilote auprès des autorités de l'air. En 1940, Louis Bisson accepta l'invitation de faire partie du service de traversée de l'Aviation Royale. On lui confia la mission de faire le relevé d'une route nordique entre le Canada et l'Angleterre. A la tête d'une escadrille composée de trois aéroplanes, il fit, pendant l'hiver 1941-42, le tracé de cette voie: Labrador, Terre de Baffin, Groënland, Islande; il repéra les endroits propices à l'établissement d'aéroports qui furent construits à coups de millions. C'est la voie actuelle de l'Arctique. "Un tel exploit, continua le Père, lui mérita une lettre élogieuse du roi d'Angleterre et la décoration de l'Ordre de l'Empire britannique".

Quand le Père Couture parlait de son ancien pilote, ses yeux brillaient de joie et d'admiration. Il déclarait volontiers que Louis était le meilleur pilote de l'aviation mondiale.

Ce fut sa dernière visite à Sudbury. Il y laissa le souvenir d'un homme d'une charité admirable, d'un religieux humble, sociable, content d'être avec ses frères en religion et de les égayer par ses anecdotes. Il avait vécu toutes sortes d'aventures. "C'est un roman que cette vie" disait-on.

Il ne faut pas s'étonner s'il est un attrait pour tout le monde: évêques, prêtres, voyageurs, cheminots, arpenteurs, gardes forestiers, trappeurs. . . Non seulement sa vie d'aventures, mais sa bonté d'âme expliquent ses nombreuses qualités.

L'amitié de Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau envers le Père Couture n'est un secret pour personne. Ces deux grands coeurs avaient une très haute considération l'un pour l'autre. S'ils partageaient leurs joies en maintes circonstances, à l'occasion d'une visite ou d'un voyage, par exemple celui de la baie James en 1940, ils sympathisaient au temps de l'épreuve.

Quand Mgr Charbonneau revint de la délégation apostolique où il apprit sa nomination à l'archevêché de Montréal, le Père Couture alla le rencontrer à Hearst. Tous deux pleu-



Mgr Charbonneau à Longlac, vers 1940

Le Père Couture,
aviateur
en 1936



Le P. Couture et le Frère Dominique Pesant, s.j.,
son fidèle factotum, octobre 1933

rèrent ensemble. Le grand évêque, affaîssé dans son fauteuil avoua qu'il venait de faire le plus pénible voyage de sa vie; puis, il ajouta simplement: "Que la volonté de Dieu soit faite."

Huit ans plus tard, le 1er avril 1948, un incendie détruisit de fond en comble l'église de Longlac. Le Père Couture était alité depuis la veille, à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Une dépêche, envoyée par le Père Hamel, priaît Mgr Charbonneau d'annoncer cette nouvelle à son ami souffrant. Sa présence reconforta le missionnaire qui dit bien doucement: "Que votre volonté soit faite, mon Dieu!"

Grâce aux aumônes reçues et aux largesses de Mgr Charbonneau et de Mgr Georges Landry, évêque de Hearst, on entreprit dès le mois d'août suivant, la reconstruction de l'église. Le Père Hamel, qui avait construit le presbytère, fut encore l'architecte, l'entrepreneur et le constructeur d'un temple spacieux.

Son revêtement de papier-brique et son toit en aluminium qui brille au soleil lui donne l'allure d'une petite cathédrale. C'est le joyau de la région.

Faut-il dire à quel point le Père Couture était lié avec Mgr Hallé? Il le considérait comme un père, et celui-ci voyait dans son fils spirituel un religieux semblable à ses frères, les Saints Martyrs Canadiens, et un parfait missionnaire. Monseigneur dut endosser l'appréciation de Mgr Philippe Perrier: "Voici un beau type de missionnaire que rien n'embarrasse". Le compliment était bien mérité. Le Père Couture était à l'aise partout, dans les airs, sur la terre, dans la forêt ou sur l'eau. Jusqu'à sa mort, en 1939, Mgr Hallé manifesta, à plusieurs reprises, combien il appréciait l'apostolat du Père Couture dans les pénibles missions de l'Ontario-Nord.

A monseigneur Lambert revient le titre de l'ami de toutes les heures. Depuis leur première rencontre en 1920, au retour du premier voyage du Père dans le grand nord, Mgr Lambert vint au secours du missionnaire de Longlac. Celui-ci était souvent endetté, mal habillé, manquant parfois de nourriture; mais le "prodigue" que fut le Père Couture envers ses Indiens ne lassa jamais la générosité de son protecteur. Celui-ci admirait la charité du Père Couture. Il aimait à raconter qu'au retour d'une randonnée dans le nord, le Père Couture fit un arrêt à Hearst pour se reposer. Il n'était pas sitôt arrivé, qu'on lui propose un pique-nique au lac Sainte-Thérèse. Que va-t-il faire? Bien qu'il tombe de fatigue et qu'il en a assez des pique-niques, il accepte pour ne pas contrarier les con-

frères. Au départ, il s'empare de la plus grande partie des bagages, avironne, transporte de nouveau les provisions, allume le feu et prépare les sandwiches, tout en racontant avec humour les aventures de son premier voyage. "Quelle merveilleuse charité fraternelle!" s'écrie Mgr Lambert.

Une autre fois, il fit cadeau à un confrère de quelques gallons de sirop d'érable venant de la Beauce. Il aurait volontiers déguster ce sirop, mais il préféra le donner. "Vraiment, dit Mgr Lambert, quand on pense au Père Couture, on se contente d'admirer tout, tout".

S'il attirait, c'est qu'il exerçait un certain magnétisme religieux. Il avait toujours la note religieuse. Bienfaiteurs ou bienfaitrices lui demandaient-ils une direction spirituelle? Il leur recommandait l'invocation: Jésus, Marie, Joseph; il insistait sur un antidote infailible: la bonne humeur; il savait la communiquer . . .

L'une de ses bienfaitrices lui envoya un magnifique cadeau, en décembre 1943. Il s'empressa de lui témoigner sa gratitude. "A Noël, je dirai trois messes avec le calice que vous m'avez donné, je porterai de beaux ornements sacerdotaux et l'autel sera garni de belles roses: tout cela, grâce à vous. Les anges du ciel et de la terre se réjouiront de votre splendide cadeau de Noël et le diront au Seigneur, lorsque notre choeur entonnera le **Gloria in excelsis Deo**".

Lors du 25e anniversaire de sacerdoce du Père Couture, 1947, les Soeurs du Christ-Roi composèrent l'adresse qui exprimait toute l'estime qu'elles avaient envers Neendamishkang: Celui qu'on aime à voir venir.

Les Soeurs du Christ-Roi étaient apparues à Longlac, en décembre 1945, et elles devinrent les auxiliaires du missionnaire. Institutrices, infirmières, couturières, cuisinières, elles pouvaient tout faire et tout enseigner aux enfants. Elles aidèrent à consolider l'oeuvre du Père Couture.



CHAPITRE III

LE GEANT DES MISSIONS

Force surhumaine du missionnaire. Nourriture pénitentielle. Générosité proverbiale. La tentation. Magnifique donation de lui-même. Mort du Père Couture. Neendamishkang: une inspiration pour la grande famille indienne.

Si la vie était le déploiement incessant de la force, sans égard pour les faibles et sans tenir compte de la civilisation et des valeurs morales, on obtiendrait une espèce de monstre à la Nietzsche.

Le vrai surhomme est d'une autre essence. Sa vie est bien la trajectoire d'un splendide effort qui, appuyé sur Dieu, le transforme en un être supérieur. Un tel résultat s'obtient en développant, à un niveau au-dessus de la moyenne, les forces physiques, morales, intellectuelles et spirituelles, forces qu'il met au service d'une noble cause.

Aux yeux des Indiens, le Père Couture prend figure de surhomme, comme autrefois saint Jean de Brébeuf. Tout en lui les fascinait : caractère mystérieux du sacerdoce, science, éloquence, prestance et endurance ; sa force physique surtout exerçait un ascendant prodigieux.

A l'aviron, il rivalisait avec les plus expérimentés ; il pouvait avironner une journée entière, apparemment sans fatigue et, le soir, causer joyeusement autour du feu, comme s'il avait passé la journée à dormir au fond du canot !

Dans les portages, il transportait une charge aussi pesante que celle des meilleurs guides et balançait son bagage à la façon indienne. A un portage particulièrement rude, il fit,

dit-on, trois voyages consécutifs avec, sur les épaules, une pesanteur de 300 livres.

De passage à Hearst, probablement en 1931, il rencontre un soi-disant Hercule régional qui s'offre avec empressement à lui prêter main-forte. Le Père vient d'acheter des provisions pour un mois. Le bon samaritain saisit le sac d'une main, mais ne peut le soulever; il le reprend avec ses deux mains, chacune accrochée à une courroie, hisse le bagage sur son dos et le porte jusqu'à la station en titubant, suant et tousant. A l'arrivée du train, le Père salue les amis, remercie son généreux portefaix, puis, tout en parlant, empoigne le sac d'une main et le lève comme un fétu de paille, au grand ébahissement de l'homme fort!

Louis Bisson fut aussi témoin d'un tour de force. Au retour d'une envolée, il remarqua que des pontons de métal étaient brisés. Que faire? Les aérodromes sont rares dans le nord. On tire l'hydravion sur la terre ferme. Le Père jette un coup d'oeil sur le mastodonte, semble le soupeser, puis, il se place au-dessous et d'un effort gigantesque, le soulève; son pilote s'empresse de placer les leviers pour procéder aux réparages. "Je n'ai jamais vu un homme aussi fort", affirme Louis Bisson.

Ce dont les Indiens étaient convaincus, c'est que cette puissance était à leur service, beau temps, mauvais temps, partout et toujours. Ils "adoraient" cet homme qui les aimait et qui était prêt à courir au bout du monde pour leur rendre service.

Quand il subit une nouvelle opération au genou en novembre 1934, la guérison traîna en longueur. Alité à l'hôpital de Cartierville, il rêvait à ses Indiens. Seront-ils sans prêtre à Noël, à la grande fête de Noël? Et lui, si faible, pourrait-il se lever? Marcher? Et pourtant il fallait un prêtre là-bas.

Le 23 décembre, il emprunte un peu d'argent et s'enfuit à Longlac. Ses chères ouailles l'attendaient: confessions dans l'après-midi et pendant la soirée. La messe de minuit commença. Mais que se passe-t-il? De grosses gouttes de sueurs coulent sur son visage, il tremble, son corps est en tranpiration, la tête lui tourne. Il s'appuie sur l'autel pour ne pas tomber. Après la messe, il est à bout de forces; on le reconduit à son pauvre presbytère, sa cabane, si froide qu'on a peur qu'il attrape une pneumonie. Un ami reste auprès de lui et chauffe le poêle. Quelques jours plus tard, le disparu réapparait à Cartierville pour y terminer sa convalescence. . .

Voyons jusqu'où pouvait aller cette admiration de Indiens.

Peu après l'arrivée des Révérendes Soeurs du Christ-Roi à Longlac, en 1945, l'une de ces excellentes institutrices, pendant une leçon de catéchisme, posa la question suivante :

— Quel est le chef visible de l'Eglise?

— Le Père Couture, répondirent en chœur les enfants.

Quelques années plus tard, un évêque de Hearst (Son Excellence Mgr Georges Landry, semble-t-il) vint confirmer à Longlac. Il demanda à tous les enfants réunis à l'école :

— Quel est celui que le Bon Dieu a envoyé sur la terre pour sauver les hommes?

— Le Père Couture!!!

Les petits Indiens, pensa-t-il, avaient mal compris sa question; il la répéta et entendit . . . la même réponse.

Pour ces chers petits, le Fils de Dieu et le chef visible de l'Eglise sur la terre s'incarnaient dans son représentant, le Père Couture. Il était pour eux la Providence visible, il leur tenait lieu de père, de mère, de tout ce qu'il y avait de précieux sur la terre. . .

La charité du Père était proverbiale. Il avait la réputation de ne pouvoir rien refuser à quiconque lui demandait de l'aide ou de l'argent. Aussi était-il littéralement assiégé par les Indiens qui trop souvent n'avaient rien à se mettre sous la dent.

Un soir, quelques-uns d'entre eux vinrent lui demander du pain.

— Pigez dans le gros sac de farine qui est près de la porte; il y en a assez, hein?

Il venait de recevoir cette farine qu'il attendait depuis quelques semaines. Le lendemain matin, quand il voulut déjeuner . . . pas de farine! Le sac était encore près de la porte, mais vide!

Un jour, il reçoit des chaussures neuves, mais il les donne à un quêteux; et lui, il remet ses espadrilles déchirées. Une autre fois, c'est un habit qu'on lui a fait cadeau; il le trouve trop beau et le donne à un pauvre; lui, il préfère ses habits râpés.

Seul dans sa maison, il ne connaissait pas l'heure des repas et la variété des menus ne le tracassait pas. Il se faisait cuire

une grande chaudronnée de fèves au lard, de quoi nourrir toute une tribu. Au signal de la faim, il en mangeait, et cela des semaines entières, tant qu'il y en avait. Seules les moisissures l'arrêtaient! . . . Et encore! . . . "C'est seulement le dessus qui est moisi", dit-il à un confrère qui lui donnait l'impression d'être capricieux.

"Peu importe ce que je mange, où je dors, où j'habite; pourvu que je puisse travailler et visiter mes missions, c'est l'essentiel", écrit-il à sa nièce religieuse, Sr St-Louis-de-Gonzague.

Il avait quelquefois de l'argent, et il le donnait plus facilement que ne l'aurait fait le plus imprévoyant du siècle. Un jour qu'un voyageur clandestin sur les wagons à marchandises frappe à sa porte, comme bien d'autres, le Père scandalisa M. Alphonse Caouette par sa grande libéralité.

— Pourquoi donnez-vous à tant d'inconnus? murmure celui-ci. Ne voyez-vous pas qu'ils dépensent votre argent à la taverne? Ne pourriez-vous pas au moins les faire travailler pour gagner ce que vous leur donnez?

Le trop bon Père lève les épaules et répond comme s'il était distrait:

— Pensez-vous que le Bon Dieu me posera autant de questions, quand je mourrai?

Parfois, on lui demandait des sommes assez rondelettes. Tel ce missionnaire de Nipigon qui désirait une auto pour visiter ses missions. Ne pouvant refuser un service, le Père lui trouva deux cents dollars. Et pourtant, cet argent lui aurait été utile, à lui qui n'avait pas d'auto, à lui, le pauvre vêtu d'un complet élimé et vivant dans la plus pauvre mesure de la réserve.

— Est-ce ici le réduit du saint homme Job? demanda un étranger en pointant du doigt la cabane du Père Couture.

Cet ermitage, où il vécut environ quatorze ans, était une cabane d'une seule pièce murée de bois ronds, servant tour à tour de cuisine, de dortoir et de presbytère. La nuit, on voyait les étoiles à travers le plafond; les jours de pluie, des gouttes d'eau rafraîchissaient l'atmosphère; mais ordinairement, c'était froid. Un été, il s'avisait de creuser, il fut assez surpris: croyant trouver le roc sous terre, il découvrit que c'était la glace qui ne fondait jamais!

Quand il recevait des visiteurs, il céda son lit. En re-



NEENDAMISHKANG devant son presbytère
vers 1932



Le même, vers 1935

venant d'une visite dans l'Ouest, le Père Adélarde Dugré, alors provincial, arrêta à Longlac. Son compagnon, le Père Yvan d'Orsonnens, "fut quelque peu inquiet d'avoir à passer trois jours dans ce presbytère. Nous fûmes reçus dans l'unique pièce qui servait à toute fin. Il y avait là deux lits, qui nous furent généreusement accordés. Le missionnaire s'étendit sur une peau d'ours et dormit profondément, plus heureux que nous".

Enfin le Père Hamel vint. La baguette de ce magicien compatissant installa le missionnaire dans une demeure bien convenable. Le nouveau presbytère, terminé en 1940, était l'oeuvre d'un expert en construction et en électricité.

Finie l'époque de la chandelle! Quant à la relique du "shack", on la transforma en boutique de menuiserie. Mais l'électricité, l'eau courante et le chauffage automatique apportèrent tant de confort que le Père regrettait parfois . . . son gourbi! L'ampoule électrique, c'était du nouveau et une commodité de millionnaire pour un lecteur acharné. Il pouvait lire tard dans la nuit. Il aimait la lecture comme un moyen de nourrir ses conversations. En voyage, il emportait au moins deux livres: son bréviaire et . . . était-ce un roman? Un jour, Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau lui demanda quel livre il cachait dans son gilet. "Monseigneur, répondit le missionnaire, c'est mon livre de poche! . . . Il lui montra un livre de méditation.

La méditation, la prière filiale . . . il n'y a pas au monde de meilleure source où puiser l'énergie nécessaire pour surmonter les obstacles. Que de tracas, que d'embarras lui occasionne la découverte de la mine d'or du lac Sainte-Thérèse! Sa bonne foi fut mise en doute. Et pourtant, ne voulait-il pas aider les Indiens? Ne fallait-il pas du numéraire, or ou argent, pour bâtir une école, un couvent, loger les religieuses enseignantes?

La vie est une montée, mais avec une croix qui s'appesantit avec l'âge et qui est tellement lourde à certaines heures que l'homme veut s'en débarrasser. Le Père Couture vécut ces moments d'abattement.

Les maux de tête avaient entravé ses études; sa régence avait été si exténuante à Spanish qu'il sentit sa carrure d'athlète ébranlée; à Wikwemikong, sa patience subit une épreuve crucifiante devant l'indéchiffrable langage odjibwé. Puis, les tourments de l'arthrite chronique, les morsures du froid. Les souffrances morales ne lui furent pas épargnées: solitude.



Au 25e anniversaire de prêtrise du Père Couture, à la fin de janvier 1947. Il tient un bouquet spirituel que lui a offert la population de Longlac. De gauche à droite: le Père Alexander Rolland, s.j., M. le curé Emile Turmel, de l'Ancienne-Lorette, le Père Joseph Gamache, s.j.

certaines trahisons, d'amères déceptions. . .

Une vague de tristesse submerge son âme. La nostalgie lui fait broyer du noir. Devant ses yeux, miroite aussi parfois la tentation d'une vie plus facile. Il se voit au carrefour de deux routes : la voie étroite de la sainteté et l'autre. Laissera-t-il les missions pour un ministère moins jalonné de croix ?

Il se rappelle ses ardents désirs de perfection, désirs qu'il avait consignés dans ses notes spirituelles : "Je veux être, écrit-il, un homme qui voit la gloire de Dieu au-delà de toutes ses actions, même les plus intimes, un homme qui travaillerait jamais un seul instant pour lui-même, mais pour son Maître".

Il est étourdi par les coups de la mauvaise fortune, mais non désemparé. C'est à ce moment de sa vie qu'il prend l'engagement de rester à son poste, celui que lui a assigné la Providence, et d'imiter pendant sa Passion le Seigneur Jésus. Voici ce testament admirable qui rappelle celui de saint Antoine Chabanel :

J'ai déjà tout donné : tout moi-même, tant au point de vue spirituel que temporel, à votre divine Mère, la mienne depuis le Calvaire.

Et voilà qu'elle-même dans sa bonté m'amène à vous pendant cette octave de la grande fête de l'Immaculée-Conception.

Selon son désir, je me donne tout à vous, Seigneur, tout, tout moi-même et ce qui m'appartient, tant au point de vue spirituel que temporel, sans exception et sans retour, et pour le temps et pour l'éternité.

Je sais que vous prendrez soin de mes intérêts, encore plus maintenant que je me rends à vos désirs et vous fais cet acte de consécration pour répondre un peu à votre amour.

Par là même, je sais que vous m'aidez puissamment à remplir ma partie dans ce contrat.

Je m'engage à m'occuper entièrement et exclusivement de vos divins intérêts, partout, en toutes circonstances, et pour l'éternité.

Oui, mon Dieu, car malgré mon indignité, je vous

aime et je voudrais, s'il se peut, vous aimer comme vous m'avez aimé.

Ainsi soit-il.

Ce 15 décembre 1939.

JOSEPH-MARIE COUTURE, s.j.

Ainsi se termina ce dialogue entre la terre et le ciel. Le contrat signé, il ressentit dans l'âme une force étrange, indéfinissable, caractéristique du surhomme.

En 1940, c'est l'arrêt brusque des voyages dans le nord et la vente de son dernier avion, pour une raison indépendante de sa volonté. Depuis 1938, un nouveau vicariat apostolique est fondé, celui de la baie James, et les Pères Oblats prennent charge des missions odjibwées comprises dans ce territoire.

Le plus grand sacrifice du Père Couture fut de quitter ses missions du nord. Pendant vingt ans (1920-1940), il y avait travaillé, avec tout son coeur d'apôtre, avec succès aussi, ayant baptisé un millier d'Indiens dont trois cents conversions. Ces chrétientés, fondées et développées par lui, il fallait y renoncer : Dieu a de ces exigences.

Courageusement, il se résigna, s'appliquant à lui-même le conseil qu'il avait souvent donné aux autres : ne jamais se décourager, ne jamais rester abattu, ne jamais reculer devant l'obstacle, quel qu'il soit.

Il ne reverra plus ses chers Indiens d'Ogoki, du lac Saint-Joseph, de Fort Hope et du lac Attawapiscat où il avait loué, vers 1930, une île à laquelle on donna son nom. Sa sphère d'action se limitera, dorénavant, à Longlac et aux neuf postes échelonnés le long de la voie ferrée.



Depuis son séjour à l'Hôtel-Dieu, en 1948, le Père Couture perdait sensiblement ses forces. Un point au coeur le tourmentait. En février 1949, la souffrance augmente. Son entourage s'inquiète. Une religieuse infirmière du couvent veille maternellement sur le malade.

Dans la soirée du 3 mars, M. Marcel Caouette vint le voir pour lui lire une lettre ; il remarqua les traits altérés du Père, qui subitement se sentit mal. Il avertit immédiatement le médecin et la soeur infirmière. Piqûres et pilules calmèrent le patient.

Le médecin lui fit raconter sa maladie de l'an dernier et finit par lui révéler qu'il souffrait d'angine aiguë; que la fin pouvait venir ce soir, demain ou dans cinq ans. Le Père n'en parut nullement impressionné. Notre soeur infirmière se disposait à rester avec lui, pour la nuit, quand M. Marcel Caouette s'offrit à la remplacer afin de ne pas déranger la classe du lendemain; elle accepta, croyant le danger conjuré et en priant le jeune homme de l'appeler si besoin était (. . .) Le médecin avait laissé des pilules et prescrit de s'en servir si les malaises revenaient. M. Caouette en fit prendre au Père une couple de fois durant la nuit. Vers 5 heures du matin, le R. Père fit un mouvement, il y avait à peine un quart d'heure qu'il avait parlé, et M. Caouette s'approcha en lui demandant s'il voulait quelque chose. Il ne reçut pas de réponse et s'aperçut que c'était la fin. Il appela en hâte les Soeurs par téléphone et quand l'infirmière entra dans la chambre, le Père exhalait le dernier soupir, les yeux fixés sur le crucifix.

Comme son modèle, saint François-Xavier, il était mort sans le prêtre, sans les consolations des derniers sacrements. Cette ressemblance frappante dans la vie et dans la mort, Dieu l'avait-elle permise pour unir davantage ces deux grands coeurs?

Le 8 mars, malgré un froid à solidifier le mercure, l'évêque de Hearst, Son Excellence Mgr Landry, assisté de deux prélats domestiques: Mgr Z. Lambert, de Hearst, et Mgr Roméo Gascon, de Chapleau, et une trentaine de prêtres, entouraient le corps du Père Joseph Couture pour psalmodier l'"Exspectans exspectavi Dominum" de l'office des morts et chanter la messe des funérailles.

Dans le soubassement de l'église inachevée de la mission de Longlac, sous les soliveaux découverts, entre les murs de ciment brut, se trouvait pleurant debout, la grande famille indienne du défunt. Une chorale improvisée exécutait les chants sacrés de la messe de Requiem qui n'avait rien du grandiose des messes de Perosi chantées dans les grandes églises de ville; mais dans ce temple si rustique, un pontife au trône, les ministres sacrés à l'autel et la couronne de prêtres entourant le cercueil, créaient une atmosphère aussi émouvante que la présence des choses divines. . .

Après le Libéra, Son Excellence fit l'éloge du défunt. En exprimant son admiration et sa grande amitié pour le Père

Couture et le regret de le sentir disparu, l'orateur ne fit qu'exprimer les adieux et les sentiments des Indiens qui pleuraient leur Père et de tous les confrères qui vénéraient l'ami et le saint prêtre. "La mort du Père Couture est une grande perte pour mon diocèse", disait avec raison Monseigneur; et tous les prêtres sentaient que cette disparition était une perte bien réelle pour chacun d'eux particulièrement. Dans les difficultés, aux heures sombres, c'était à Longlac que l'on pensait. Le Père Couture écoutait les confidences et ramenait la sérénité, puis une bonne blague provoquait la gaieté. . .

Tant que le corps du cher défunt fut exposé à l'église, les Indiens sans que personne ne les eût organisés, se sont tenus, en relève, jour et nuit, auprès du cercueil. A un Père qui leur demandait pourquoi ils aimaient tant à rester auprès de leur missionnaire défunt: "Le Père Couture, répondirent-ils, surpris de la question, aimait les Indiens". C'était vrai: le Père aimait les Indiens, mais il aimait surtout leurs âmes et il a donné sa vie pour elles.

Aux funérailles, on remarqua un Indien venu d'Ombabika. Debout, il veillait au corps: c'était David Sagadj, son guide. La compagnie du Père Couture, la vie en commun avaient transformé cet homme des bois: il était un chrétien exemplaire, policé, parlait un langage choisi; il avait reçu le bienfait de la civilisation chrétienne.

Si un observateur aussi perspicace que Louis Bisson, l'inséparable compagnon du missionnaire pendant plus de quatre ans, répétait sans ambages et sans aucune restriction, qu' "il n'y a pas d'imperfection chez le Père Couture". c'est que la vérité lui dictait ce jugement, indiscutable pour lui, et que le souvenir d'une amitié sincère . . . ne pouvait s'éteindre.

La nouvelle de sa mort consterna les parents du Père Couture.

Ici depuis cette nouvelle, chacun répète comme se parlant à lui-même: Père Couture est mort! preuve de la place qu'il occupait aussi dans le coeur de chacun de nous. Le bon Dieu a jugé que son fidèle serviteur avait assez souffert et depuis longtemps mérité sa couronne. Au ciel, il continuera de veiller sur les siens. Sa vie ici-bas a été un modèle que bien peu peuvent imiter. Espérons toutefois que la grâce divine inspirera à quelqu'un de le faire. Nous prenons part à votre douleur, quand on sait combien vous l'aimiez. Présentez à Mme (Alfred)

Avard, si durement éprouvée, mes sincères condoléances et demandez au bon Dieu de la consoler Lui-même, puisque la chose est impossible à moins de regarder le ciel. Qu'est-ce que la terre peut offrir à un coeur déchiré?

Mme Ferland exprimait l'opinion de tous ceux qui connaissent l'apôtre de Longlac lorsqu'elle écrivait: "Sa vie ici-bas a été un modèle". C'était la vérité; et, ajoutons: parce qu'il fut un religieux exemplaire, il est devenu une inspiration.



Rien n'est plus saisissant, certains dimanches, que de voir la grande famille indienne descendre dans la crypte de l'église de Longlac et, comme dans une chapelle ardente, défiler devant le grand mort.

Non, vraiment, il n'est pas éteint le feu de la charité qu'avait allumé dans les coeurs l'apôtre des Indiens, et le souvenir de sa bonté d'âme aux reflets pacifiques et pacifiants vit toujours. La pierre tombale a recouvert son corps d'un voile de silence, non d'oubli. Elle est encore sous le charme de "Neendamishkang", la grande famille indienne qu'avait transformée la grâce de Dieu. . .



CONCLUSION

Un missionnaire idéal: un homme d'action et d'oraison

A l'automne de 1925, le Père Couture était de passage au noviciat des Pères Jésuites, à Montréal. Au cours de sa visite, il donna une causerie sur les missions du nord ontarien. Malgré une certaine lenteur à retrouver les mots français pour rapporter des faits vécus à l'indienne, il captiva ses auditeurs par l'intérêt passionnant de ses aventures.

C'était la première fois que je rencontrais le missionnaire des Odjibwés: un colosse au torse puissant, à la figure pleine et ronde, aux yeux bruns et candides, à la chevelure abondante et argentée. Sa parole était trainante et mesurée, comme sa démarche, qu'avaient appesantie de longues courses en raquettes. On le disait brave jusqu'à tenter l'impossible et capable, au témoignage des Indiens, d'affronter la mort si le ministère ou simplement la charité le demandait.

Je l'ai rencontré cinq ou six fois par la suite; mon estime n'a fait que s'accroître. Maintenant qu'il est mort, j'ai voulu réunir les éléments de sa biographie et fixer les traits de sa physionomie qui se réduisent, comme nous l'avons constaté dans les pages précédentes, à deux: l'action et l'oraison.

Quelle vie de roman!

Le personnage principal: un colosse au torse puissant, d'une force herculéenne; le scénario: une vie missionnaire au coeur de la sauvagerie; le décor: la terre et le ciel, l'été et l'hiver du grand-nord ontarien.

L'été, on le voit tantôt droit comme une statue à l'avant de son canot, scrutant les traîtrises de l'onde et de la forêt, tantôt trotinant dans les portages et ployant sous le poids d'une charge de 300 livres; tantôt assis au pied d'un arbre et confessant ses pénitents au milieu d'un nuage de moustiques; tantôt dans son église de Longlac où il enseigne, prêche.

cause sur différents sujets, des journées entières, et les Indiens font cercle autour de lui et l'écoute avec ravissement.

L'hiver, il organise de grandes excursions dans le nord pour rencontrer ses ouailles. Il visite tour à tour les Indiens du Nipigon, du lac Saint-Joseph, de Fort Hope, de Lansdowne House, une distance d'environ 300 milles. Des froids de 40, 50 degrés sous zéro lui brûlent le visage. Qu'importe! Avec ses chiens-loups d'Alaska, il peut aller partout, pense-t-il. Cependant, au retour d'une randonnée — la plus pénible de sa vie, avoue-t-il — pendant laquelle il dut marcher en raquettes 400 milles, en avant de ses chiens, pour tracer le chemin, deux de ces fameux huskies moururent d'épuisement! Imaginez la fatigue du missionnaire!

Le lecteur se souvient de sa tournée au Nipigon (voir le chapitre intitulé: "**Sur les pas des héros**") pendant lequel il cracha le sang, souffrit d'atroces douleurs aux côtés et perdit connaissance.

Mais la maladie n'arrêtera pas ce vaillant missionnaire. Une arthrite crucifiante paralyse en partie ses jambes; il trouvera un nouveau moyen de locomotion: l'avion. Et c'est la grande aventure aérienne qui commence. Son avion le transporte dans toutes les directions, vers les postes de traite et les territoires de chasse où se trouvent les Indiens. En quelques heures, il franchit des distances qui exigeaient autrefois 32 jours à travers la forêt, les portages, les rivières et les lacs. Il est tout heureux, car l'avion lui épargne ces interminables courses en raquettes et en traîne sauvage et il peut employer tout son temps à catéchiser, à prêcher, à confesser et à dire la messe. Ce ministère commençait dès son arrivée, se poursuivait du lever du soleil jusque dans la soirée. Journées exténuantes, mais consolantes.

Lorsque la maladie le confina dans la région du Longlac, en 1941, on eut besoin de cinq hommes pour le remplacer: deux à la rivière Albany, les Pères Oblats Maurice Ouimet et Robert Charlant; deux au lac Nipigon, les Pères Jésuites Michael Hawkins, à Armstrong, et Alexander Rolland, à MacDiarmid; il partagea aussi avec un prêtre séculier une partie de ses missions échelonnées près de la voie ferrée.

Cette vie d'apostolat s'alimentait à la vraie source: la prière.

"Quelle piété édifiante!" dit avec admiration monseigneur Joseph Charbonneau. Il pense souvent à son ami disparu. "Quand je suis accablé, affaissé, je regarde la photo du Père

Couture. J'ai ressenti une angoisse au coeur à la pensée qu'un malheur pouvait s'abattre sur nos amis de Longlac, et j'ai jeté un regard suppliant sur la photo du Père Couture qui continue à m'inspirer dans mon travail. . . "

Malgré le spectacle féerique qu'offre l'île de Vancouver en fleurs, monseigneur regarde avec nostalgie vers le soleil levant . . . puis, il lève des yeux brûlants sur la photo de son ami, la seule qui orne son bureau. Un ex-voto peut-être?

A une vie extérieure très gaie, qui donnait le change, le Père Couture joignait des mortifications insoupçonnées de plusieurs, témoin: la réplique servie à un confrère qui, en lui aidant à préparer ses lourds bagages, avait découvert au fond d'un sac un cilice de crin et des chaînettes de fer.

— Qu'est-ce que tu fais de ça en missions? demanda l'indiscret.

— C'est le seul moyen de convertir les Indiens, répond en replaçant les choses le Père, honteux comme s'il avait fait un mauvais coup.

Ame profondément religieuse, soulevée par un courage indéfectible, elle employait tous les stratagèmes pour attirer à Dieu les Indiens; ajoutant les pénitences volontaires à celles des voyages et des portages abrutissants. "Le portage, disait un de ses compagnons, est un travail de galériens. Pas un ouvrier de Montréal, débardeur ou cheminot, n'accepterait à quelque prix que ce soit, de se soumettre à un tel régime. Tout le corps souffre d'être refoulé par ce lourd fardeau sur la tête. Après un mille de marche, sous la pression d'un tel poids, il n'y a pas une partie du corps qui soit sans douleur, les jambes, l'épine dorsale, la poitrine, la tête, et cette douleur dans les muscles se fait sentir toute la nuit".

Un jeune Père de Montréal, étant survenu en l'absence du Père Couture, s'était réfugié pour la nuit dans une chambre attenante à la sacristie. Ne connaissant pas le caractère pacifique des Indiens, le visiteur s'était barricadé à double tour, comme on fait dans les grandes villes! Vers les trois heures du matin, la porte de la sacristie est vigoureusement, mais vainement attaquée. Bref répit! . . . Le confrère de la rue Rachel se croyait déjà scalpé. Aux premières lueurs du jour, le salpeur s'était transformé en Père Couture, priant à genoux devant l'autel.

Pendant toute sa vie, il avait poursuivi, dans la solitude de l'aube, une méditation attentive et, dans cette "île inté-

rieure" qu'il s'était faite, il ne cessait de communiquer avec son Dieu.

Il eut des imitateurs. Son guide, David Sagadj, ira faire sa "petite" prière d'une heure devant le saint Sacrement. Le Père Couture était pour lui, comme pour bien d'autres, une inspiration.

L'amour de sa mère de la terre l'avait conduit à une piété filiale et tout aimante envers sa mère du ciel. Son avion portait le nom de la reine des cieux: Santa Maria. Ses pensées les plus tendres s'adressaient à Marie et ses gros doigts d'ouvrier égrenaient doucement le rosaire de sa Dame: c'était la prière de toutes les heures.

Dans le nord, l'apôtre est obligé de visiter ses ouailles pour les rencontrer; les visites à domiciles sont obligatoires, soit pour apporter une solution à un problème épineux, soit pour égayer les gens par trop isolés.

Neendamishkang était partout le bienvenu. On parlait, on jasait, on s'amusait. "Nous avons passé une belle veillée", disait-on après le soirée. On se souvenait entre autres choses agréables d'avoir récité le chapelet. . .

Pendant ses envolées avec Louis Bisson, celui-ci le voyait souvent prier, dire des avé ou lire son bréviaire; il se préparait ainsi à son ministère auprès des Indiens.

Il faisait toutes choses simplement, tout bonnement, sans affectation et sans respect humain. Chez lui, aucune de ces allures artificielles qu'un long effort plaque sur certaines vies.

Sa foi en la Providence était admirable. Quand il s'agissait d'un appel aux malades ou d'un ministère important, rien ne pouvait le retenir: ni vent, ni froid, ni tempête. Il ne connaissait pas la peur, étant au service d'un puissant Maître qui l'aiderait à remplir sa mission. Deux fois, il faillit périr sous les glaces fondantes du lac Nipigon; au plus fort du péril, une petite prière soutenait son courage.

Au printemps de 1927, il fut obligé de traverser la forêt, près de Longlac. Tout à coup, il croisa un homme qui lui demanda une allumette.

— Tu ne devrais pas mettre tes allumettes dans ta poche, mais dans ton casque, lui dit l'inconnu.

Le missionnaire écouta le conseil.

Un peu plus loin, le Père enfonça dans l'eau jusqu'à la

ceinture. Il alluma un feu pour se réchauffer et faire sécher ses vêtements. S'il avait laissé ses allumettes dans sa poche, elles se seraient mouillées . . . et alors, impossible de faire du feu. . .

Au retour, il voulut remercier l'inconnu qui lui avait donné ce bon conseil.

— Personne n'a traversé la forêt, lui répondirent les Indiens.

— Mais, j'ai rencontré un homme dans la forêt.

— Personne n'a traversé la forêt ce jour-là, reprirent les Indiens pour qui les bois ne recèlent aucun mystère.

— Alors, qui donc ai-je vu?

Plus tard, racontant cette anecdote, il termina d'un air mystérieux: "Cet homme serait-il mon patron, saint Joseph?"

Sur cette intervention providentielle, il était discret, réservé, même lorsqu'il se livrait aux confidences; le sens réaliste du possible le mettait en garde contre toute parole irréfléchie.

Mais cette modération continuelle ne paralysait pas sa joie: elle éclatait, et souvent même d'une façon exubérante, dans les réunions de confrères; il devenait le boute-en-train de la bande, tantôt déclamant:

"Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine!"

tantôt chantant: "Alouette", tantôt racontant d'une voix un peu traînante quelques péripéties de voyage, etc.

Cet homme avait pratiqué les vertus qui façonnent les héros chrétiens. Sa vie avait été une montée vers la perfection, vers cette union de l'âme avec Dieu, mais à travers le créé, qui, trop souvent, retient lourdement l'âme dans son envol vers le divin. Subordonnant toute sa conduite à sa devise "Ad majorem Dei gloriam" il avait progressé dans les voies spirituelles, surtout dans l'humilité. "Je devrais être un peu plus sage," écrit-il à une nièce religieuse; "j'approche de la soixantaine et je connais tant de Jésuites qui sont morts entre soixante et soixante-cinq ans, il me semble que ceux-ci étaient assez perfectionnés. Je crois que si le bon Dieu attend que je sois parfait pour m'inviter dans son ciel, je vivrai encore longtemps".

Non. Il devait quitter cette terre comme tant d'autres Jésuites, entre soixante et soixante-cinq ans! Il lui semblait

n'avoir pas atteint la perfection, c'était naturel. Qui donc oserait se croire parfait? . . .

Son entourage en jugeait autrement, C'est le missionnaire idéal", disait-on. Louis Bisson, son compagnon de tous les instants pendant quatre années consécutives, s'exclame avec conviction: "Je n'ai jamais vu le Père Couture en colère, ni perdre patience. Pour moi, c'est un saint!" Il ajoute, par écrit cette fois, un témoignage révélateur: "Tout le succès de ma carrière, je le dois à ce saint Père, et si je puis encore passer par toutes les épreuves qui m'arrivent, c'est que son exemple m'inspire".

Auprès de son ami, l'aviateur avait compris quel degré de renoncement, de pénitence et de ferveur exige la perfection.

Cette perfection, les Indiens l'avaient discernée: ils continuent à vénérer comme un être supérieur l'homme qu'ils admiraient et appelaient affectueusement: **Celui qu'on aime à voir venir.**

Dans tous les foyers de la réserve de Longlac, sa photo est fixée à la place d'honneur; dans certaines maisons, elle est éclairée par les reflets d'un lampion allumé!



APPENDICE

MISSION DANS L'ONTARIO-NORD*

Je partis de Montréal le 21 mai, en destination d'Ombabika. Il me fallut m'arrêter à Hearst chez Mgr Hallé. On sait le zèle qu'il déploie pour les missions dont il a charge. C'est lui, en outre, qui a la bienveillance de remiser notre canot et de prendre soin de nos bagages, pendant l'hiver.

Le 27 mai j'arrivai à Ombabika. La nuit suivante, le Père Bélanger venait m'y rejoindre arrivant de Fort William. Les canots à marchandise n'étant pas encore arrivés, de Fort Hope, il profita de ce délai pour catéchiser quelques familles indiennes catholiques descendues du chemin de fer.

Enfin le premier juin, nous partons pour Fort Hope, sur deux canots chargés de marchandises. Le voyage me fut plus pénible que celui de l'an dernier. Nos deux guides cette fois obligés de partager leur 1,400 livres de bagages et leur lourd canot ne pouvaient forcément pas s'occuper de nous. Nous portagions donc nos propres bagages et nous leur aidions au besoin. Les rivières débordaient; nous ne pûmes lutter contre la force du vent et du courant en plusieurs endroits. Trois fois nous dûmes faire des portages de près de deux milles, où en temps ordinaire, il nous eût suffi de porter nos bagages quelques centaines de pieds seulement. Et quels portages!

* Joseph-Marie Couture, s.j., *Mission dans l'Ontario-Nord*, dans l'Entr'aide, IV, 4 (janvier 1922): 149-159; IV, 7 (avril 1922): 234-246. Récit du deuxième voyage à la rivière Albany, en 1921.

détrempés, coupés de torrents où nous n'avions souvent pour toute passerelle qu'un tronc d'arbre ou des racines. Nos Indiens selon leur coutume, trottaient sous leur pesant fardeau et se riaient des obstacles, demeurant toujours joyeux, toujours contents.

Deux ou trois jours encore, la température demeura humide, les nuits fraîches. Nous commençons à descendre rivières et lacs vers l'Albany quand tout à coup la chaleur nous arriva toute en une seule bouffée.

Les mouches noires devinrent légions. Elles dansent comme un nuage de poussière dans le rayonnement du soleil. Elles nous glissent sur les mains, le cou et le visage. Nous avons la sensation d'une goutte d'huile qui nous coule sur la peau.

Les maringouins éveillés par la dure chaleur s'élancent bientôt à la curée. Nos guides eux-mêmes sont tout heureux quand groupés autour du feu d'un campement nous faisons la distribution de quelques gouttes de citronnelle.

Nous filons quand même vers le nord, nous voilà sur la rivière aux Grenouilles, "Omakakisili". C'est un simple ruisseau, deux fois plus large, que le canot. Il coule, vrai méandre, serpentant dans un terrain marécageux, à travers les aulnes qui nous embarrassent et couvrent le canot de brindilles brisées, de feuilles froissées. Des araignées de toutes espèces foisonnent sur nos habits, sur les ballots; les débris de leurs toiles se collent sur nos visages.

Enfin vers le soir au moment où le Moskos plante ses piquets, nous glissons sur la rivière Ogoki. Le Moskos est un gros oiseau des marais du nord. Après le coucher du soleil, il fait entendre un cri ou plutôt un son qui ressemble à s'y tromper au coup d'une masse sur un piquet.

Nous nous arrêtons pour la nuit chez Joseph Fournier, commis d'un traiteur. C'est un Canadien arrivé jeune dans cette contrée. Après de nombreux voyages, il s'y fixa, épousa une indienne dont il eut plusieurs enfants. Le R.P. Bélanger profita de son passage pour faire remplir aux parents leur devoir pascal et catéchiser les enfants.

Le lendemain, après la messe, nous partons, nous naviguons quelques milles sur la rivière Ogoki; puis remontons la rivière aux Maringouins "Sagine sili" jusqu'à sa source. Un portage nous amène sur le lac Kifangi (ton nez) nom d'un très vieux sauvage qui y habite avec sa fille.

Nous nous arrêtons quelques instants, le P. Bélanger entend la confession des deux solitaires; leur répète les principales vérités de la religion; nos guides leur donnent quelques tasses de farine et nous partons. Nous passons un bout de rivière, un petit lac; puis le Metchionigam, le mauvais portage traversé, nous sommes bientôt sur le grand lac Mahamo.

Nous marchons avec entrain et chantons à pleine voix des airs français. Nos guides ne se lassent pas d'entendre la chanson du petit mousse noir. Minawa, minawa bejig; encore une fois, nous disent-ils. Et eux tant bien que mal reprenaient les mots du refrain, "Filez, filez ô mon navire" . . . Cet air que nous savons dès notre enfance, cette chanson qui rend si bien les sentiments gais ou tristes de la vie humaine, "Car le bonheur m'attend là-bas", faisait-elle vibrer quelque fibre obscure au coeur de ces enfants des bois et des lacs? "Minawa, minawa bejig. Encore, encore une fois."

Dans la journée, nous rencontrons deux canots montés chacun de dix ou sept Indiens qui s'en vont chercher des marchandises au chemin de fer. Nous leur présentons un peu de tabac et ils nous donnent de la viande d'original. Ils en ont tué un la veille, et nous désignent l'endroit où ils l'ont laissé.

Le lendemain, nous arrivons à des rapides. Les guides recouvrent avec soin sacs et ballots d'une toile goudronnée, puis me font coucher sur la charge, me recommandant bien de ne pas remuer. Le courant nous emporte avec grande vitesse à travers les vagues d'écume et les tourbillons. Deux ou trois fois nous touchons légèrement. Nous sommes ballotés comme coquille de noix. Le canot penche parfois tellement que je suis obligé d'étendre les bras et les jambes et de me coller à la charge pour ne pas glisser à l'eau. En un moment nous avons sauté une suite de rapides. Nous reprenons nos places et de nouveau, mollement, nous glissons sur la rivière Opitchiwan puis le lac Naminbine au bout duquel nous campons pour la nuit.

Plus de portage jusqu'au terrible Rapide du Français, Wetmitigojibawitig. Mais là il faut pousser à la perche sur une distance de près de deux milles, puis portager la majeure partie des bagages. Pour ce qui est du canot et de quelques ballots et sacs, les guides les remontent à la perche en serrant le rivage de plus près que possible.

Ma tâche terminée, je m'occupe à chercher du bois mort aux alentours. Il me paraît rare en cet endroit très fréquenté. Je me rabats sur un arbre sec que je commence à débiter.

Pitié de moi ! Nos sauvages arrivent, se débarrassent promptement de leur charge, disparaissent sous la futaie et me reviennent bientôt chargés de bois sec ; et cela si promptement que j'en reste tout ébahi. Mon travail sera pour d'autres !

Enfin le lendemain, vers midi, nous sommes à Fort Hope. Nous y sommes reçus par M. Spence, gérant du magasin de la Compagnie Révillon. Tous nos Indiens ne sont pas encore arrivés et plusieurs ont dressé leur tente sur la réserve, de l'autre côté du lac. Immédiatement les femmes balayent la chapelle pendant que les hommes enlèvent les panneaux qui protègent les fenêtres pendant l'hiver. Le soir tout est prêt pour la prière ; tous y assistent.

Le Père Bélanger se repose un jour, si l'on peut appeler repos cet arrêt au milieu des visites sans nombre des Indiens. Il leur faut chapelets, images, médailles et combien de bobos à soigner, de malades à guérir ! Il lui fallait au plus tôt se rendre à Marten's Falls. M. Spence lui a trouvé deux guides et ils partirent sur un léger canot. Il n'y a pas de place pour moi et je suis obligé de rester à Fort Hope treize jours à attendre le retour. Je prête mes services à M. Spence pour compléter l'inventaire de son magasin. Me voilà médecin de la bourgade. Je soigne les corps en prenant contact plus intime avec les âmes. J'ai la garde du Très Saint Sacrement : c'est une grande consolation. Soir et matin, je sonne la cloche pour appeler à la chapelle nos bons catholiques qui récitent les prières sous ma présidence.

Enfin le Père Bélanger est de retour et nous causons. Nous commençons à désespérer du succès de cette mission, car, jamais, même en y mettant toute la hâte possible, nous ne pourrions arriver à temps, au lac St-Joseph, encore moins au lac Seul. Les Indiens ne se rassemblent guère dans chacune des réserves qu'à l'époque de la paye de leur annuité. Pour atteindre les différents groupes, il nous faudrait tous les temps nécessaire pour leur faire une bonne mission dans un seul de ces postes. Nous calculons que nous serons vingt-cinq jours en voyage et cela pour ne faire en tout que trente jours de mission dans un seul de ces postes. Jamais un missionnaire ne pourra donc faire seul cette mission à cause des voyages interminables. Dix jours ici, ce sera peu quand nous avons près de 250 catholiques qui ne voient le prêtre qu'une fois l'année.

Le Père Bélanger s'efforcera de faire tout le travail possible pendant ce court espace de temps. Chaque jour, à six heures

et demie, prière du matin, puis messe à sept heures, sermon à l'évangile, communion générale pendant la messe, puis, action de grâce ; à neuf heures et demie, catéchisme, exercice de chant et prières jusqu'à onze heures. Même chose de deux heures et demie à quatre heures. Le soir à sept heures, instruction, chapelets de la SainteVierge et du Sacré-Coeur, bénédiction du Saint Sacrement et prières du soir. Entre temps, il faut baptiser les enfants venus au monde pendant l'année, écouter les plaintes de chacun, distribuer des objets de piété, de l'eau bénite, de l'eau de Saint Ignace, etc.

Un vieux sauvage, Moniwainini, baptisé à Saint Joseph l'an dernier, par le Père Desautels, nous arrive tout à coup. Le Père Bélanger l'instruit ainsi que ses deux enfants. L'un deux, encore païen, reçoit le baptême. Nos Indiens sont très bons. Voyant ce vieillard miséreux, ils l'entourent d'attention. L'un d'eux lui propose d'adopter le plus jeune de ses fils. Une femme leur apporte des mocassins. Le Père Bélanger leur donne une chemise neuve, à chacun d'eux ; les voilà riches et contents.

Le dernier jour est un dimanche ; il y a procession au cimetière. C'est le moment solennel par excellence de la mission. Tout le monde marche très recueilli, récitant le chapelet ou chantant des cantiques. Il n'y a que les deux ou trois préposés au bon ordre qui font les affaires et qui par leur diligence et leur air important rehaussent encore la cérémonie. Nombre de protestants sont là, qui regardent bouche bée ce déploiement de solennité inaccoutumé. Le trois juillet après avoir appareillé, nous passons par les tentes pour dire Adieu à nos bons catholiques. Ils sont vraiment touchants dans leur tristesse silencieuse.

Nous partons sur des canots dont la seule charge consiste en deux ou trois ballots de fourrure. La flottille comprend : cinq canots montés par quinze indiens. Le mien est guidé par un chef catholique et deux jeunes indiens protestants. Tout à coup les deux jeunes gens se précipitent à l'avant du canot en criant "Cocoche, cocoche". Notre mât vient de transpercer le fond du canot, l'eau jaillit avec abondance par le trou. Un morceau de lard git à mes pieds, je leur lance. En un clin d'oeil, ils ont enlevé le mât et obstrué la voie d'eau au moyen du morceau de lard ; "Cocoche" en indien. Nous nous arrêtons dans une île ; je leur donne un bâton de goudron, des petits clous, les outils que j'ai dans mon sac et en un moment les dégâts sont réparés. Avec une insouciance digne de leur âge et de leur race, les jeunes gens fixent le mât un peu plus en arrière et nous partons. A peine avons-nous fait deux milles.

que le même incident se renouvelle. Le pied du mât glisse à côté de la quille, fait céder le fond du canot, et l'eau nous inonde. Encore une fois il nous faut arrêter, tirer le canot à terre, le décharger, réparer les dommages, et cette fois avec un peu plus de prudence nous filons.

Nous voilà encore au fameux Rapide du Français. Nos guides sont vraiment d'une habileté surprenante pour diriger un canot à travers les rochers, les vagues et les remous emportés que nous sommes à une vitesse vertigineuse, autour d'une pointe qui nous empêche de voir les obstacles longtemps à l'avance. Nous sautons et quelques gouttes d'eau à peine jaillissent dans notre embarcation.

Depuis notre départ je contemple un spectacle grandiose. Là-bas devant nous, s'élève en énormes volutes, une lourde fumée jaunâtre. Elle monte droit dans les airs, comme le tronc gigantesque d'un arbre fantastique. Au sommet elle s'épanouit en sombre ramure tendue sur l'horizon. C'est évidemment un feu de forêt et si les indications de nos Indiens ne me trompent, ce doit être près du lac Kaginagami. A vol d'oiseau, c'est à peu près une distance de trente milles. Nous faudra-t-il traverser cette fournaise?

Nous y sommes trois jours plus tard. Pendant plus de deux heures nous naviguons sur un cours d'eau d'à peu près cent pieds de largeur dont les rives sont en feu. La flamme rage sur tout notre parcours. En un clin d'oeil, elle bondit jusqu'au sommet des grands arbres. Ils gémissent, se tordent, s'abattent avec un jaillissement d'étincelles. On en voit rester là, debout, lamentables qui étendent leurs bras calcinés encore panachés de fumée blanche. De partout sort la fumée, et des tourbes réduites en cendres, et des vieux troncs terrassés qu'un feu caché mine jusqu'au coeur. A mesure que nous avançons mon inquiétude augmente. Des tourbillons épais roulent sur nos têtes. La flamme reluit sur les eaux. Plus de soleil, plus de ciel, plus d'horizon; un faux jour d'incendie éclaire notre route. Enfin nous parvenons à sortir de cette conflagration et nous respirons à l'aise.

Un portage nous arrête bientôt. Le feu vient d'y passer; il s'attarde encore à tourmenter quelques souches plus résistantes. Le sol est brûlant sous nos pieds. Des petites fumées blanches tire-bouchonnent au-dessus des tisons à demi-éteints. La nuit tombe lourde et suffocante.

Toute la journée du lendemain est particulièrement chaude. Nos guides se relâchent peu à peu de leur entraînement à l'avi-

ron. Ici et là, sur les îles du lac, les canots, les uns après les autres, s'arrêtent. Et voilà nos Indiens, faisant la sieste, étendus sur la mousse, à l'ombre des grands sapins. Quelques-uns cependant, poussés par la nécessité d'abattre des cèdres, les fendent avec des coins et se fabriquent des rames.

Le soir nous traversons le lac et campons sur les bords d'une petite rivière serpentant à travers un marécage. Nos guides s'y connaissent; ils s'arrêtent sur un îlot sablonneux qui domine le marais. Et la chanson du maringouin fait crescendo à mesure que la nuit devient plus sombre et plus humide. Dans nos moustiquaires bien bordées, un lourd sommeil terrasse nos membres las.

Trois jours encore nous naviguons. Lacs et rivières se succèdent; aucun accident, aucun incident digne de remarque. Le cinquième jour nous arrivons à Ombabika sur le C.P.R. Nous sommes contents de pouvoir enfin nous servir de nos jambes qui commencent à s'ankyloser. Le lendemain, nous prenons le train pour Bucke. C'est la route du lac St-Joseph qui s'allonge devant nous.

Nous arrivons à Bucke le samedi dans l'après-midi. Monsieur Jones, l'opérateur de l'endroit, nous offre la plus cordiale réception. Nous refusons l'hospitalité dans sa demeure, nous dresserons notre tente à proximité de la gare.

A peine sommes-nous installés, que plusieurs de nos convertis de l'an dernier viennent nous serrer la main. L'un d'eux sera notre guide, c'est John Baskatewangons, que le Père Bélanger a baptisé l'an dernier. Le dimanche après-midi, nous commençons nos préparatifs. Il nous faut faire diligence et brûler les étapes, nous sommes en retard; l'annuité est payée depuis plus de huit jours au Lac St-Joseph et les Indiens déjà s'éparpillent un peu partout.

Il est à peu près 5.30 heures, le lundi matin quand nous glissons sur le petit lac Chivelston. Il communique par un portage de près d'un mille avec le lac Harris. Les cinq milles du lac Harris nous paraissent peu de chose. Un autre portage. La chaleur augmente, le sentier est accidenté, de plus, une source qui suinte à travers le rocher le rend glissant. Je m'affaie sous ma charge et m'enfonce dans la boue.

Nous voguons sur le lac Cache, encore un portage et c'est le lac Savane. Je me croyais à jamais entraîné aux portages, mais voilà que celui-ci me remet dans la réalité et m'avertit que je n'ai pas commencé assez jeune; que mes quelques trente années d'études ne sont pas un entraînement

suffisant à cette vie toute nouvelle. C'est plus d'un mille qu'il nous faut franchir par-dessus un rocher d'une centaine de pieds: rude besogne!

Une douleur lancinante que j'avais ressentie plusieurs fois pendant mon voyage de Fort Hope, me reprit tout à coup au milieu du transbordement. Elle s'était apaisée; je la croyais disparue. Elle est encore là entre les épaules. Ce petit muscle irrité a plus de mémoire que moi.

Il n'y a aucune comparaison possible entre la fatigue et la douleur physique dans ces voyages. Celle-ci nous enlève tout entrain, toute force, elle vous laisse sur les dents. Vous tenez encore parce qu'il faut tenir à tout prix, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen. Vous devenez machinal, automate; vous n'êtes pas encore fatigué et cependant vous voilà à bout de force. J'aurais grand tort de me plaindre quand je pense à tous ces missionnaires si nombreux qui ont fait plus rude besogne encore; non pas seulement pendant deux mois de l'année, mais pendant des mois et des années, en toute saison.

Le lac Savane a quarante milles de longueur. Sur tout ce parcours, le paysage est magnifique. Pays bien boisé, grandes baies, nombreux îlots. Pas une seule habitation, pas un seul campement d'indien, sinon au beau milieu du lac autour d'un petit poste de la H.B.C.

La pêche y est d'une abondance extraordinaire. Nous n'avons pas le temps de nous livrer à ce sport sinon quand à l'approche d'un repas, nous désirons ajouter deux ou trois poissons à notre maigre pitance. Une mauvaise "cuiller" rouillée et déplumée est à peine lancée à l'arrière du canot qu'elle est aussitôt happée par un brochet, un doré, etc.

Nous rencontrons quatre canots remplis d'Indiens. Ils ont commencé à se disperser et plusieurs d'entre eux se rendent au chemin de fer où ils pourront vivre pendant l'été en cueillant des bleuets. Vers les 6 heures du soir, une fine pluie commence à tomber. Elle voudrait bien embrumer nos esprits, elle n'y réussit qu'à demi. Elle augmente peu à peu, enfin, il est près de huit heures quand nous trouvons une place de campement. La tente est à peine debout qu'il pleut à verse. Entre deux ondées, nous faisons du feu, une tasse de thé, et vite sous les moustiquaires.

Nous nous réveillons le lendemain fort courbaturés. Quelques bouchées à la hâte et à 5 heures nous sommes en canot. Nous voguons à travers un nombre incroyable d'îles et d'îlots pressés les uns contre les autres. Déjà dans les chenaux, nous

sentons le courant qui nous entraîne vers le nord. Pouvons-nous dire que nous sommes sortis du lac Savanne? Je ne sais trop : nous allons, semble-t-il à travers une suite de petits lacs séparés par des îles. Enfin, nous abordons sur une rive de mousse recouverte de grandes herbes.

Nous commençons les dix derniers portages, deux petits bouts de ruisseaux, un grand lac de près de vingt milles de longueur, puis toute la journée se passe à sauter d'un lac à l'autre.

Au cinquième portage, j'abandonne au guide seul le transport du canot. Je prends une charge un peu plus pesante, c'est tout ce que je peux faire. La chaleur est accablante. Les mouches nous harcèlent, pas une minute de répit. Vulgaires mouches domestiques, taons, frappe-à-bord, mouches noires et les inséparables cousins. Je n'en ai jamais tant vu. Suivant les méandres des eaux entre collines et montagnes, malgré l'aspect luxuriant du pays, nous voyageons continuellement dans un terrain bas et marécageux. En quelques endroits littéralement nous glissons sur la boue des petits lacs vaseux. Nous traçons un sillage boueux, bien marqué loin derrière nous par des myriades de bulles de gaz surgis du fond.

Le soir nous avons franchi plus de 40 milles et 7 portages. Nous sommes harassés. Nous nous voyons forcés de camper à la tête du 11^{ème} portage, malgré les incommodités de l'endroit. C'est au bord d'un de ces petits lacs boueux. Je n'ose pas boire de cette eau corrompue. Nous nous en servons faute de mieux pour notre cuisine. "Le feu purifie tout." C'est ici que nous sommes contents d'avoir une toile huilée à étendre sur la mousse humide avant d'y déployer nos lits. Les libellules, grandes mangeuses de maringouins, s'en donnent à coeur joie. Elle nous tapent bien dans l'oeil parfois, mais nous les voudrions encore plus nombreuses et plus pressées.

Le lendemain nous portageons à travers un bois humide, puis à la lisière de la forêt, notre guide dépose le canot sur la mousse. Nous chargeons, puis le glissons vers le milieu du marais, nous n'avons pas fait dix pas que le terrain oscille sous nos pieds et s'enfonce pour nous plonger dans l'eau à mi-jambe. Nous marchons ainsi sur une longueur de 2 à 300 pieds tout en nous soutenant sur le bordage du canot et nous nous embarquons sur un petit ruisseau qui semble sortir de dessous la mousse.

Ici, impossible d'avironner, nous appuyons nos avirons sur les rives si peu résistantes, qu'elles nous offrent à peine



un point d'appui pour pousser en avant. Ce ruisseau, en marécage, est extrêmement capricieux. Cent fois notre canot pique du nez dans le rivage, cent fois nous sommes forcés d'arrêter court pour tourner sur nous-mêmes dans une courbe trop brusque. Puis ce sont les aulnes remplies de toiles d'araignées qui recouvrent le ruisseau. Enfin, après une bonne heure de ce jeu, nous débouchons sur un lac. Il se termine par un épais rideau de grands joncs. John les arrache à pleine main et mange avidement l'extrémité basse des tiges. J'y goûte

moi-même; décortiqué, le pied de la tige laisse voir une partie blanche qui croque sous la dent et n'est pas mauvaise au goût bien que fade.

Enfin, voilà le dernier portage. Là, de l'autre côté, nous attendent les Indiens catholiques depuis près de quinze jours. C'est longtemps, c'est trop longtemps attendre pour des Indiens, pensons-nous. Nous nous hâtons à travers un lac peu profond, véritable champ de folles-avoines, où allons-nous? Nous piquons à travers une armée de roseaux, de quenouilles, et subitement nous débouchons sur un ruisseau. Il est à peine plus large que celui du matin. En certains endroits, les pierres l'encombrent, ne nous laissent qu'un passage difficile, et périlleux pour l'entoilage du canot. Puis un brusque détour nous jette sans transition, instantanément dans le grand lac St-Joseph.

Vers l'ouest, la nappe d'eau s'étend à perte de vue, coupée seulement ici et là par la masse sombre des îles.

Nous longeons la rive et bientôt apparaissent des tentes et même de véritables maisonnettes de troncs d'arbres ronds ou équarris. Nous nous arrêtons un moment chez le chef de la réserve. Il nous reçoit bien. Il me paraît au-dessus de la moyenne de ses gens par son intelligence et sa bonne tenue. Le Père Bélanger s'informe de l'endroit où nous attendent

nos catholiques. Il nous répond volontiers et semble fort bien disposé. Nous partons en fort bons termes, impressionnés même par sa bonhomie, son amabilité.

Nous longeons la côte pendant près de deux heures encore; enfin, nous arrivons à l'île où nous attendent nos Indiens. Ils sont extrêmement pauvres, comme d'ailleurs presque tous ceux de cette réserve. Il n'y a qu'une seule compagnie de fourrures établie en cet endroit: la H.B.C. — Madeleine n'a qu'une petite tente de 7x8 et un vieux canot d'écorce. Elle est à s'en construire un neuf. Sa mère, sa soeur et ses enfants sont logés dans un pauvre wigwam. David Wadjigifig est installé de l'autre côté du lac près du magasin où il travaille. Il est un peu mieux partagé. Il a une tente assez grande mais seulement un vieux canot faisant eau de toute part.

Tout ce monde et les autres y font "la petite misère", vivant seulement du poisson de leurs filets. James Minweweshk et sa famille, en nous attendant, sont partis à la chasse, d'où ils reviennent deux jours après.

La mission commence. Six jours durant, le Père Bélanger enseigne catéchisme, prières, chant, etc. Tout le long du jour, accroupi au fond de la tente, j'écoute et autant que possible, j'aide au Père dans son enseignement. Mes jambes, mes genoux surtout deviennent tellement fatigués que c'est avec grande peine que je me lève pour aller cuisiner. Pendant ce temps, nous renvoyons nos sauvages et le Père en profite pour réciter son bréviaire.

Entre temps, nous nous rendons au magasin de la H.B.C. Nous y renouvelons nos provisions et faisons une courte visite au gérant de la compagnie. Nous y sommes très bien reçus.

Enfin, après six jours d'instructions continuelles, le Père Bélanger juge que cela suffit. Tous savent dire les prières du chapelet de la Ste-Vierge et du Sacré-Coeur, les différents actes, quelques cantiques qui sont autant de prières et d'enseignements. Il songe maintenant à s'occuper des païens, bien qu'il espère peu de ce côté, car il est vraiment trop tard, presque tous sont partis.

Un protestant vient nous chercher pour la femme de son frère qui est malade. Nous nous rendons auprès d'elle. Nous jugeons qu'il n'y a rien à faire, car d'après les symptômes, tout annonce qu'elle est phthisique à un degré avancé. Le Père Bélanger leur parle de religion. Ils avouent qu'ils ont peur du catholicisme. Il impose, croient-ils, des devoirs trop durs: la confession, etc. . . Que ne leur a-t-on pas dit! Nous y

retournons le lendemain vers le soir. Ils insistent pour que nous donnions quelque remède. Je donne un remède anodin pendant que le Père Bélanger cherche à les instruire et nous nous retirons sans plus.

Nous retournons à notre île, poursuivis par la tempête qui s'avance; heureusement nous arrivons avant elle. Nous examinons une à une toutes les attaches de la tente, tous les piquets et vite à l'abri. Une première bourrasque nous arrive. Elle nous laisse assez indifférents. Nous nous glissons sous nos moustiquaires. Mais la tempête augmente en fureur. Qu'advient-elle? L'eau nous envahira-t-elle? Notre île n'est que deux ou trois pieds au-dessus du niveau du lac. Les vagues montent, s'approchent peu à peu. Quelquefois elles se brisent sur le rivage et sur la toile de la tente, tendue à se rompre, leurs crêtes viennent s'abattre dans un roulement de tambour. Nous n'échangeons pas un mot. Nous sommes dans l'attente. Qui sera victorieux dans cette lutte du vent contre notre faible abri? Peu à peu tout s'apaise et le bruit monotone et régulier de la vague qui se brise nous endort.

Mgr Hallé devait être moins heureux que nous en cette même nuit. Nous avons pu prévoir la tempête. Mais sur leur chemin vers la Baie James, Mgr et ses compagnons furent surpris en pleine nuit. La tente arrachée, écrasée sur ses occupants, inondés de toute part. Tout fut trempé: vêtements, literie, etc., et ils durent continuer leur voyage en cet état.

Le lendemain, nous partons: triste scène que ces départs. C'est le prêtre qui s'en va, et pour une longue année.

Combien de millions de chrétiens jouissent égoïstement des secours de la religion sans songer à nos pauvres Indiens qui pendant l'année mourront seuls au fond des bois; aux chrétiens qui partiront sans cette consolation suprême d'avoir un prêtre près de leur couche, un prêtre qui les prépare et les encourage au dernier combat; à ces païens qui après avoir vécu sans consolation mourront sans espérance. Une dernière poignée de main, une dernière bénédiction et nous voilà partis. Nous arrêtons chez le chef de la réserve. Le Père Bélanger lui propose de prêcher à ses gens. Il accepte bénévolement. Restent des femmes et deux ou trois hommes. Le chef fait balayer sa maison et vers les 7 heures du soir le Père sonne sa cloche pour la réunion. Tous ou à peu près assistent. Le chef prend place auprès du prédicateur qu'il écoute avec grande attention. Le lendemain, il y a instruction dans l'avant-midi et le soir. Il n'y a qu'à jeter la semence, sans attendre les résultats. La grande raison en est que les hommes absents il n'y

a rien à attendre des femmes.

Le lendemain, à 5 heures, le chef vient encore nous serrer la main et nous souhaiter un bon voyage. Toute la journée nous pagayons et portageons si bien que le soir à 7.30 heures nous sommes sur le lac Savanne. Nous avons parcouru 40 milles et fait 10 portages malgré la chaleur écrasante et les mouches. Et je suis fourbu et je commence à maugréer, car nous continuons toujours penchés sur l'aviron. Je n'en puis mais . . . il faut bien trouver un endroit de campement. Les îles ne sont que des amoncellements de moellons ; il n'y a pas là deux pieds de terrain où étendre un lit. Les rives sont très basses et marécageuses. Nous pagayons et pagayons encore. Il me semble maintenant que je pourrais continuer ainsi toute la nuit. Il est 9.15 du soir quand enfin nous arrêtons pour camper sur une île boisée et couverte de mousse épaisse. Nous levons la tente pendant que le guide nous prépare un brouet de gruau et de lard, je m'allonge sur mon lit sans accrocher ma moustiquaire ; il n'y a pas encore de maringouins. Et voilà que je m'endors. On me crie que le souper est prêt. J'ai bien plus sommeil que faim et je continue à roupiller. Le Père Bélanger et le guide soupent, se couchent, je n'en ai cure.

Bientôt nos petits "cousins" ont senti la viande fraîche et ils arrivent par petits groupes, en chantonnant. Trop fatigué pour m'éveiller tout à fait, je me tourne et retourne. J'écrase les incommodes bestioles qui me piquent sans pitié au cou, au visage et aux mains. Enfin, je n'y tiens plus, je m'éveille, ou à peu près, je suspens ma moustiquaire et de ronronner. Le Père Bélanger est trop fatigué pour dormir. Au beau milieu de la nuit, je dois faire une place sous ma moustiquaire pour notre guide qui n'a pu accrocher la sienne.

Il est 5 heures quand nous ouvrons les yeux. La température est plus qu'incertaine, il bruine. Ça n'est pourtant pas une raison pour nous arrêter. Vite au déjeuner, nous verrons après. Hésitants, nous décampons, la tente est enroulée, les sacs sont là gonflés, bouclés et . . . la pluie commence à tomber pour de bon. Vite suspendons la tente, étendons la toile huilée et de nouveau nous roupillons.

A neuf heures on m'éveille. Plus de pluie. Une légère brise de l'ouest balaye peu à peu les nuages. C'est du vent debout pour toute la journée. Vite partons avant qu'il ne soit trop fort. Nous sommes sur le lac Savanne (Savant) qui s'étend à 35 milles devant nous. Toute la journée, nous luttons contre le vent, heureusement que nous longeons une suite d'îles qui au moins brisent la vague. Le soir, nous dormons

sur les bords du lac Cache. Il ne nous reste plus que trois lacs à traverser et deux portages à faire, c'est quinze milles au plus.

Pendant notre dernier portage, le lendemain, j'entends un bourdonnement que je crois être celui d'une locomotive. Nous ne sommes qu'à deux ou trois milles du chemin de fer. Mais bientôt il n'y a pas à s'y tromper, c'est le ronflement d'un moteur d'aéroplane. Nous déposons le canot, et tous deux, le guide et moi, le nez en l'air, nous interrogeons le ciel. Impossible de voir quoi que ce soit à travers les arbres. Me serais-je trompé?

Il est dix heures. Nous faisons chaudière sur les bords du petit lac Chivelston. Dans une heure, nous serons au chemin de fer. Je ne m'étais pas trompé. Juste au moment où nous arrivons à la voie ferrée, nous apercevons bien haut dans les airs un aéroplane en tournée d'inspection. C'est un magnifique hydravion dont se servent les gardes forestiers de Sioux Lookout pour repérer les feux de forêts. Peu à peu, il s'éloigne, diminue, disparaît et nous laisse là à traîner péniblement nos bagages sur la voie ferrée, brûlante, embrasée.

Il y a peu de chose à faire à Bucke; nos chrétiens sont dispersés. Les païens et les protestants ne sont qu'un essaim de passage. Aujourd'hui, il n'y a personne, demain, ils arrivent, 15 ou 20 familles s'éparpillent à la recherche des bleuets. Deux jours après, ils partent. Il n'y a vraiment rien de sérieux à faire; de plus c'est visible le Père Bélanger est rendu à bout de force. Nous nous efforçons de nous faire connaître par cette population flottante et nous plions bagage.



TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	5
INTRODUCTION	7
<p>Popularité du Père Couture. Immense champ d'apostolat. Les Odjibwés. Méthodes de conversion. Évangélisateurs: les RR. PP. Jésuites et Oblats. Héritage missionnaire légué au nouvel apôtre des Odjibwés.</p>	
PREMIERE PARTIE : L'AVIRON	
Chapitre premier : RETROSPECTIVE	17
<p>Milieu familial chrétien. Un liseur et un débrouillard. Collégien à Lévis. Chauffeur de locomotive. Novice chez les Jésuites. Spectacle de l'ère atomique! Activité intense à Spanish. Epidémie de l'influenza. Huit morts. L'ordination sacerdotale. Voyage en Europe. Troisième An à Florennes. Formation terminée.</p>	
Chapitre II : AU COEUR DE LA SAUVAGERIE	32
<p>Difficultés et fatigues du voyage à la rivière Albany. Portages et transports éreintants. Trajet de 1,000 milles en canot. Deuxième voyage: crue des eaux, feu de forêt, misères. Voyage en 1924: la langue odjibwée, journal du Père Beaulieu. Excursion en 1927 à la baie James: 1,200 milles en canot automobile, la superstition tcisakiwin.</p>	
Chapitre III : SUR LES PAS DES HEROS	50
<p>Prédécesseurs du Père Couture au lac Nipigon. Galerie de héros. Froid polaire. Missions du Nipigon confiées au Père Couture. Les Indiens l'appelaient Neendamishkang: Celui qu'on aime à voir venir.</p>	
Chapitre IV : LONGLAC, PAYS DE REVES ET DE REALISATIONS.	60
<p>Mission pauvre. Eglise semblable à l'étable de Bethléem. Fête de Noël très consolante. Journée d'étude. Le chef spirituel. Plaidoyer en faveur des Indiens.</p>	

SECONDE PARTIE : L'AVION

Chapitre premier : CHEVALIERS DE L'AIR	71
Entraînement au Sault-Sainte-Marie. Hospitalisé à Cartierville. Opéré par le Dr Edouard Samson. Entretien avec Noé Timmins. Quête fructueuse. Achat d'un "Gipsy Moth". Bénédiction de l'hydravion par Mgr Hallé. Louis Bisson, le "Lindbergh canadien". Avantages d'un avion. Ambulance aérienne. Le Père Couture obtient son brevet de pilote.	
Chapitre II : LES EXPERIENCES D'UN ROUTIER	87
Chiens-loups. Aventure au Rapide du Français. Télégraphe des mocassins. Exploits et décorations de Louis Bisson. Pique-nique fraternel. Bienfaiteurs.	
Chapitre III : LE GEANT DES MISSIONS	96
Force surhumaine du missionnaire. Nourriture pénitentielle. Générosité proverbiale. La tentation. Magnifique donation de lui-même. Mort du Père Couture. Neendamishkang: une inspiration pour la grande famille indienne.	
CONCLUSION	109
Missionnaire idéal : homme d'action et d'raison.	
APPENDICE	115
Mission dans l'Ontario-Nord.	

AUTRES LIVRES INTERESSANTS

KABLOONA (par le Vicomte de Poncin/Raynald et
Hitchcock)

50 ANS AU PAYS DES NEIGES (Fides)

AMISKWASKI, LA TERRE DU CASTOR
par Soeur Paul Emile, s.g.c.

INUK (Par Rev. Père Roger Buillard)

AUX MISSIONS POLAIRES (Par l'abbé Poncet, 1939)

L'EVEQUE VOLANT ET L'EVEQUE DES NEIGES
par Roland Cluny. le centurion

